

L' Utopie

1. [Notice](#)

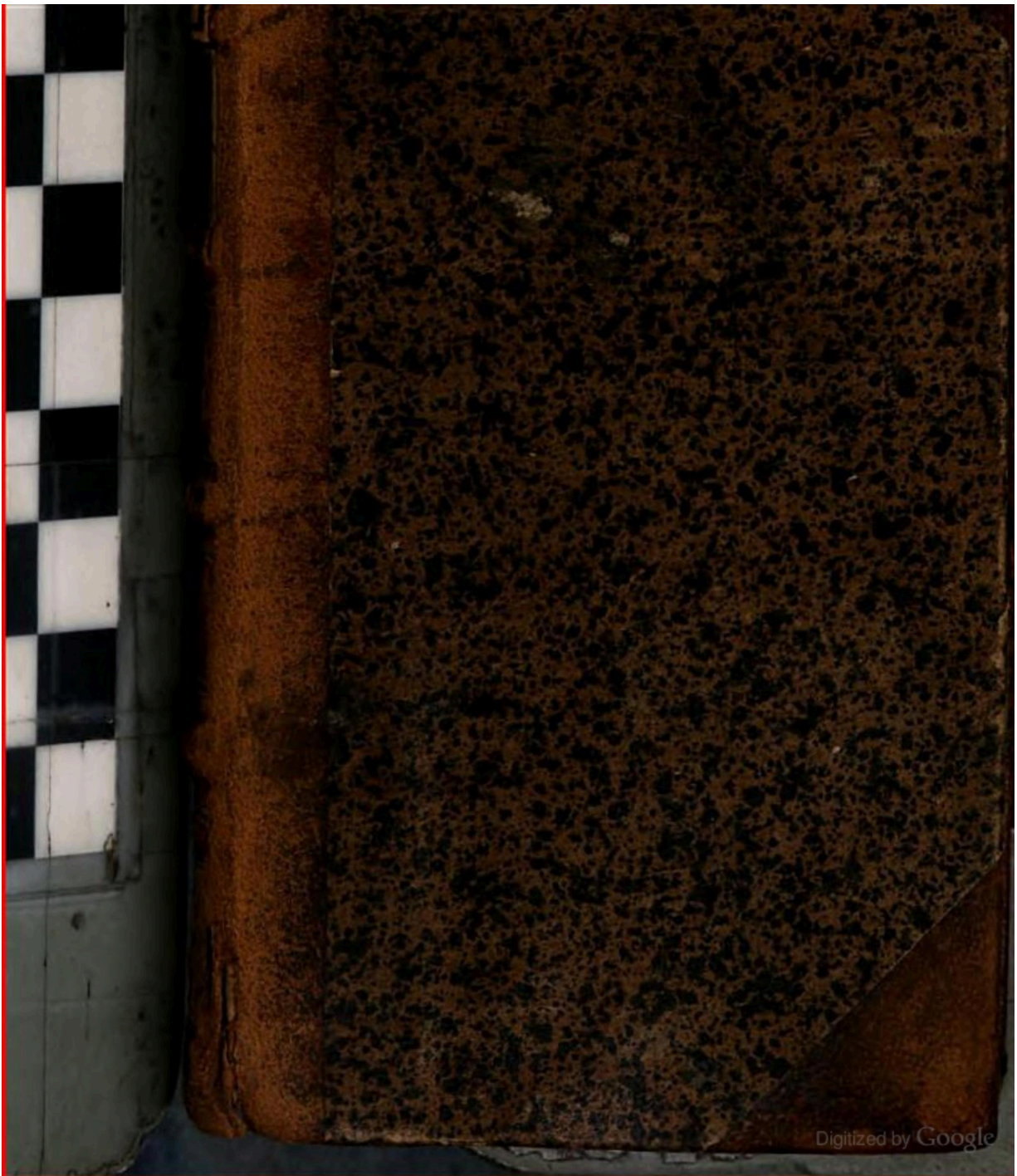
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

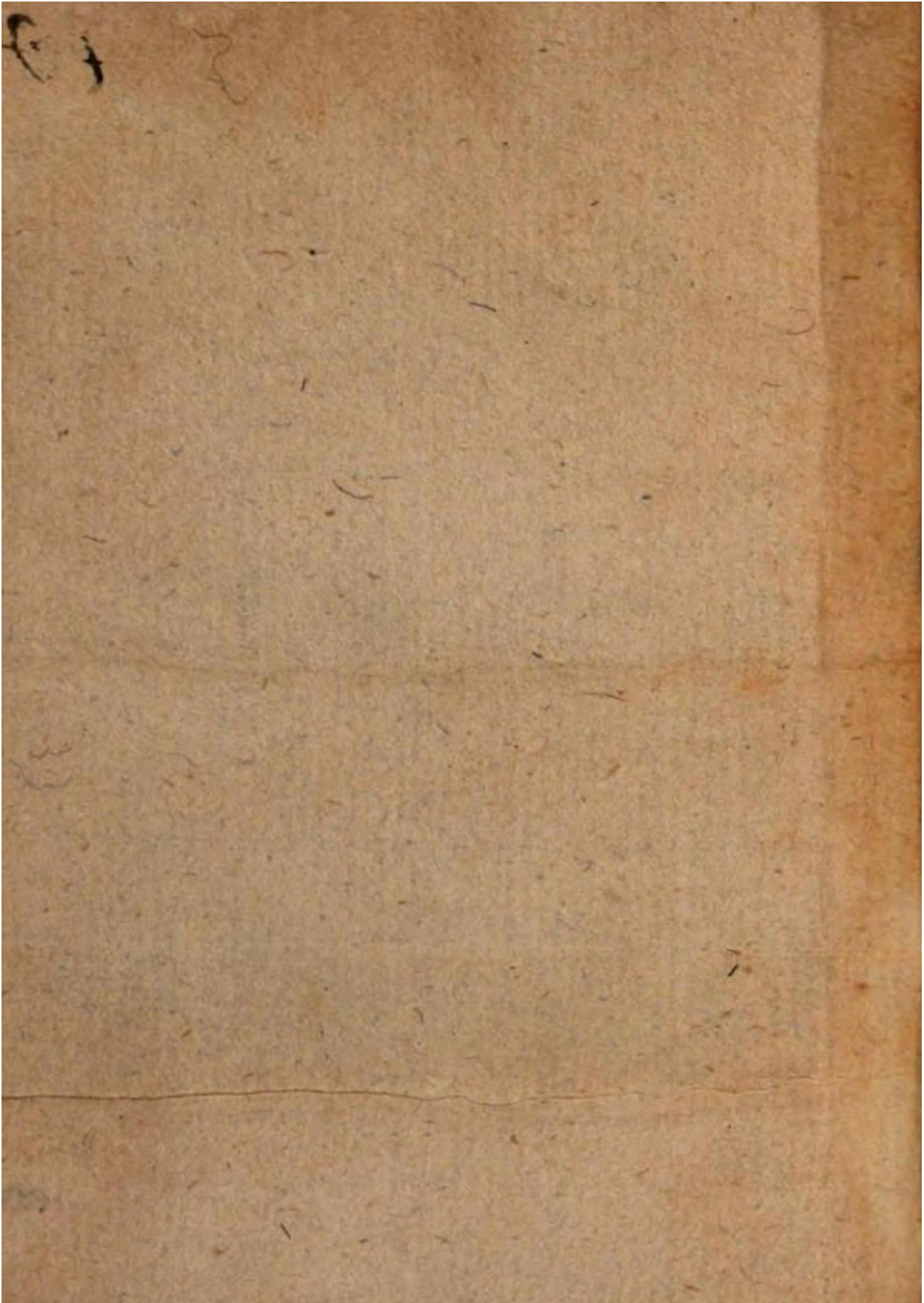
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

L' UTOPIE Thomas More, Samuel Joseph Sorbière



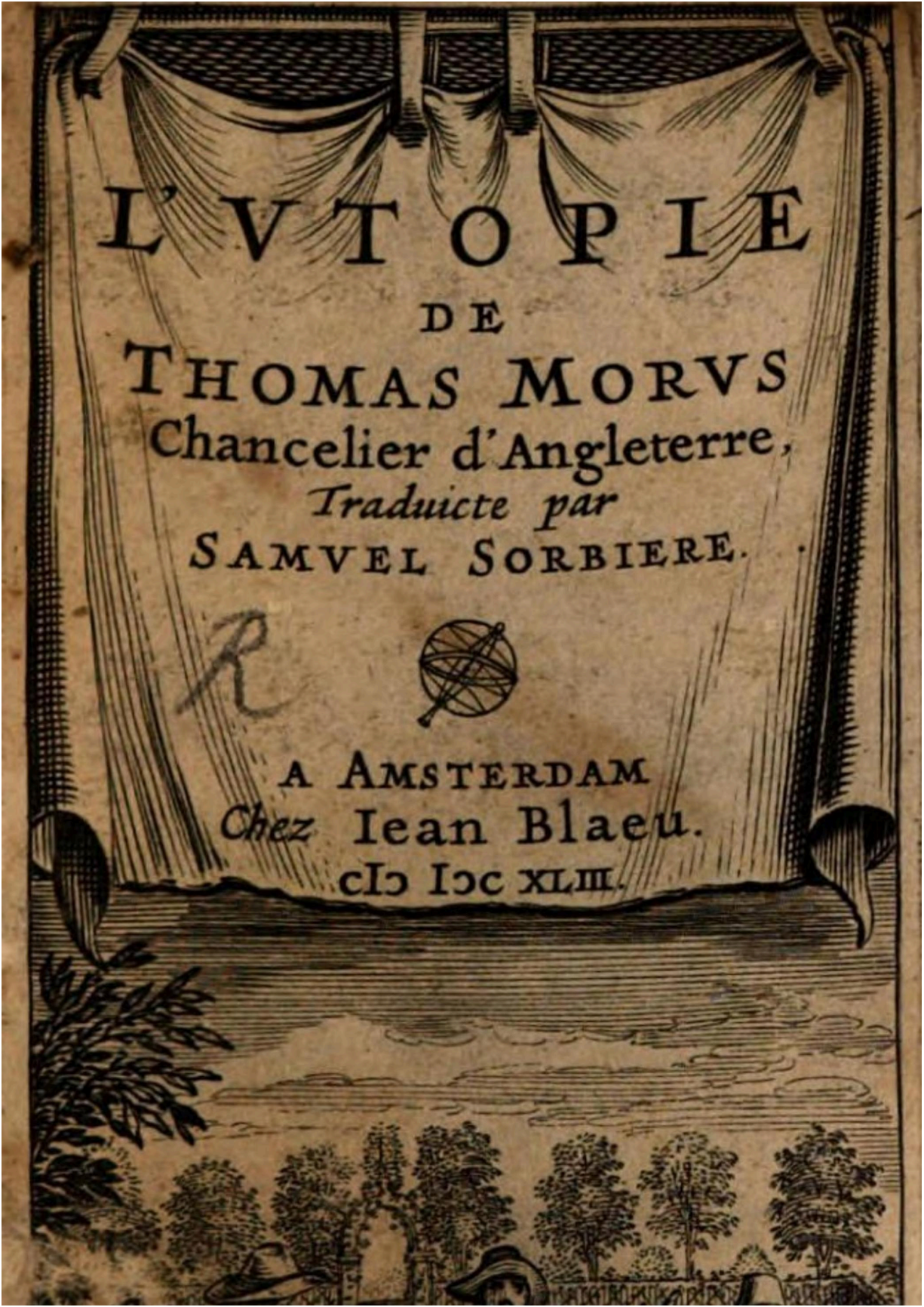






The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

Digitized by Google



L'VTOPIE

DE

THOMAS MORVS

Chancelier d'Angleterre,

Traduicte par

SAMVEL SORBIERE.

R



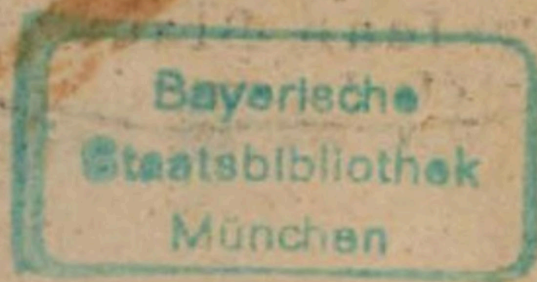
A AMSTERDAM

Chez Iean Blaeu.

CLD IOC XLIII.

The text on this page is estimated to be only 23.00% accurate

Digitized by Google



Bayerische

Staatsbibliothek

München

The text on this page is estimated to be only 20.89% accurate

A MONSEIGNEUR, Monfeigneur »i. Muncny FREDERIC M A
G N V S, Comte Sauvage du. Rhin* Comte de Salms & Seigneur de
Venefranges , quatriefme perfonne de la Cavallerie,Gouverneur de
l'EfcclufeJ& Colonel. % jïFlliFî Onfeigneur, ly^V^S | Voicy une
Re[£1^^1=3,1 publique dont le plan fufit tracé il y a fix vingts ans parles par
l'un des plus grands hommes de fon fiecle ; qui ayant confideré
profondement le train des affaires du monde voulut en # 2 re

The text on this page is estimated to be only 28.57% accurate

remarquer les défauts dans cest efcrit. Apres i'eftime qu'Erafme , Budée, & tous les doétes en ont faite , je ne puis rien adjoufter en fa recommandation. Mais pour ne pas taire mon fentiment de ce quej'ofe vous prefenter, je diray que cefte pièce me femble avoir en fon genre toute la perfection dont elle eftoit capable , quelle eft comme ces tableaux auf quels il n'y a pas un feul coup de pinceau à délirer , & que Platon tout divin qu'on le nomme n'a point travaillé fur cefte matière avecque tant de netteté & d'heureux fuccez. L'utile & l'agréable fe rencontrent icy méfiés en forte qu'on ne fçait lequel

The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

quel y entre en plus grande mefiire. Car on lit une fable auffi ingenieulèment inventée qu'on en puifle trouver dans ces livres qui ne iont faits que pour le divertiflement de ceux qui les lient5& parmi les plaifirs que l imagination reçoit de la beauté des ridions ,& de la naifveté des chofes reprefentees , la partie intellectuelle de J ame sïnfruit, Se le jugement du ledteur fe purifie & fe forme an boa fens , lors mefme qu'il ne penfe pas d'en tirer tous ces avantages. Cela ma fait louhaiter fouvent que quelcune de ces plumes , que nous voyons aujourdhuyfi bien taillées en noftre Ian* 3 gue,

gue , entreprit la tradu&ion de cest ouvrage j & peut estre je feray
caufe l'ayant entreprife qu'un autre rendra à mon auteur toute fbn
éloquence , de laquelle j'advoue que je luy fais perdre une bonne partie. le
m'aflèure neantmoins qu'il me pardonneroit aifement cette injure fur ma
confeffion , & confiderant que mon principal deflein a esté çeluy de vous
désennuyé? aux heures de vostre loisir j cest à dire, lors que vous
relafcherés un peu du foin continuel que vous apportés à l'agrandiffement
de ces liluftres Eftats. Tous les gens de bien , Monfeigneur, ferejouhTent de
voir cette gene

généreuse émulation avec laquelle lors que vous vous
piquez de les servir, ils se piquent d'honorer votre vertu , & chacun en tire
un pronostique infaillible de l'éternelle prospérité des affaires publiques.
Ce qu'on appréhende est , que votre courage ne préjudicie à notre bon-
heur , & que vous n'alliés trop tôt au milieu de ces dangers , où en
C'estôt utxiicrê Caîipâgiia vous n'eûtes que fort peu de personnes qui
vous suivent , de deux mille qui vous accompagnoient. Mais on voit
bien qu'il feroit difficile de vous persuader l'usage d'une valeur moins
héroïque, & de rom* 4 Pre

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

pre une habitude que la coustume de vaincre a trop puiflamment confirmée ; c'est pourquoy on n'employé que des vœux pour vâitre confervation. l'en fais , outre ceux la, qui regardent Meffieurs vosfils, & qui leur promettent des triomphes , lors qu'ils iront où leur naiffance les appelle, & que ces excellentes femences qu'on remarque en eux feront en leur faifon de produire. le ne desadvoueray jamais , Monfeigneur , les grandes obligations que je vous ay du favorable accueil que j'ay eu chez vous , de l'employ que vous m'avés donn'é & que j'eftime tres-honorable , & du repos que vous

The text on this page is estimated to be only 27.40% accurate

vous m'avés fait eſperer: mais toutes ces penſées , &: tous ces
mouvements que je viens de vous decouvrir, ne naiſſent en mon cœur que
de l'intereſt qu'un bon citoyen doit prendre au bien public , & de la
cognoiſſance particulière que j'ay des chofes furleſquelles je raifonne. S'il
vous plaift de les recevoir aulî comme des preuves de mon zele & de ma
fidélité à voſtre ſervice , vous ne vous efloignerés pas de la vérité -y quoy
que je ne prétende point de la faire paroître en ceſte occaſion, ny autrement
que par de folides e& fedts ; qui n'eſtans point des payemens d'une debte, ne
* 5" *e

The text on this page is estimated to be only 14.40% accurate

reconoiffent aucun autre principe que la paflion avec laquelle je
veux efre toute ma vie , MONSEIGNEVR, 9#» • « • Vofre très-humble ,
trèsobeiflant & tres-affe* ftionné ferviteur A la Haye ce I de Novembre
1642, Samuel Sorhiere.

PREFACE de THOMAS MORVS PIERRE EGIDE. Eg/W*, ife
m'acquit* ter fi tard d* ma promejfe j Çff que vous "ayez attendu toute me
année, ce que voua elperiés , fans doute , de recevoir dans fix mois. En
effect voua fcaviés bien \ qu'en ce trai&é de la Republique d'Vtopie je
n'avais ny a inventer ny à difpofer les matières , & qu'il ne fauoit que reciter
naifve* ment ce que voua & moy avions ouy racon* ter à Raphaël. Vous
jugiés au (fi que mon travail feroit abrégé des ornemens du Unguagf,
au/quels je tfawôu pas kvreftudteri ce difcours ayant efiê con{eu fur le
champ , fans préparation , & par un homme moins verfe en la langue Latine
qu'en la langue Grecque : de forte que plus je négligerons mon ftil>t>luA
je m'approcherons de la vérité de la chofe , qui eH le principal but que je
debvois me proposer, le vous advoue fi an* chementquema peine eſtoit fi
fort abrégée par tout ce que voua allégués , qu'il ne me refloit prefque rien à
faire. Et certes s'il en euſt eſié autrement l'invention ou l'œconomie de cett
ouvrage euſſent peu exercer long temps m homme doſte & de bel efyriuc'efi
à di~

V R E F A C E. à dire , un pltu habile que je ne fuis -y & s'il eus?
fallu adjouffer à la vérité la fleurs de l'Eloquence , tous les efforts de ma
plume n'euffentpas empefihé que le plus long terme que feuffe peu cboijir
ne fust trop court. Mais esiant délivré de tout ces foins , & n'ayant
qu'àefcrire fimplement ce que javots o'uy , H est certain que la chofe
demeur oit fort ailée. Tout es} ois la violen ce de mes affaires a (fié telle ,
qu'ils m'ont dcrobè ce peu de loifir qui m'estoit neceffaire : car pendant que
je vay tous les jours au barreau, quej'inflrtùs un procès, que je fuis arbitre
ou ■juge d'un autre , que je reçois des yifites de compliment & d'affaires,
que je fuis prefaue toute la journée hors du logis , &f pUu foulent pour
autrui que pour moy mefme, 'vous ne fcauriez. croire combien peu dt temps
il me refte pour l'effude. Ce n'eïi pas encore tout- Eftant de retour a la
maifon il faut qmjt rrhrûrz::z:râè avetqiiè ma fem» me, que je me divertiffe
avecque mes enfans, que je dife quelque mot à mes gens. Je conte tout cela
parmi mes affaires, puis qu'il faut que je m'y occupe , ft je ne veux vivre
chez moy en effranger , &fi jeveuxjatifaire au debvoir qui m'oblige de
rendre ma converfation douce a ceux que la Nature eu le hafard m'ont
donné pour compagnons de la vie. Et de vray pourveu que nous apportions
à ce fie court oifie le tempérament neceffaire à je conferver le reSpecT:, & à
empefcher que la trop grande familiarité ne dégénère en mejfris,
nousgaignons merveiU leufe

PREFACE. leufement parla le s affections de ceux qui nous fervent. Mais cependant les jours , les mois , & les années s'efcotâent que je r&/ prends pas garde. Quand es? ce donc que je puis avoir le loifir d'efcrire? Car je n'ay rien dit encore du [ornmetl ny des heures du refa* s quoy que le premier emporte prefque la moitié de nofire vie, que quelques uns ne confument pas moins de temps à la table» De moy je n'ay et entier que ce que je retranche a, la neceffitc de ces deux occupations, qui efiant peu de chofe m'a trajhé dans des longueurs inévitables j j'ay néantmoins enfin achevé ma befongne , & je la votes envoyé maintenant \afinque vom preniés la peine d'yjetter lesyeux,&tfue fij'&y rien oublié vous m'en advertijfies. Car je ne vou droit pas f fort prefumer de ma mémoire que de penferque rien ne luy peut eftre efchappé ; bien que je ne m'en deffie pas tout a fait , & pleut a Dieu quej'euffe une pareille mefure d'efprit & d'érudition. Mais lehan Clément mon page cjui eftoit avecque nom , comme vous [caves que je le meine par tout ou je penje qu'il peut apprendre quelque chofe, eïferant beaucoup des progrès # qu'il a faits aux langues Grecque & Latine , m'ajetté dans une grande doute. Car , il me femble qu'Iiythlodée nou* difoit que le pcntd'Amaurote furl'Anydre avoit cinq cents pas de long ; & lehan affeure qu'il faut en ofler deux cents , la largeur de la rivière ny efiant que de trois cents pas. le vota prie de r'appeller vofire mémoire la deffus j d'au

PREFACE. \$ autant que si vous estes de fin advis je fuivray vofire opinion, & croiray que je me fuis trompé : Mais s'il ne vous en fouvient pas mieux qu'à moy je lai/ferai la chose comme je Vay efiritte. le tafcheray de n'en avancer aucune qui ne foit très véritable ; éf si j'^n l&fthe qui (bit en quelque façon douteufe, je dirai plufiofi un menfonge que je ne mentiray, affetfant davantage la louange de preudhommie que celle de prudence* Voua poutres neantmoins remédier à cefi inconvenient s'il vota plaifi de voua infotmet de Raphaël, ou de luy en efcire, au cas qu'il foit abfent. Il eïi de bejbin que voua pr entés cejfle peine , quand ce ne fer oit que pour un autre fcrupulequi me tient à VeJprit , & duquel je nejcaufije luy doit attribuer la faute plufiofi qu'à vous ou à moy. Car il ne nous dit pomt > & nom failli/mes auffi à luy demander , en quelle partie du monde eftfituée lVtopie% de quoyje ne voudrais pas pour beaucoup avoit oublié de m* enquérir , efiant une honte d'ignorer le climat d'un pays dont on raconte tant de chofes : outre qu'il y a icy deux ou trois perfonnes , Cf entre autres un homme de bien Ecclefiafiiiquequi brufie du defirde voyager en celle contrée ; non par une vaine eu* riofité de voir des terres neufveSj mais pour y avancer nofire religion qui a commencé fi heureufement de s'y efiablir. Et afin de procéder par ordre il a fait defiein d'obtenir fa mijfion du Pape, & de rechercher Vinvefiitnrede VEpijcopat d'Vtopie. De laquelle brigade

y R B F A C B: « higue il ne croit pas qu'on le puijfi blajmer i u
mu qu'il n'y esl pouffe que par la pieté , & j Mon pat par aucun mouvement
d'ambition 1 m d'avarice, le vous prie donc derechef de 3 Parler a
Hythlodée , ou de luy efcire i afin ,. que rien ne manque à ce tr aille , &
que je \ n'adjoufte rien contre la vérité. Il fera ex* (pedient de luy monftrer
mon livre : car per, fonne ne le peut mieux corriger que luy. ; D'ailleurs
vous verres s'il agrée que je le | publie. S'il avoit quelque penfee de faire
une (relation de fis voyages , je jèrois marri de , tourir fur fis terres, &
d'ofter à fon hifioire , la grâce de la nouveauté. Ce que j'en dis pourtant
n'empefche pas que je ne fois encores irrefolu de ce que je dois faire, le fçay
£ue les çoujlsfint différents , qu'il y a dans r monde certains esprits
hargneux , certaines ames ingrates, & des cerveaux fi malèajlis , qu'on a
plufofi fait défi donner du bon temps, que de fi tourmenter à produire
Juelque chofe qui leur plaifi,ou qui leur proie. Combien y en a~û qui
ignorent les belles lettres , combien y en a- il qui les mesprifent ? Vn brutal
rejettera comme imper tinent tout ce qui ne fera pas conforme à fa brutalité.
Vn demi-fçavant fera le délicat, & vous dira Qu'il n'y a rien que de trivial en
ce qui n'ejt pas femé de vieux mots. Il y §n a qui n'efiiment que les chofes
anciennes., d'autres qui n'approuvent que leurs inventions* Cefuicy esl
d'humeur fi retirée, qu'il ne veut point ouir de railleries, cefi autre eh
pftfÇide , qu'il ne peut fouffrir Us point! es

PREFACE. dans un discours ; & ce dernier & finais, que les belles pensées luyfont autant de peur que Veau froide a un chien enragé. D'autres ont la tête si légère , que leur jugement t'arreste jamais .Et ceux cy enfoncés dans la taverne si méfient après boire de conterooU 1er les auteurs. Oufi là qu'avec une hardiesse extrême ils condamnent tout ce qui ne leur plaist pas : mais ils parlent bien à leur aise sans jamais rien mis au jour, & ainsi ne craignons pas qu'on leur puisse rendre la pareille. Il s'introuve de si effrayant infrats , que tout le plaisir qu'ils prennent à un ouvrage ne fera point qu'ils en aient davantage V auteur semblables à ces mauvais hôtes qui après avoir fait bonne chère ne savent point de gré à celui qui les avoit invités, & ne daignent pas me faire le remercier avant que Partir. Les hommes donc sans le palais si délicat, le cœur si dépravé, si Vain si ingrat e, à quoy faire Je mettre en dépendance pour leur préparer un festin ? Mais quoy que c'en soit voyez, premièrement Hy~ thodee sur ce que jay dit>& après nous aviserons à ce que nous aurons à faire. ± Me fays-tu ta peine decrire j'espéray e?* ta publication ou en la suppression de mon livre ce que mes amis me conseilleront , & *vous* particulièrement qui esiez de mes plus intimes. Adieu , mon cher Egide , je vous baise bien humblement les mains j & vous conjure de me conserver votre affection , comme je vous assure que je fais tous les jours au v^onter ta mienne* V V

L5 V T O P I E D E THOMAS MORVS Chancelier d'Angleterre.
LIVRE I. Enri hui<5lîe/îiie Roy d'Angleterre , Prince qui a en fbuvcrain
degré toutes les qualitez pour gouverner un fceptre, ayant à demefler
quelques affaires afièz iml)ortantes avec le Sereniflîme Chares Prince de
CaftiJle, je fus envoyé en Flandres pour en trai&er, & eus le bon heur
d'accompagner en cefte charge l'incomparable Cuthbert Tunftal, qui depuis
peu a efté fait ;arde des Chartres avec une approbation générale. C'eft un
homme que je prendrois bien plaifir de louer : & fi je m'en abftiens icy , ce
n'eft pas qu'on deut avoir pour fu/pecte l'amitié qui eft entre nous j mais
c'eft que je vois fa vertu au defllis de tout ce que je fçaurois dire : &
d'ailleurs fon mérite eft fi cogneu par tout & fi efclattant,qu il A n'a

2 V T O P I E n'a non plus de befoin qu'on le publie , que le ibleil en peut avoir de lumière eftrangere pour fe rendre vifible. Nous rencontrafmes à Bruges, comme on en eftoit tombe d'accord, ceux à qui le Prince avoit mis l'affaire en main. C'eftoient des perfonnes choifies. Le gouverneur de Bruges, homme magnifique, eftoit le chef de la negotiation : mais Georges Temficius Doyen de Caß fel eftoit celuy qui donnoit tes advis, & qui portoit la parole. Il avoit une éloquence naturelle , que l'art n'avoit pas eu beaucoup de peine à perfectionner. A cela il adjouftoit une exacte cognoiffance du droict , un efprit né aux affaires , & une exÎ>erience fort confoimée. Apres es deux ou trois premières conférences que nous eufines , comme il le rencontra certaines chofes que nous ne pouvions pas bien refoudre, ils s'en allèrent pour quelques jours à Bruxelles confulter l'oracle du Prince. Je pris cefte occafion d'aller faire une courfe à Anvers , où je fus vifité, entre autres miens amis , de Pierre Egide, en la converfation duquel je trouvay beaucoup de dou

The text on this page is estimated to be only 27.12% accurate

DE TH. MORVS. 3 pfr douceurs. Ce jeune homme estoit de là en haute estime , mais rouresfois \tt au de/Tous de fon mérite: la bonté i» de ses mœurs ne le rendant pas moins recommandable que la ioli# dité de son fçavoir \$ fà franchifè eje ftant une vertu rare; & y ayant peu 4 deperfbnes qui fâchent confèrver f les amitiés avec tant de zele , de j candeur & de fidélité qu'il en ap4 porte à cultiver les fiennes. le ne Li vis jamais une modestie pareille, ny (j une ame plus efloignée de la diflimulation , & au fçeut ufèr plus juti dicieufèment de fa liberté. Pour i l'entretien il l'avoir fi agréable & j, accompagné de fi belles railleries , } & d'une pointe fi innocente , que fl j'en oubliay prefque que j estois hors t de mon pays, loin de ma femme & ,j de mes enfans 5 bien qu'après une j. abfence de plus de quatre mois je l commenceafè à defirer l'air de ma f maifôn & la vcuë de ma famille. Vn \ jour que j'estois fur le poinct de forg tir de l'Eglifè de noftre Dame, pour t m'en retourner chez moy après alj voir ouy la Mefle , je le vis arrefté , avec un Efranger, homme d'aage , j de vifâge hallé , qui avoit une afiez. f A % longue ^-'S • vas -JP

4 V T O F I E longue barbe , & un manteau jetté négligemment
far fes épaules. le jugéay d'abord à l'habit & au vifàge que ce devoit estre
un pilote ou quelque autre homme de marine. Des qu'Egide m'apperceut il
vint à moy , me falve , & me tirant à l'efcart, comme je me preparois de
parler à luy , voyez vous , me dit il , cest homme qui estoit avecques moy ;
je m'en ailois le mener chez vous. Il y eust esté le très bien reçu, dis je,
venant en vostre compagnie. Il n eust pas mérité moins de courtoisie ,
repliqua-il , quand bien il y eust esté seul. Il n'y a personne aujourd'huy qui
aye tant voyagé que luy , qui puïfle raconter davantage de choses des pays
incogneus , & je fçay que vous en escoutés fort volontiers des nouvelles. le
n'ay donc pas mal conjecturé, disje; car je n'ay pas jetté pluftot les yeux fur
luy.que j ay penfé que c'estoit un pilote. En cela vous vous estes trompé, me
dit il,veu qu'il n'a pas navigé comme un Palinure , mais comme un VlylTe ,
ou pluftot comme un Platon. Ce Raphaël Hythlodee (car cest le nom de là
maifon) après avoir

The text on this page is estimated to be only 28.92% accurate

DE TH. MORTS. \$ avoir quelque teinture de la langue Latine , s'addonna principalement à la cognoiifance de la Grecque , quil préféra à la Romaine pource qu'elle luy fembla plus neceflaire à l'eftude de Philofbphie qu'il vouloir embraflèr.ny ayant que Seneque & Ciceron parmi les tarins, aefquels il faille faire eftat en ces matières. 11 laifla donc a fes frères ce quil avoir de bien en Portugal, d'où il eft , & plein du defir de voir le monde le joignit à Americ Vefpuce; lequel il accompagna aux trois dernières de /es quatres navigations qu'on à publiées, ne Je quittant qu'en laquatrie/mequil ne voulut pas s'en retourner avecques luy. Car il pria Americ d'eftre l'un de ces vint & quatre qui furent laiffes en la nouvelle Caftille : Ce qu'on accorda à celle humeur , infatiable de voyager , pluftot que fbigneufè de fe choifir un lieu fixe à pâflTer le refte de la vie. Et certes il s'eft tousjours fi peu foncié de s'arrefter en quelque endroit, pour y finir ies jours & fe préparer un tombeau , quil n'avoit rien de plus ordinaire en la bouche que ce dire commun ,

The text on this page is estimated to be only 27.40% accurate

6 V T O P I E le ciel couvre ceux qui n'ont point d'autre cercueil , & par tout nous fbmmes également proches des aftres , lors qu'il faudra partir d'icy pour y aller. Cette penfée luy eut confié bien cher, fi Dieu ne l'eut affilié extraordinairement : car après quil le fust feparé de Vefpuce, il courut beaucoup de pays avec cinq Caftilhns de (es amis,& eftant porté en Taprobane, par une ad vant tire admirable, il vint en Calicut, où rencontrant heureufement quelques 1 navites Portugaifes, il prit la route de fon pays lors qu'il penfbt le moins à le revoir. Egide m ayant fait ce difconrsjele remerciaydu bon office qu'il me rendoit , en me procurant un entretien qui me feroit fort agréable ; & me tournant vers Raphaël, après toutes ces civilités qui fe pratiquent aux premières rencontres d'une perfonne qu'on ne cognoit pas familièrement, je le priay de prendre la peine de venir chez moy, où dans le jardin, parmi des arbres, & fur des fie<res de &azon- nous gonflerions avec plus de plaifir la douceur de fon entretien. Comme donc nous y fufmes arrivés,

The text on this page is estimated to be only 29.24% accurate

DE TH. MORVS. y vés, il nous raconta de quelle forte après le départ de Vefpuce , luy & fes compagnons , qui estoient demeurés en Castille , gaignerent les bonnes grâces des habitans du pays avec tant de fouplefie & d'heureux fuccez , que non feulement la demeure parmi eux leur fust permife, mais qu'ils en vindrent aux familiarités de la converfation, & fe mirent fi avant dans l'efprit de l'un des Seigneurs & de toute fa maifon , qu'ils en obtindrent les chofes neceffaires à un voyage. Us en eurent mefme des lettres de recommandation aux Princes des pays voi/îns par les terres defquels ils avoient à palier: de forte quil fe mit en chemin luy fixiefme, & comme le. conducteur de la troupe vift , après plufieurs journées quils firent ou fur des canaux ou dans des chariots, quantité de bourgs & de villes bien peuplées & qui ne manquoient pas de bonne police. Tandis qu'ils furent fous la ligne & entre les deux Tropiques ils ne rencontrèrent que de vaftes fblitudes , où les ardeurs infupportables ne laiffoient vivre que des iêrpents & quelques hommes fauA 4 vages

3 V T O P I E vagues auflû dangereux que les bestes farouches. Mais comme ils entrèrent dans la zone tempérée toutes choses commencèrent à s'adoucir ; l'air y fut plus agréable ; le ciel y parut plus beau ; la terre y reprit la verdure ; les animaux mêmes y eurent une humeur plus traitable. En fin ils découvrirent des peuples, qui n'exerçoient pas le commerce seulement avec leurs plus proches voisins , mais qui négocioient par mer & par terre avec des nations fort éloignées. Ce fut là qu'il eut une belle commodité de visiter diverses provinces : car il ne parloit aucun vaiffeau ou luy & ses compagnons ne fussent courtoisement reçus. Les navires des contrées qui se présentaient les premières avoient , à ce qu'il dit, la carène plate, les voiles estoient de papier, tiffues d'osier, ou bien faites de cuir : mais allant plus outre ils en rencontrèrent de qui la carène estoit courbe , les voiles de toile, tout l'attirail semblable au nôtre, & les matelots médiocrement versés en la connoissance de la mer, du vent, & des étoiles. Il les obligea bien fort par l'usage de

DE TH. MORVS. o I ayment quil leur enfêigna :car jufques alors ils ne s'eftoient hafardés fur l'océan 'qu'avec crainte & qu'en Efté ; mais depuis qu'ils eurent la bouffle , Thy ver mefme ne les retint plus au port; & il eft à craindre aujourd'huy que cette belle invention favorifant leur témérité ne leur tourne enfin à quelque grand dommage, le m engagerois à un long di [cours, fi je voulois faire une relation exacte de ce quil difoit avoir veu en tous les lieux où il paffa:mais je ne veux pas maintenant m'y arrefter , & je pourray en parler ailleurs, fi jamais jereprends la plume j car il y a beaucoup de chofes qui méritent d eftre fceue's , fur tout de celles quil avoit remarquées chez les peuples les mieux civilités. Et ce fust de ceux là aufli defquels , comme je m'informois plus fbigneufement, il prenoit de fon cofté un fin* gulier plaifir de m'entretenir plus au long. On trouve aflez par tout de monftres & de chofes efranges. Il n'y a que trop de Scylles , d'Harpyes, & de ^eftrigons dans le monde : mais de Republiques fagement ordonnées on n'en rencontre que A y tare»

10 V T O P I E rarement. Or parmi diverses coutumes qu'il
désapprouvait chez ces nouveaux peuples , il en remarqua plusieurs qui
pourroient être tirées en exemple & servir de modèle aux autres peuples , si
on vouloit en corriger les défauts. Mais je réserve cela, comme je viens de
dire , à une autre occasion : car icy je n'ay dessein de rapporter que ce qui
regarde les mœurs & les coutumes des Vtopiens. Et il ne fera pas hors de
propos que je raconte premièrement comment c'est que nous tombâmes sur
le discours de cette République. Raphaël ayant parcouru ce qu'il condamnoit
de part & d'autre, dont certes il faisoit une longue liste, & nous ayant fait
voir aussi ce qu'il y avoit de bon en chaque peuple ; nous fûmes long temps
à admirer un jugement si Yolide que le sien, & une prudence si raffinée, que
les lieux où il n'avoit fait que passer ne lui étoient pas moins connus que
s'il y eût demeuré toute sa vie. En fin Egide prenant la parole , je
m'étonne, dit-il , que vous ne vous mettiez au service de quelque Roy ; 11
ny en a aucun je m'en souviens qui ne vous

DE TH. MORVS, vousreceuft à bras ouverts. Car outre le plaifir que vous luy donneriez par le récit de tant de belles choies que vous fçavés & que vous avés veuës aux pays étrangers \$ vouspourriés luy fournir des exemples & des confeils fort necelfaires. Et ce ne feroit pas auflî le pire moyen de faire vos affaires & d'avancer ceux qui vîous touchent. Pour ce qui regarde les miens , repartit Raphaël, je ne m'en mets pas beaucoup en peine : car je penfè avoir affez bien fait mon devoir envers eux. Les autres n'ont accou* ftumé de départir leurs biens à leurs parêrs & à leurs amis qu'en la vieil* lefle , cest à dire, lors qu'ils font far le point de les quitter en dépit qu'ils en ayent , & mefmes alors ce n'eft pas fans fè faire force qu'ils fè deîaiflîrTent de leurs moyens : Et moy je les leur ay départis en la fleur de mon aage , en un eftat auquel la vigueur de mon corps , & de mon eîprit pouvoir me faire efperer -une longue vie. le croy donc qu'ils doibvent eftre fatisfaits de mon amitié, & qu'ils nont pas fubjecl: d'attendre que pour les fervir je devienne A 6 efclave

H V T O P I E efclave de quelque Roy. Vous n'avés pas bien pris ce que j'ay dit , répliqua Egide : le n'entends pas que vous deveniés efclave , mais bien que vous foyés au fèrvice de quelque Prince. Ce que vous dites maintenant,refpondit Raphael,n'eft gueres efloigné de ce que j'en avois . compris. Çjuoy que c'en foit,pourfuivit Egide, j'eftime, quelque nom qu'il faille donner aux chofès , que c'eft là la voye la plus courte de fèrvir au public, à vos amis, & à vous mefme : vofre condition ne fçauroit que devenir plus heureufe. Plus heureufe, dit Raphaël, & comment cela parmi tant d'averfion que j'ay pour ce que vous me propofés ? le vis maintenant comme bon me femble -> qu'ay-je à fouhaitter d'avantage ? je doute bien fort quil y en aitplusjéiirs qui jouufent de ce bonheur fous la pourpre qui les environne. D'ailleurs il y a afTez de perfonnes qui briguent la faveur des grands ; ce qui les empefehera de beaucoup perdre quand ils manqueront du fervice de moy & de trois ou quatre de mon humeur. Il paroift bien,luy disje alors,que vous ne

DE TH. M O R V S. 13 ne vous fouciés gueres ny des honneurs ny des richesses : & je vous en aime d avantage: car véritablement je n'admire & ne révère pas moins un homme qui a lame en ceste afc fiete, que ceux qui poffedent les plus grandes dignités. Cependant il me femble que vous fériés chofè digne de ce grand courage & de ceste haute vertu , fi aux dépens de quelque incommodité particulière vous travailliés au bien public. Vous pourriés exercer utilement vofre efprit & vofre induftrie eftant confeiller d'Éftat auprès de quelque Prince , qui fuivant vos /âges ad vis regleroit toutes Ces aclion*aux loix de la juftice & de l'honnefteté. Et comme ces perfonnes illuftres ne font rien qui naye de grandes fuîtes , vous ouvririés une fource qui combleroit tout un royaume de profperités. Vous recevés le concours de deux chofes,dont la moindre eft capable feule de former un excellent miniftre. Les cognoiffances que vous avés acquifes dans l'Eftude font telles , que vous n auriés que faire d'eftre exerce au maniemment des aflaires-.mais vous en avés A 7 tant

T4 VTOPIE tant d'usage que vous vous pafTeriés aifement des lumières que vous donne le fçavoir. Vous vous abutès doublement, me répondit il : premièrement en leftime que vous faites de moy, & puis au raifonnemenc que vous eftablines fur cefte matière, le ne fuis pas tel que vous penfés; & quand bien je le ferois, & au de là, toute la peine que je fçaurois prendre n avanceroit point les affaires publiques. Car la plus part des Princes s'occupent plus volontiers à la guerrefde laquelle j'ignore Je meftier , & que je ne me fbucie pas d apprendre) qu'aux honneftes divertjffementsdelapaix; &penfent d avantage à acquérir de nouveaux Royaumes à quelque prix que ce foit , qu a bien gouverner ceux qu'ils poffedent dcsja. D'ailleurs ceux qui fè méfient de confeillcr les Princes , ou ils manquent eux mefc mes de fageffe , ou ils abondent fi fort en leur fêns qu'ils ne font pas capables de recevoir quelque bon adyis : & ils ne s'eftudient au fonds qu a flatter honteufement ceux qui ont l'oreille de leur maiftre , &cmi font le mieux dans fon efprit, Chacun

DE TH. M O R V S. if cun fe plaift naturellement à Tes inventions. Le corbeau aime les pouffins j & il n'eft pas jufques au finge qui ne trouve belle la laideur de tes petits. Parmi cefte troupe d'envieux , ou de fuffifants qu'il y a à la cour , fi vous pretendés apporter quelque chofè que vous ayés leuè" , ou que vous ayés veuë pratiquer ailleurs , vous causerés un grand trouble, car ces Meilleurs, qui veulent tenir le haut dupavé,penferont d'abord qu'il s*agit de leur réputation s'ils ne contrarient , qu'on les prendra pour des duppes , & qu'ils n'ont plus de crédit à efperer , s'ils approuvent ce que vous propofés. S'ils manquent de raifons pour mettre en avant , ils fe contenteront de vous alléguer, que leurs anceftres ont eftabli l'ordre qu'on fuit , que pleut à Dieu qu'on fust aufli fage qu'eux,& que c'eft une grande folie de prétendre les pafler en furfifance. Ils prononceront ces paroles comme des oracles, après lefquels ils croyent qu'il n'y a rien a adjoufter. Certes ce n'eft pas chofe impoffible que quelcun ait d'avantage de prudence que fes predeceffeurs. Ils ont peu

16 VTOPIE peu en de certaines choiês donner de fort bons reglements,& en d'autres laifler la dernière main à délirer : mais il arrive , parjenefçay quelle opiniaftreté , qu'on s'attache à ce qui eft encore rude , & qu'on néglige ce qui eft de mieux achevé. I'ay rencontré de ces abfurdités de jugements en diverfès occafions ; mais il me fouvient entre autres qu'une fois en Angleterre. Avés vous efté chez nous , luy dis-je en l'interrompant ? l'y ay efté, repritîl,& mefînes y ay fejourné quelques mois, un peu après cefte défaite des Anglois occidentaux , qui mit fin aux guerres civiles dont ils avoient travaillé le Roy & l'Eftat. I'ay depuis ce temps là de très grandes obligations au très révérend pere Iehan Morton Arche vefque deCantorbery, Cardinal, & alors chancelier d'Angleterre. Ceftoit un homme , mon cher Egide (car je ne le dis pas à vous qui le cognoiflTiés) qui n'eftoit pas moins vénérable pour fà prudence & pour fà vertu , que pour la charge quil exerçeoit. Il eftoit de taille moyenne , & que la vieilleflè n'avoît point gaftée; fbn vifage

The text on this page is estimated to be only 29.69% accurate

DE TH. M O R V S. 17 vifage n'estoit point refrongné,mais accompagné d'une gravite majeure^; Ton abord n'avoir rien de rude , bien quil fust ferieux. Il fè plaifbit quelquefois à effayer l'e/pnit de celui qui luy prefentoit une requeste , en le rabrouant comme s'il eust esté bien en colère ; mais il n'y avoir rien à craindre pourtant , car il ne cherchoit qu'a cognoistre la prefence de/pnit , de laquelle il faisoit beaucoup d'estat, pourveu que l'impudence ne s'y trouvât point met lée : estimant que ceste vertu donnoitun grand fecours au maniement des affaires. Il avoir le langage poli & plein de force: il /ça voit le droict à fonds; il avoit un esprit excellenr, & une mémoire prodigieuse : car outre ce qu'elle estoit bonne naturellement, il avoit pris grand foin de l'exercer. Il sembloit de mon temps que Je roy avoit une grande confiance en luy, 8c que l'Estat s'appuyoit fort sur ses conseils. Il estoit allé de l'Académie à la cour , & avoit mis le pied dans les affaires «lés fâ jeunefle : de sorte que l'age & les divers accidents, dont sa vie avoit esté agitée, luy donnoient une pru

18 V T O P I E prudence beaucoup plus ferme & plus folidej'estois un jour à fa table avec un certain homme bien verfé en voftie Iurifprudence , qui fur je ne fçay quel fubjeft Te prit à louer hautement la feverité dont alors on ufoit contre les larrons. Il difoit entre autres chofes qu'on en pendoit quelquesfois jufques à vingt en un gibet, & qu'il fembloit efrange, que u peu de voleurs efchappants les mains de la luftice , il fe commit encore tant de larrecins. Je ne peux m'empefcher de luy dire , quil n'y avoit pas dequoy s'eftonner,veu que cette leverité eftoit hors des bornes de la luftice & préjudiciable au public : car elle eft trop grande, difje, pour le crime de larrecin , & trop petite pour empefcher qu'on ne defrobe. En effett le fimple larrecin n'eft pas un fi grand crime qu'il mérite la mort; & d'ailleurs il n'y a point de fupplice allez terrible pour arrefter les voler ies de ceux qui n'ont point d'autre moyen de gagner leur vie. De forte qu'en cecy vous , & la plus part des nommes , imités les mauvais pédagogues, qui fouettent leurs efcoliers plus volontiers

The text on this page is estimated to be only 27.99% accurate

DE TH. MO R V S. 19 tiers qu'ils ne les enfeignent. On ordonne de cruels fiippliques à ceux qui defrobent -> au lieu qu'il falloit donner ordre que chacun eust de quoy vivre, & que perfonne ne fust réduit à la neceffité de defrober, & puis à celle de mourir honteufement. Mais n'y a-on pas afiez pourveu, dit il ? à quoy faire font les arts mechaniques & l'agriculture ? il ne tient qu'à la mauvaife inclination des voleurs qu'ils ne s'y occupent & s nettoient de quoy vivre de leur travail. Vous ne m'efchapperés pas à fi bon marché, luy dis-je : car premièrement Jaii Tbns à part tous ceux qui reviennent eftropiés des guerres étrangères ou domeftiques, comme vous en avés veu plusieurs en ces deux dernières batailles de Cornuaille & de France, ceux là eftans de retour au logis, apres avoir donné quelcun de leurs membres au fer vice du Roy ou de l'Eftat, font inhabiles à leur premier meftier, & trop vieux pour en apprendre un autre. Mais ne parlons pas de ceux là , dis-je ; car vous me diriés que les guerres ne font pas continuelles, & quil n'arrive pas de batailles tous

20 V T O P I E les jours. Confiderés, je vous prie, combien il y a de gentils-hommes qui vivent dans la faineantife , comme les guefpes du travail des abeilles , & qui ne fçavent point d'autre frugalité , ou d'autre moyen d'accroître leurs revenus , que celui d'efcorcher leurs fermiers, & de piller leurs fubjecls. Voyez ce train qui les environne , ce (ont toutes perfbnnes oifeufes qui ne fçavent point de meftier. Dès que leur maiftre eft mort, ou qu'ils font indifpofés , on les congédie ; car on aime mieux les nourrir fainéants que malades; & l'héritier ne peut pas tousjours fuivre le vol de (on pere. Cependant il faut que ces valets mettent leurs dents au râtelier, ou bien qu'ils deviennent filous. Il n'y a point de remède, car voicy ce qui en arrive. Apres qu'en roulant ils ont ufé leurs habits, que leur vifàge a perdu l'enbon-point, & qu'en fin ils ne font couverts que de haillons & de mauvaifè mine, les gens de condition ne veulent pas s'en fèrvir , & les payfans n'oient pas les employer : car ils n'ignorent pas qu'un homme qui a vefeu mollement, qui n'a fait de fa vie

DE TH. MORVS. 21 vie que traifher une efpee, battre le pavé ,
conttefaire le mauvais garçon , pour effaroucher ceux qu'il rencontre &
tefinoigner qu'il meP prife tout le monde ; ne ieroit pas propre à manier un
noyau ou une marre,à ne recevoir que peu de gages & travailler beaucoup ,
& à ne manger que du pain bis. Voire, dit-il , nous avons befoin qu'il y ait
tousjours de cefte forte de gens : car ayants plus de courage & de generofité
que les artifans & les laboureurs , c eft en eux que confifte la principale
force de nos armées. Certes,dis-je,jaymerois autant que vous nous
prechaffiez , que pour le bien de la guerre il faut conferver les voleursjpuis
que vous n'en manouérés jamais tandis que vous aurés de ceux que je
blafme. Les voleurs ne font gueres bons fbldats , & les fbldats au contraire
ne font pas les pires voleurs j fi grand rapport il y a entre ces deux fortes de
perfbnnes & de profeflions. Mais ce défaut ne vous eft pas particulier. Il
vous eft commun avec prefque tous les peuples de la terre. Les François y
tombent encores plus avant ; car ils ont

22 VTO PIE ont des régiments entretenus en temps de paix (fi c'est paix que de voir les villes pleines de (bldats)-St penfent , tout de mefme que vous faites de vos valets , que c'est le moyen d'afluer à l'Eftat dequoy avoir tousjours de vieilles troupes , qu'on eftime les plus fortes à la defence du pays. Cependant remarqués la prudence de ces fages prétendus, s'ils ne veulent avoir des apprentifs il faut qu'ils cherchent tousjouts la guerre : car autrement le meftier de tuer les hommes fe peut oublier, & les mains & l'eiprit (comme dit plaifamment Salufte) s'engourdifiènt dans l'oifiveté. Mais la France , Rome , Carthage , & Î>lufieurs autres nations ont appris à eurs defpends ce qu'il courte d'entretenir ces beftes farouches : car n'ont elles pas fouvent ravagé leurs champs, (âccagé leurs villes, & enfin ruiné leur empire ? Que ceste prévoyance des François ne fbit pas neceffaire , ou qu'elle revienne à peu de profit , il n'en faut pas d'autre Î>reuve, que le foible advantage que eurs vieilles bandes , nourries fous les armes , ont eu fur vos nouvelles trou

DE TH. M O R V S. 23 troupes, on fixait comment vous les avés traitées, & je le dirois , fi j'eltois en une autre compagnie , qui eftant desintereflée ne peut pas me fbupçonner de flatterie. Pour ce qui eft de vofre bourgeoise, de vos gens de boutique,& de vos payfâns, ils ne fe fbucient gueres de vos lacquais, pourveu que quelque infirmité de corps ne les rende pas leurs inefgaux en forces , & que l'extrémité de la mifere ne leur aye pas abbatu le courage. Mais je m'eftonne que vous apprehendiés que ces erlbnnnes robuftes (car les gentilsommes ne choififlent que celles là) ui font à preuve de J oifiveté & es molefles du fexe féminin , ne fe corrompent dans le travail & dans l'occupation digne d'un homme. Quoy que c'en foit, je ne puis approuver que vous entreteniés toute cefte canaille pour les temps de la guerre. qui ne viennent que lors qu'il vous plaift de les avoir, & que vous penfiés û peu aux commodités de la paix, qui eft incomparablement plus confiderable. Mais ce n'eft pas là la feule fourcedes larrons. Vous en avés une autre qui vous eft , à mon ad vis,

24 V T O P I E | advis, toute particulière. Et quejje eft ce> dit le Cardinal? Cest, dis-je, que vos brebis font devenues fi farouches qu'elles dévorent les hommes, les champs, les maifbns, & les villes. Car aux Provinces où la laine eft plus fine , on laiffe la terre en friche pour n'avoir foin que du beftail. cest que vofre noblefse, & parmi elle quelques Abbés , perfonnes de faincle vie , frappés de cette maladie , ne fe contentent pas des revenus que leurs predecefleurs leur ont laiffé , mais veulent enfer- j mer dans leur clos les champs de leurs voifins. Ils abbatent tout ce qu'ils rencontrent, ruinent les villa- i ges, & n'eipargnent que bien à peine l'Eglife , laquelle ils deftinent à ferrer leur beftail. Vous diriés qu'il n'y a point de danger de convertir en bois & en eftangs les terres la- ! bourables , de de rendre fterile ce j qui eftoit de grand rapport. Ainfi pour contenter l'infatiable appétit i d'un difflbu, d'un garnement, & enfermer je ne fçay combien de mille arpents dans fon parc,il faut chafTer i les laboureurs.ou leur donnant cinq 1 cent traverses les obliger de vendre ce peu

The text on this page is estimated to be only 26.95% accurate

DE TH. M O R V S. 2y ce peu qu'ils ont & d aller chercher fortune ailleurs. Voila donc un pauvre homme chargé de famille , qui fort de fa maifon avec fà femme & tes enfans, apres avoir laifle tout fbn bien pour un morceau de pain , & qui ne fçait où fe retirer. Il a mangé bien toft ce qui luy refte. Apres cela que deviendra-il? Il faut qu'il defrobe , & qu'en fuite il (bit pendu ; ou qu'il mendie , & alors on le traiéte' comme un gueux: on le met en prifon. Il demande de l'employa mais il n'y en a point. Vn fèul bouvier eft luffifant de labourer toute une contrée: car on a mis prefque tout en pafcurages, parce que les laines font d'un plus grand & d'un plus facile revenu. De là vient que les vivres font fi chers , & que les laines font montées à un tel prix , que les ouvriers rie peuvent plus en achepter j de forte qu'ils demeurent les bras croifês,. Mais remarqués le jugementde Dieu en la mortalité qui eft arrivée au beftail , à mefure qu'il a commencé de s'augmenter ? certes il euft efté à defirer qu'elle fust tombée lur latefte des maiftres. Cependant quelque grand que Ibit le B nombre

26 V T O P I E nombre des brebis, le prix ne peut point rabaiffer: car ce font les riches qui vendent la laine aux pauvres; & comme ils n'ont rien qui les preffe de s'en défaire, ils la gardent fi long temps qu'ils en ont tout ce qu'ils veulent. La mefme raifon encenerit tout l'autre beftail : car depuis que les métairies font ruinées il n'y a plus perfonne qui prene foin d'en conferver la race. Les riches neffè fbucient pas des belles à corne , comme ils font des brebis. S'ils en ont, ils les acheptent à vil prix pour les faire engraiſſer , & les revendre bien chèrement. Mais ce n'eſt pas à ces achepteurs feulement qu'ils nuifent. Iepenſe qu'ils amaueront en fin tout , & qu'ils ne bifferont rien pour l'entretien de l'eſpece. L'avarice donc de quelques uns a changé le plus grand bien de voſtre Ifle en fon plus grand malheur : car ceſte cherté de vivres fait que chacun retrainche de fon train , & qu ainſi le nombre des gueux ou des voleurs s'augmente tous les jours. Ce feroit peut eſtre quelque ſubjeſt de bien eſperer , ſi la pauvreré & la miſère qui régnent nettoient accompagnez d'un

DE TH. M O R V S. 27 d'un luxe qui vient à contretemps. Mais la superfluité aux habits & les excès de bouche font des vices communs à ceux qui fuivent la noblesse, aux artisans, & aux gens de village. Il n'y a ni petit compagnon qui ne veuille faire par là le galant homme. Ajoutez à ceci le cabaret, le bordel, les cartes, les jeux, & toutes les autres débauches qui vident bientôt la bourse, & font un voleur d'un misérable. Mais voulez-vous bien faire? chassés toutes ces pestes; commandés à ceux qui ont ruiné les métairies & les villages, de les rebâtir, ou de les donner à ceux qui voudront les redresser; empêchés ces achats des riches qui n'ont point de bornes; arrêtés leurs monopoles, faites qu'il y ait moins de fainéants, réformés l'agriculture; baillés une navette à cet infortuné occupé de frivolerie qui gueule, ou qui de robe, parce qu'il n'a rien de mieux à faire; si vous ne remédiés à ces maux que je vous montre, & si vous ne vous y prenez de cette façon, vous exercerez en vain une rigueur qui a plus d'éclat que de justice & d'utilité. Tandis que vous B 2 laissez

28 V T O P I E laiflèrés gafter les meurs des hommes , & que vous permettrés qu'ils s' eflevent dès l'enfance dans le vice & la difflurion , vous ièrés caufe de toute les mefchâncetés qu'ils commettront en l aage viril ainfi vous condamnerés ceux que vous aurés faits criminels. Mon Iurifconfulte pendant que je parlois de la forte fe preparoit à diicourir,& faiſbit deffein de pratiquer la couſtume des difputes , où Ton répète les arguments plus exactement qu'on n'y reſpond ; comme fi la louange dune mémoire heureuſe eſtoit la principale qu'ils recherchent. Vous avés fort bien raifonné , me dit-il , pour un eſtranger , qui ne ſçait les chofes que par ouïr dire : mais je vous les feray cognoiſtre en peu de mots & clairement. Car je rapporteray en premier lieu ce que vous avés dit au meſme ordre \$ puis je monſtreray en quoy c'eſt que l'ignorance de nos affaires vous a trompé ; & en fin je refuteray toutes vos raifons l'une après l'autre. Comméçant donc par où j'ay promis, il y a quatre chofes , ce me ſemble. Tailès vous, dit le Cardinal^ car je voy

The text on this page is estimated to be only 28.39% accurate

DE TH. MORVS. a bien que vous allés commencer un long discours j nous vous en épargnerons maintenant la peine , & le réserverons à demain , li vous & Raphaël en avés leloisir. Cependant j'apprendray volontiers de vous, Raphaël, pourquoy vous estimés que le larrecin ne mérite pas la mort, & quelle autre peine vous luy ordonneriés , qui fust plus utile au public: car je ne pensè pas que vous le voulussiez laiuer impuni. Mais si le dernier supplice dont nous usons n'empêchepas qu'on ne defrobe, que ne feroit-on pas lors qu'il n'y iroit plus de la vie ? Il me semble, mon perejuy dis-je, que c'est chose tout à fait injuste d'oter la vie à un homme pour quelque argent qu'il aura pris. Car quelle proportion y- a- il des biens de la fortune à ce que l'on exige? Et il ne sert à rien de m'alleguer que c'est à la Justice violée qu'on veut (atisfaire , & non pas à l'argent, veu que ceste souveraine équité feroit une souveraine injustice. Les loix si sèveres, qui mettent la main à l'épée pour la moindre offense. ne font pas à approuver. De moy je ne suis pas de l'opinion B 3 des

30 V T O P I E des Stoïques , qui font tous les crimes égaux, & qui ne mettent point de différence entre tuer un homme, & luy ôter son argent , qui font néanmoins choses bien différentes. Dieu a défendu le meurtre j & cependant nous le commettons pour moins d'un écu. D'apporter à cela des exceptions, & de dire, que c'est lors que les loix humaines ne le permettent pas , c'est ouvrir le chemin à la licence: car on pourra par même raison définir jufques où c'est qu'il faut s'abstenir de la paillardise, de l'adultère, & du parjure. Mais bien loin d'avoir puissance sur la vie d'autrui, Dieu ne la nous a pas fait sur la nôtre propre. Et si le contentement des hommes peut nous la donner, sans une plus expresse déclaration de la volonté de Dieu, les loix divines n'auront de force qu'autant que nous voudrons leur en laisser , & nous réglerons jufques où c'est qu< nous devons leur obéir. La loy de Moïse , toute rigoureuse qu'elle étoit , ne punissoit pas de mort le larcin. Et si Dieu en usoit ainsi lors qu'il traitoit avec les hommes comme avec de mauvais

.DE TH. M O R V S. } T vais *rviteurs , ne penfes pas qu'il veuille une moindre clémence fous l'Euangile, qui eft la loy de douceur , & en laquelle il nous confidere comme fes enfans. Ce font là les raifons qui me font eftimer que pour le fimple crime de larrecin on ne doit pas ofter la vie à un homme. Mais il eft certain d'ailleurs que c'eft chofe abfurde & pernicieufe à l'eftat de traiter un larron tout de me fme qu'un meurtrier. Car un voleur, qui n'attend pas moins que la corde, s'il eft condamné pour avoir defrobé , ne fait pas difficulté d'adjoufter l'homicide à fon premier crime j afin qu'il ne puiffè pas eftre fi aifément convaincu, par celui qui le pourroit defeouvrir quelque jour , s'il ne faifoit alors que le devalifer. Ainfi croyans de faire peur aux larrons nous les pouffons à attenter fur la vie des gens de bien : nous n'empêchons pas qu'ils ne'defrobent, mais nous fommes caufè qu'ils aflaflinent. On me demandera , quel fupplice donc je trouve le plus commode ? mais il ne fera pas mal aifé de le définir. Pourquoi n'exerçons nous celui qui a été fi long ternes dans 7 B 4 l'appro

5* V T O P I E l'approbation des Romains, iS plus grands politiques du monde ? que n'envoyons nous comme eux les plus coupables travailler aux carrières ou aux mines dans des chaîP nés perpétuelles ? Mais je n'ay trouvé en cecy aucune couftume quifuft davantage à mon gouft que celle des <Polylerit.es , lors que je voyageois en Per/è. C eft un aflez grand peuple, qui n'eft pas mal policé , qui vift fous Tes loix, & eft libre en tout horfmis au tribut qu'il paye tous les ans au Roy de Perfe. Au relie parce qu'ils font loin de la mer , environnés de montagnes , & dans un pays fertile, ils n'en fortent gueres, & ne voyent auffi chez eux gueres d'eftrangers. Ils fe font tousjours contentés de leurs bornes , & fe font couverts des injures fous leurs montagnes & par leurs contributions; de forte qu'on ne les cognoift pas bien loin de la frontière ; mais dans cefte exemption de la guerre ilsne vivent pas moins fplendidement ny moins heureux, que fi la renommée a voit porté leur nom aux quatre coins du monde. Ceux donc qui chez eux font convaincus de Jarrecin . - Je

DE TH. MORVS. 55 h rendent au maiftre,& non pas au magiftrat , comme on fait ailleurs : car ils eftiment que le poffeffeur n'a pas perdu fon droit fur la chofè defrobée. Mais fi elle eft aliénée, le larron la reftitue de fon bien propre, & laiffant le refte à fà femme & à fès en fans eft condamné à feryir. Si le vol n'a efté atroce on ne l'enferme point,ny on ne luy met point de chaifne: mais il travaille aux ouvrages publics de mefme que s'il eftoit libre. Ceux qui refufent de travailler , ou qui s'y portent lafchement, font traizés à coups de bafton : les diligents ne reçoivent aucun outrage, feulement le foir ils font appelés par leur nom,& r enfermés clans des chambres. Us ne fouffrent d'incommode que l'afliduité du travail: car on n'entretient pas mal ceux qui fervent au public. C eft d'ordinaire à fès defpens : mais en quelques endroits on tire d'ailleurs leur fubfiftance. Ils vivent des aumofnes qu'on recueille ; & bien que ce revenu femble incertain , il ny en a aucun plus grand , tant ce peuple a de compamon des miferables. Ailleurs il y a certaines rentes aflignées. B5 En

34 V T O P I E En quelques provinces on impofè par telle un certain tribut , dont les deniers font deftinés à ceft entretien. En d'autres on ne fait point travailler les criminels à des ouvrages publics; mais on les loue aux particuliers à la journée, & on donne leur travail pour un moindre falaire que les personnes libres ne donnent le leur: outre qu'il eft permis de les battre , s'ils ne font leur devoir : Ainfi ils ne manquent jamais de befbngne, & mettent tous les jours quelque pièce d'argèt dans la bource de la communauté. On les veft tous d'une couleur qui leur eft particulière , & on les tond par deflus les oreilles , de l'une defquelles on coupe un petit morceau. Les amis peuvent leur donner à boire & à manger , & les veftir de leur livrée; mais il n'eft pas permis de leur donner de l'argent. L'un & l'autre , de celui qui auroit donné & de celui qui auroit receu, feroit en peine-, & il ne feroit pas moins dangereux à un homme libre d'avoir pris de l'argent d'un efclave, (bus quelque prétexte que ce fuft. Vn efclave auïii (c'eft ainfi qu'on nomme les crimi^ nels

DE TH. MORVS. 3 ç ncls condamnés)qui auroit fait lèmbiant de
toucher des armes feroit jufticiable. Chafque contrée leur imprime fes
marques , qu'il yiroit de la vie d'effacer. Ils n'oferoient non plus changer de
territoire, ny parler à quelque efclavedu voifinage. Le delfein de s'enfuir ne
fèroit pas moins capable de les perdre, que la fuite mefme. Celuy de fes
compagnons qui y auroit trempé fèroit puni de mort , & un homme libre qui
l'auroit favorifé en deviendroit efclave. Celuy qui le defcouvre en reçoit
recompenfè: un homme libre en a quelque fomme d'argent , & un ferf la
liberté ; l'un & l'autre a l'abolition d'avoir participé au (ècret: ce qui
faitpenfèrà chacun de fe repentir utilement,plultot que d'entreprendre une
exécution pleine de ha/àrd. Voila l'ordre de les loix qu'ils obfervent touchant
le larrecin. Ileft facile à remarquer de combien de douceur & d'utilité elles
font accompagnées : car elles ne fè courroucent pas contre les
criminels,mais contre les crimes; elles ne vont pas à perdre les vicieux, mais
à abolir le vice ; & forçant les B 6 hom

36 V T O P I E hommes à estre vertueux .font qu'ils reparent avec
ufure le mal qu'ils avoient commis. Au refte il y a fi peu de danger qu'ils ne
retombent dans leurs premiers défauts , que les voyageurs n'ont point de
guides plus afleurés & plus fidelles qu'eux; c'eft pourquoy ils en prennent à
l'entrée de chafque province.En effecl il n'y a rien qui favorife l'envie qu'ils
auraient de voler. Ils n'ont point d'armes, l'argent ferviroit feulement à
découvrir leur mefchanceté , & il n'y auroit aucun moyen d'éviter le
lupplice : car où s'enfuïroit pour fê cacher un homme que chacun
cognoiftrok à fon habit, & duquel,s'il îe defpouilloit tout nud , on
remarqueroit l'oreille coupée? Tout ce qu'il y auroit à craindre (eroit qu'ils
ne confpi raflent contre l'Eftat. mais à cela il faudroit que s'accordaflent les
efclaves de plus d'une province, ce qui eft bien difficile : car ils ont fi peu
de communication qu'il ne leur eft pas permis mefmes de s'entrefaluer lors
qu'ils fê rencontrent ; & d'ailleurs qui eft celuy qui oferoit le premier fe
defcouvrir à fon compaignon, duquel la fidélité fêroit puif

DE TH. M O R V S. 37 puiflammement félicitée, ayant moyen de s'affranchir par la dénonciation, & le filence eftant un crime auquel on ne fait point de grâce. Et quand cela ne feroit pas , perlbne ne vit hors d'efperance qu'un jour la liberté luy fera rendue , pourveu qu'il ©beilTe , qu'il foit patient , & qu'il donne fubjecl de croire qu'il vivra mieux à l'advenir : car tous les ans il y en a quelques uns qui s'affranchiffent par là. Apres que j'eus achevé ce difcours,& adjoutté que je ne i voyois aucune raifon de ne penfer, qu'on pourroit tenir en Angleterre une femblable procédure avec un plus grand fruict, que n'en apporte la Juftice que nollre Jurifconfalte avoit fi hautement louée ; il me refpondit en branflant la tefte , & faiJfànt je ne fçay quelle grimace.qu'on n'eflayeroit jamais de l'eftablir fans mettre tout le Royaume en danger de ruine. Tous ceux qui l'oyoient furent de fon ad vis. Mais le Cardinal gouftât mieux mes raifons,& ne voulant pas donner fon jugement à la volée, dit qu'on ne pouvoitpas deviner quel feroit l'efteft d'une chofe qu'on n avoit jamais tentée : £ 7 que

38 V T O P I E que fi le Prince après avoir prononcé l'arrest de mort en fufpendoit l'exécution , jufques à ce qu'on vit ce que produiroit cefte couftume, il n'y auroit rien à craindre, fbit en continuant la grâce à ceux qu'on avoit condamnés , foit en laiffant la Juftice aller Ton train contre la malice obftinée & incorrigible. Du moins il me fèmble, adjoufta-il, qu'un pareil traitement feroit fort à propos à ces vagabonds , contre lefquels toutes nos ordonnances n'ont de rien fervi jufques à maintenant. Le Cardinal ayant prononcé ces paroles, bien que ce fust la meſ mechofèqueje venoisde dire, & qu'on avoit meſprifée fortant de ma bouche , tout le monde fe priſt à la louer, & particulièrement on s arreſta à ce qui regardoit les vagabonds , pource que c'eſtoit un nouvel article qu'il avoit adjouſté. Je ne fçay fi je dois vous raconter ce qui ſe pa/Ta en fuite ; car il y eut du ridicule. Je le diray pourtant, puis qu'il n'y a rien de mal,& qu'il fait à mon ſubje&. Il y avoit là preſent un certain eſcornifleur qui vouloit faire le plaifant,& qui eſtoit fi froid en ſes rcn*

DE TH. M O R V S. 39 rencontres, qu'on rioit plus fouvent de fa
fottife que defès pointes. il luy efchappoit neantmoins quelquesfois à fotce
de parler quelque bon mot. Comme donc l'un de ceux qui eltoit à table euf
dit, que j a vois donné bon ordre aux larrons , & le Cardinal aox gueux ;
mais qu'il reftoit de pourvoir à ceux que les maladies ou la vieilleffe
jettoient dans la pauvreté , & rendoient inutiles à la Republique par les
infirmités qui arrivent. Laifles moy ce fbin, dit-il, & vous lèrés content : car
je defire eftrangemét d'elloigner de ma veuë ces importuns, qui m'ont fait
milles peines en me demandant l'aumofhe d'une façon defobligeante : il ell
vray qu'avec toutes leurs plaintes ils n'ont jamais peu tirer un fol de moy ;
car il s'eft tousjours rencontré , ou que je n'ay pas eu la volonté de les
affilter , ou que je n'en ay pas eu le moyen. De forte qu'ils commençant à
devenir fages , & pour ne perdre plus leur peine ils ne medifènt plus mot lors
qu'ils me voyent pafler. Mais voicy ce que je ferois , je commanderois qu'on
diftribuat tous ces mendiants dans les convents

40 V T O P I E convents des Benedi&ins , qu'on en fit de gros moines , & des Femmes de bonnes nonnains. Le Cardinal (è prift à fouffire,& les autres approuvèrent tout de bon cet expédient. Vn certain Théologien qui jufques là avoit tenu fa gravité , trouvant à fon gouft cefte raillerie contre les preftres & les moines.voulut en dire fà râtelée: Vous ne vous eftes pas tout à fait depeftré des mendiants, dit il, fi vous n avés foin de noftre ordre? L'affaire eft desja vidée, répliqua le parafite , car le Cardinal vous à compris dans le règlement qu'il a fait pour les vagabôds. On jetta à ce mot les yeux fur le Cardinal , & comme on vit qu'il ne le defâpprouvoit pas , on en rit de bon courage , excepté le pauvre frère, qui en fuft fi vivement picqué qu'il ne peut s'empefcher d'en venir aux grones injures ; appellant ceft homme pendard, meJHifant, efcornifleur , fils de perdition :& luy jettantparlateftede terribles menaces qu'il tiroit de l'Efcriture. Le parafite fe trouvant alors dans lbn champ eftala fa boufonnerie. Ne vous fâchés point mon bon frère, luy

The text on this page is estimated to be only 29.55% accurate

D E TH. M O R V S. 41 Juy dit il j car il eft elcrit , que vous poflederés vofre ame en patience. Va pendu , répondit le Théologien , je ne me fafche point, ou fi je le fais c eft (ans péché. le fuis le aire du PfaliBifte,courroucés vous & ne péchés point. Le Cardinal exhorta doucement le frère de modérer fa païïion. Monfieur , repartit-il , je luis meu d'un bon zeles , & ne dis que ce que je dois. Les lâin&s hommes ont eu un bon zeles, duquel il eft dit , le zeles de ta maifbn ma roneé,& duquel on chante dans les Eglifès, que ceux qui fe mocquoient cVÉliféeJors qu'il montoit à la maifon de Dieu , éprouvèrent le zeles du chauve : c eft celuy que fèntira peut eftre ce mocqueur,ce chercheur de lippées franches, ce garcier, que vous ne debvriés pas fouffrir céans, le veux croire, dit le Cardinal, que vousavésun bon zeles; mais vous feriés,ce me femble,plus fagement, de ne vous pas amuser à contefter avec un homme qui n'eft pas fage. La fin de vofre difpute ne peut eftre que ridicule, puis que vous avés un adverfàire qui ne demande qu'à boufonner & à faire rire la cotrn pagnie.

A2 V T O P I E pagnie. le ne fçay, Monfieur, continua le Theologien, fi je ferois plus fagement 5 puis que Salomon , le plus fage defon temps, dit qu'il faut refponare au fol fuivant fa folie: & c'eft ce que je viens de ptattiquer, monftrant à ceftuicy la fofTe dans laquelle il va cheoit infailliblement, s'il n'y prend garde ; car fi les mocqueurs d'Elifée ontefprouvé le zeile d'une feule tefte chauve, que ne doit attendre un miferable boufon , qui ofe attaquet plufieurs bons frères, parmi lefquels il y en a quantité qui ont la tefte pelée ? mais quand bien nous n'aurions pas ceft exemple , il debvroit craindre de la bulle du Pape , qui excommunie tous ceux qui fe mocquent de noftre confrairie. Le Cardinal voyant que ce difcours ne prenoit point de fin , fit figne au parafite de fe retirer , & changeant acortement de propos fe leva de table un peu après. Nous prifmes congé de luy, pendant qu'il donnoit audience à ceux qui avoient à le foliciter de quelque affaire. le vous crie mercy, mon cher Morus, de vous avoir ennuyé d'un fi long difcours. le ne l'eufle pas ofé entreprendre,

DE TH. MORVS. 4} prendre, fi vous ne m'en euffiés prie; & je ne
l'eufle pas continué , fi l'attention que je remarquois fur voftre vi/âge ne
m'y euft obligé: & il a efté neceffaire de touchet les circonftances , afin que
vous en viſſiés mieux le jugement de ceux , qui meſprifèrent ce que je difois
, & qui à trois moments de là l'approuverent, parce que le Cardinal n'y
contredifoit pas ; le flattans fi honteufement que es niaiferies de fon
paraſite leur (èmbloient prefque des Apophthegmes, à caufè que ce bon
prélat faifoit femblant d'y prendre plaifir. De là vous pou vés inférer quelle
eftime les Courti/âns feroient de moy & de mon confeil . le vous afleure
Raphaël , luy d\G je , que j'ay pris une merveilleuſè fatisfaction en voftre
récit, que j'ay trouvé plein de grâce & de bon ſens. Il m'a ſemblé non
ſeulement que j'eſtois en mon pays , mais que j'eſtois rajeuni , lors que
Yousparliés de ce Cardinal en la cour duquel j'ay efté eſlevé. L'eſtime que
vous en faites augmènte de beaucoup celle que je faiſois de vous, &
l'affection que vous avés pour luy fait que je vous en ayme davantage.

44 V T O P I E bien que desja fans ceste nouvelle confideration je vous cherifle extrêmement. Au refte je ne puis démordre de mon opinion que vous pourriés grandement fêrvir le public de vos confeils , fi vous perdiés l'averfion que vous avés pour la cour. Vous debvés tafcher de vous y accommoder. C'eft un debvoir auquel vofre bonté vous convie , & auquel vofre Platon mefme vous exhorte. Il dit que les Eftats feront heureux où les philofophes regnei ront , ou dans lefquels les rois s'adonneront à la philofophie : mais combien fera retardée ceste félicité, fi les perfonnes fages évitent la rencontre des princes , & ne daignent pas leur communiquer leur prudence? Aufli n ont ils pas lame fi ingrate, adjoufta-il, que de le refufèr. Us ont efcrit plufieurs livres, qui pourroiet bien adreflèr ceux qui gouvernent, s'ils avoient envie de fe laifTer conduire. Mais Platon a bien preveu, que fi les Rois ne philofophoient eux mefmes , il feroit bien difficile que forçants lesmauvaifes opinions defquelles ils font imbus dès l'enfance, les confeils de ceux qui raifonnent forte

DE TH. MORVS. fortement fiftent impreffion dans leur eſprit ; & il en avoit veu l'experience chez Denis , en fon voyage de Sicile, Ne croyés vous pas que fi je propoſois à quelque roy des advis falutaires au public , & que fi je voulois arracher la racine des maux qui travaillent la ſociété humaine ; fi on ne me chaſſoit foittout aufiſi toſt , du moins on feroit mocqueroit de moy ? Prenés que je ſois en la Cour de France , & que j'aſſiſte dans le conſeil d'Eſtat, ou le Roy preſidant au milieu d'une compagnie de teſtes blanches , il s agit de trouver les moyens de retenir Milan & de recouvrer le Royaume de Naples & de renverſer en fuite la Republique de Veniſe & de ſubſtituer toute l'Italie, puis la Flandres, le Brabant, la Franche Comté, & tous les autres pays que l'ambition a depuis long temps adjouſtés en l'idée à ceſte couronne. Là pendant que l'un opineroit de traiter alliance avec les Vénitiens, laquelle , on gardera autant qu'il fera expédient ; que l'on mettra chez eux en depoſit une partie du butin, lequel on redemandera en fon temps, lors que

46 V T O P I E que les affaires feront au bout de leur fuccez:
pendant que l'autre confeille de prendre des Allemans à la folde ; de donner
quelque argent aux Suilfes pour les appaifer: ou un troiefme propofê
d'attacher 1 Empereur avec des chaifnes d'or; qu'il lèmble bon à un autre de
fbrtir premièrement d'affaires avec le Roy d'Arragon,en luy cédant le
Royaume de Navarre , lequel auflî on ne peut pas retenir aifement:qu'un
cinquiefme eft d'advis de gagner le rince de Caftille fbusefperance de
quelque alliance , 8c d'attirer les principaux de fa cour par des honneftes
penfions: pendant que le nœud de l'affaire eft de fçavoir comment on fe doit
gouverner avec les Anglois y comment c'eft qu'on liera avec eux une paix
ferme , dans laquelle , quoy qu'on leur donne le nom d'amis & d'alliés, on
aura l'œil fur eux,comme fur des ennemisjque pour ce fùbjett on tiendra
lesEfco£ fois prefts à le jetter en Angleterre our peu que les Anglois
vouluffent ranfler ; qu'on donnera fous main de bons appointements à
quelque grand exilé & prétendant à la couronne,

DE T H. M O R V S. 47 ronne , afin quil tienne le Roy en echec. Pendant , disje, que des perfonnes de cette condition forment dans leur cerveau toutes ces intrigues & ne cornent que la guerre, imaginés vous qu'un homme de ma taille fè dreffe au milieu d'eux, confeille de quitter tous ces deflèins, de laifler la l'Italie & de demeurer au logisjque la France eft un fi grand Royaume que bien à peine un feul homme peut legouverner,& que le Roy ne aoit pas fe charger de davantage de pays qu'il en poflede.De quel vifage croyez vous qu'on me receuroit , fi je propofois alors les ordonnances des Achoriotes? Ce peuple eft au zud-oueft de l'Vtopie. le vous en diray l'hiftoire. Il prift un jour les armes , pour conquérir au Roy un Royaume qu'il pretendoît luy appartenir en héritage, par je ne fçay quel ancien tiltre. «Après qu'il l'en euft rendu mailtre 5 comme il vit qu'il n'y avoit pas moins de peine à confêrver qu'a acquérir 5 qu'il arrivoît tous les jours des troubles au dedans ou au dehors; qu'il failloit inceliâmmement ccmbatttre , ou pour ces nouveaux fubje&s*

At VTOPIB fubje&s, ou contre eux; qu'il falloit avoir tousjours des armées fur pied ; que cependant on eitoit pilléj que les finances estoiet tranfportées; qu'on verfoit le (àng pour la petite loire d'autrui ; que la paix n'en eoit pas plusaifeurée; que la guerre gaftoit les bonnes mœurs; que ceux qui en revenoient avoient appris à defrober que les meurtres donnoient des ailles à l'infolence ; que les loix estoient mefprifées; que le Roy ayant l'efprit partagé eu deux Ro- " yaumes en pouvoir moins gouverner chacun feparement ; qu'on ne voyoit point de fin à ces miferes. Ces bonnes gens là dif-je , s'aflemblerent , tindrent confeil la deflus , & donnèrent courtoifément à leur Roy. le choix de l'un des deux Royaumes; difans qu'il ne pouvoit pas les retenir tous deux, & qu'ils estoient affez confiderables pour avoir un Roy tout entier ; que perfonne ne voudroit fè contenter de la moitié d'un palefrenier, & que pour les moindres offices on avoit dans les bonnes maifbns un homme qui ne fèrvoit pas à plufieurs maiftres. Là deflus ce bon prince retint fôn premier

The text on this page is estimated to be only 29.26% accurate

DE TH. M O R V S. 49 mier Royaume , & donna l'autre a un de
fes amis , qui ne le garda gueres; car il en fust bien toft cnaTé. Si je
racontois cela , & fi je monftrois que toutes ces levées de bouclier , & toutes
ces pratiques qui brouillent tant de nations , après avoir efpuifé le Royaume
d'hommes & d'argent , tombent bien fouvent par quelque accident impreveu
; & qu' ainfi il vaudroit mieux avoir foin tant feulement du Royaume que les
ancelles ont laiffé, l'orner, l'enrichir, & le rendre le plus floriffant
qu'orrpeut ; que le Rey ne debvroit penfer qu'a aymer fes fubjecls & à
eneltreaiméj à vivre doucement parmi eux j les gouverner fans brui<5r. ,
laiflânt là les pays eftrangers , puis que le fien eft afiez vafte & fuffifant à
l'occuper. le penfe, • mon cher Morus,qu on ne m'efcouteroit gueres
volontiers. Certes , dis-je, je le penfe aufli. Continuons donc, dit il, à feindre
que je fois dans ce pretendu«confeil d'Eftat où vous me voulés faire entrer.
Si les confeillers y cherchoient avec leRoy des artifices pour aflembler des
trefors , & que l'un d'eux propofat C de

jo V T O V I E de hauïer le prix des monnoyes lors qu'on a à faire des depences publiques , & de le rabaiſſer lors qu'il faut remplir des deniers du peuple les coffres de l'Eſpargne ; afin qu'ainſi le Roy donne peu 3c reçoive beaucoup. Si un autre perſliadoit de feindre une guerre , & d uſer de ce prétexte pour amaſſer une grande ſomme d'argent; & que làns paſſer outre on raffermira la paix avec toutes les cérémonies qu'il faut pour amuſer le peuple & luy faire croire que le Prince veut eſpargner le ſàng humain. ^>i un troiſieſme parloit de remettre ſus je ne ſçay qu'elles vieilles loix moilles, qui ſont hors d'uſage , & de la promulgation deſquelles perſonne ne ſe ſubvient: afin que tout le monde les ayant violées on eſtabliſſe des amendes , d'où ſe retireroit une riche & honorable moifon , qui aurait une belle apparence de Juſtice. Si un quatrieſme donnoit ceſt advis, de défendre ſous* peine de groſſes amendes quantité de choſes, ſur tout de celles qu'il importe au peuple d'eſtre prohibées, & qu'après on donnât diſpence moyennant quelque

DE TH. M O R V S. 51 que bonne pièce d'argent à ceux qui ont de particuliers intereſts : que cela apportèrent double profit ; car premietement quelcun tomberoît en faute , & les privilèges qui couſteroient beaucoup tefmoigheroient que le Roy prend à cœur les affaires du peuple, mais que ſa bonté ne luy a pas permis de refuſer abſolument à tous Ces ſubjedts quelque gratification. Si un autre pretendoit d'obliger les juges de toutes les cours de faire trouver des droicts royaux en toutes les affaires , & confeilloit au Roy d'appeller ſeuventesfois le Parlement en ſon Palais. de luy faire feſtin, & en fuite de Je faire diſcourir de ce qui ſe paſſe ; qu'il verroit quelles matières ils ont entre les mains;& comme il ſe rencontreroit infailliblement diverſes opinions ſur les plus claires , quand ce ne feroit que pour contredire & pour apporter quelque chofe de nouveau j que le Roy prendroit ſes meſures , j'etternait quelque croc en jambe aux parties , & interpreteroit le droit à ſon avanrage; que de crainte ou de honte chacun prononceroit alors en ſa faveur : car en C 2 eſſet v

j2 VTOPIE effeà on ne pourroit manquer de prétexte en fùivant l'advis du Prince , de qui la prérogative eft hors de difpute chez les perfonnes religieulès , qui eft au deflus des loix , & qui par confequent peut les interpréter comme bon luy femble. Si j'afliftois en uneCompagnie ou tous approuvaient ce dire de Craflus , que rien -ne fuffit à un Prince qui a une armée à nourrir , & tinflent ces maximes \$ qu'un Roy ne fait rien d'injuſte , & qu'il le peut s'il en a la volonté : parce que tout eft à luy , les corps & les biens, & que chacun n'a de propre qu'autant qu'il plaift au Roy de luy laifler : ce qu'il luy importe de réduire à peu ; à caufe que fa couronne en eft mieux a£ feurce , les richeſſes & la liberté produifens le luxe parmi le peuple, & le rendants moins fouple & moins patient de la domination injuſte ; là où dans la pauvreté & la difette le courage eft abbattu, la patience eft une vertu neceflaire , & il n'y a plus de generofité dans les efpritspour fecouër un joug tyrannique. Suppoſés derechef que j'entreprifle de prouver que tous ces con

DE TH. MORTS. Jj confèils font deshonneftes, & pleins de danger pour le Roy , de qui la gloire & la feureté s 'appuyent davantage fur les richesses du peuple que fur les finances propres ; que je voulusse montrer que les subjects ne choisissent pas un Roy pour son intérêt particulier , mais pour l'utilité publique : afin qu'il aye soin d'eux , qu'ils soient à couvert des injures , & que la vie en soit plus douce : que par ainsi le Roy doit travailler d'avantage au bien du * peuple qu'à ce qui le touche , comme un berger doit mettre tout son esprit à la conservation de son troupeau. Car pour ce qu'on a dit de la misère du peuple, comme si elle étoit le fondement de la paix : que c'est s'abuser étrangement : veu que par expérience on ne rencontre jamais tant de querelles que parmi ceux qui menaient; que personne n'a tant de sujet de délirer un changement aux affaires que ceux auxquels leur condition présente ne plaît pas ; qu'il n'y a de plus hardis à fêter des diffentions , que ceux qui espèrent de pêcher en eau trouble, & qui n'ont rien à perdre : que si un , C j Roy

The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate

Î4 V T O P I E Roy tomboic dans un tel mefpris , ou dans une telle haine qu'il ne peut retenir fes fubjeâs en leur devoir qu'en les reduifant à la mifère par fes violences & par fès concuffions, il luy vaudroit mieux fè défaire de fon Royaume, que de le retenir par des moyens, qui luy laiffans le nom d'Empire luy ofteroient certes ce que la Royauté a de majefteux : car, je vous prie , quelle majefié ya-il à gouverner des gueux? la gloire d'un fceptre eft de commander à des perfonnes opulentes & heureufès. C'eftoit fans doute la penfée de Fabricius lors qu'il fit cefte refponce digne de fon grand courage; qu'il aimoit mieux commander aux riches, que d'efre riche luy mefme. Et de vray qu'un certain homme vive dans les délices, pendant que les autres crient & le lamentent tout à l'entour de luy , ce n'eft pas efre Roy; c'eft efre geôlier. Si je dilbis, que comme un médecin n'a pas la réputation d'efre fort habile , qui ne fçait guérir une. maladie. que par une autre qu'il introduit : aufli le Prince qui ne fçait remédier aux de/ordres de lès fubje&s qu'en leur oftant

DE TH. M O R V S. ÇÇ oftant les commodirés de la vie , ignore l'art de gouverner des perfonues libres . qu'il doit donc corriger Tes défauts , haufler fa fuffifance aux affaires , & rabaiflèr fon orgueil 5 s'il veut eftouper les deux fources de la haine & Au mépris, qu'il doit vivre innocemment de tes revenus \$ ne faire de depence que fuivant qu'ils s'eftendent ; refréner la mefchanceté par la bonne inftitution de fes fubjets, pluftoft qu'en puniflant le vice qu'il auroit laiffé croître; ne r'appeller pas témérairement de vieilles loix que la couftume à négligées fans aucun dommage, & que per/bnne ne de/îre de refufciter ne prendre jamais pour l'abolition d'aucun crime , ce qu'un juge fubalterne ne fçauroit prendre fans injuftice. Si je propofois à ces Meflieurs la loy des Macariens, qui ne demeurent pas bien loin d'Vtopie; & defquels le Roy le jour de fon facre s'oblige par un ferment folemnel de n'avoir jamais dans fon trefor plus de mille livres pefant d'or, ou pareille valeur d'argent & d'autre monnoye. Ils difent que cefte loy fust de l'invention C 4 d'un

56 V T O P I E d'un certain bon Prince , qui ayant plus d'amour pour (a patrie que de foin d'amafler des richeffes, voulut mettre ces bornes ; au deçà deÇquelles il vit que le peuple ne fèroit point foulé : jugeant auffi que de ce fonds le Roy auroit affez pour mettre à la raifon les rebelles , ou bien le Royaume fuffifamment pour (e défendre de fès ennemis : qu'il eſtoit neantmoins incapable ce fournir à une* guerre eſtrangere & à de nouvelles conquêtes , que le Légiflateur vouloir empêcher ; comme il viſoit auſſi à conferver l'argent dans le peuple : afin que le négoce allant il y euſt dequoy fournir amplement à une nouvelle fabvention , au cas que le trefbr fuſt trop petit ; & à faire que le Roy , exerçant la libéralité de ce qu'il auroit de fuperflu, n'eufſt point d'autre penſée que celle de gagner l'affection des gens de bien & de porter la crainte dans le cœur des me A chans. Mais û je tenois ce difcours à des perſonnes de tout autre ſentiment que moy , je parlerois inutilement, j'advancerois autant que fi je m'efforçois de crier aux oreilles ' d'un

D E T H. M O R V S. # d un fourd , eſperant de me faire en rendre. le fuis de voſtre ad vis, aïs- je, & crois, pour en parler franchement , que ces confeils ue doibvent pas eſtre prefentés à des gens defquels vous eſtes aflèuré qu'ils les rejetteront. Vn raifonnement û rare ne feroit gueres d nnpreſſion fur des elprits qui font accouſtumés depuis long temps à des penſées diverſès. Mais on peut raifonner agréablement de ceſte forte dans le cabinet, lors qu'on ouvre toutes les portes de.l'ame à un ami, & qu'on ne Juy veut rien tenir de caché* Car dans le confeil d'un Prince ces chofes ne feroient pas de faifon; par ce que les plus grandes affaires y fuivent le penchant du crédit & de l autorité. Vous en venés donc , dit il, à ce que j'avois avancé; qu'il ne faut pas philoſopher en la prefence des grands. Il eſt vray, diſje; mais je vous prie de diſtinguer entre ceſte philoſophie qui tient de Tek cole , qui ne garde pas les circonſtances du temps , du lieu , & des perſonnes , & qui d une façon pedanteſque fè veut méfier par tout \$ & ceſte autre accompagnée de poC y litefle

The text on this page is estimated to be only 27.64% accurate

ç.8 V T O P I E litefTe & de civilité , qui enfèigne de s'accommoder au théâtre fur lequel on joué & au perfonnage que Ion reprefente. C'eft de cefte-cy que vous vous lèrviriés à la cour. Car vous auriésmauvaifegrace , fi pendant qu'on joue une Comédie de Plaute, & que les valets font les badins fur le théâtre, vous vousprefèntiés dans la fcene en habit de philofophe , & recitiés quelque endroit de l'Oâavie où Seneque dispute avecques Néron. Certes il vaudroit mieux vous taire que de venir à contretemps , & faire une tragicomedie, ou pluitoft une farce de ces matières ferieulès > que vous gafteriés les méfiant parmi les ridicules. Dites le roolle que vous avés en main fuivant la pièce d'aujourd'huy , faites vofre perfônne le mieux que vous pourrés, & ne troublés pas vos compagnons en fautant à quelque invention peut eftre plus jolie ; mais à laquelle ils ne font pas préparés. C'eit , à mon ad vis» la manière de laquelle on le doit comporter dans la RepuUir que, & dans les con fui tarions des Princes.Si vous ne pouyés arracher roue

D E T H. M O R V S. f\$ tout à fait les fortes opinions , ny remédier auffi puinamment que vous le defirerîés aux défauts que lufage à fait prendre racine , il n'en faut pas pourtant abandonner l enflât , ny lairTer la navire au gré de la tempefte parce que vous ne pouvés pas arrefter le vent» Il ne ferviroit à rien de f ébattre les oreilles de ces perfonnes que vous fçavés autrement perfuadées , d'un raifonnement qui leur eft inoûy : mais il faut gauchir en leutprefence , y dépendre par plusjeurs deftours , & ta\$ cher de tout voftre poffible de manier les affaires en forte , que ce qui ne peut etfre converti en bien foit rendu moins mauvais par quelque adouciflément. Car pour amener toutes chofes au point de la perfection , il faudroit que tous fulfent gens de bien; ce que je n'efpere pas voir de quelques années» A ce compte,. dit Raphaël, voulant guérir la folie d autrui je deviendray fou moy mefme. Car fi je veux dire le vray , il faudra que je parle comme jay fait tout maintenant ; & fi je veux trahir ma confcience, je ne feray plus philofophe. Toutesfois je C 6 ne

The text on this page is estimated to be only 29.97% accurate

6o VTOPIE ne vois point, encore que mes penfées ne fbient pas receuës, & qu'elles deplaifent ; comment c'eft qu'on debvra les trouver û impertinentes. Carceferoit bien pis fi je di fois ce que Platon feint en fa Republique , ou fi je racontois ce que font les Vtopiens en la leur. Il fembleroit fort eſtrange , quoy que ce foit une bonne couſtume , que la commu» nauté des biens y oſtat aux particuliers la poſſeſſion des moindres chofes. Mais mon difcours n'a rien eu qu'on ne puſſe publier hautement , & qui ne doive eſtre fort agreableà tous ceux qui n'ont pas fait deſſein de ſe jetter à teſte baillée dans le chemin contraire à celui que je monſtre. Véritablement ſ'il faut taire comme hors de propos ce que la dépravation des mœurs fait paſſer pour abſurde j il faudra diffimuler des chofes que Chriſt nous a enſeignées, qu'il a défendues à ſes diſciples d'enfevelir (bus le ſilence, & qu'il a commandées de preſcher ſur les toiſ des maiſons. Car elles ſont beaucoup plus eſloignées des mœurs d'à preſent que tout ce que je viens de dire. Si ce n'eſt

DE TH. M O R V S, 6t n'est que les Prédicateurs fuivants un
conseil, à mon avis. pareil au vostre , & voyants que les hommes le
conformoient malâifement à la règle de Chrif; ont accommodé fubtilement
cefte doctrine au gouft du fiecle, & l'ont ployée comme un efc quierre de
plomb fur. les efprits qu'ils avoient à redrefler. En quoy ils n'ont fait autre
choie que donner au vice fubjeft de lever la refte impunément : & c'est tout
ce que j'avancerois auflî dans la cour des Princes : car ou je feray d'autre
avis qu'eux fans aucun fruicl Ou leur applaudiffant j'ayderay à leur folie ;
Ôc pour ce biaifement jenevoypas où il aboutira. Vous voulés que je manie
fidextrement les affaires, que je rende moins mauvais ce qui ne s'eut pas estre
rendu tout à fait bon. mais comment peut on gauchir lors qu'il s'agit
d'approuver un mauvais ae/îein, & de fbulcrir à une refolution que je
deteste ? le feray tenu pour un ef pion , ou pour un traiftre, lî je loue
froidement un edit injufte. Au refte jene pourray /èrviren
chofè aucune, rencontrant des collègues qui fèroient capables de corrompre
C 7 le plus

62 V T O P I E le plus homme de bien, plustoft que de s'amender eux mefmes. Leur fréquentation eft contagieufe ; & mon innocence, fi je la confèrve, fèrvira de prétexte à leur malice qu'ils voudront autorifèr en me noirciffânt : de forte qu'il n'y a point d'adrefle qui vaille auprès de ces gens là. Platon employé une belle comparaifon lors qu'il veut monftrer, que le fage a raifon de ne fè meflef point des affaires publiques. S'il voit, dit-il , le peuple en la place du marché expofé à la pluye fans daigner fe mettre fous le couvert ; & qu'il juge que fa Rhétorique ne pourra pas le faire retirer ; il n'a garde de fortir de fa maifbn pour s'aller mouiller avecque luy : Il luy fuffit, ne pouvant pas remédier à la folie d'autrui, de fe tenir en un lieu commode. Combien que, pour dire franchement ce que jepenfè , mon cher Morus , il me femble que là où les chofès ont des maiftres particuliers , là où tout fe mefure avec de l'argent; il eft bien difficile que la Republique aye un gouvernement juftè & heureux : fi ce n'eft que ce foit juftice de faire tomber les meilleures

The text on this page is estimated to be only 26.88% accurate

DE TH. MORVS. 63 leures chofès entre les mains des plus
mefchans 5 & qu'il y aye du bonheur en ce que peu de peribnnes ont le
moyen d'achepter ce qui * leur eft neceffaire; pendant que cent mille autres
vivent dans l'incommodité ou dans la mifere toute entière. C'eft pourquoy
repaflant dans mon efprits les fages & faintes loix des Vtopiens ; qui font fi
peu en nombre, & fi furfi fautes neantmoins à adminiftrer les affaires , à
procurer à la vertu la recompence qu'elle mérite , & à mettre l'abondance
par tout : & comparant leurs excellentes couftumes à celles de tant d'autres
Nations , qui n'ont peu encores « en la divifion des biens imprimer aux
poffeffions des particuliers de marques affés vifibles , pour faire que
chacun puiffe recognoître ce qui luy appartient , & couper chemin aux
procès qui naiffent » fait tous les jours fur ce fubjecl. Confiderant , disje , que le
premier venu nomme bien ce de quoy il a peu feuffir je pardonne plus
aifement à Platon , & m'eftonne moins de ce qu'il ne daigna point donner
de loix à ceux qui refufoient celles "de par

64 V T O P I E de partager efgal lement toutes chofes. Car ceft homme prudent voyoit bien que l'égalité eft le ciment de la bonne intelligence du peuple ; & que le defordre naiftroit partout où le mien & le tien introduirait une notable différence. En effet lors que fous quelque tiltre chacun convertit à foy tout ce qu'il peut , il eft inévitable , quelque abondance qui règne , qu'un petit nombre ne devienne le maître du plus beau & du meilleur , & que les autres n'ayent que Je marc & la lie : c'eft à dire , que pour» quelques riches il n'y ait uantité de pauvres. Et il arrive ordinaire que ces derniers font les plus honneftes gens, & ceux qui meritoient une condition plus avantageufe : & que les autres font perfonnes de fac & de corde , de mauvaife foy , inutiles à l'Eftat -> qui ont triomphé de la modeftie , & mis le pied fur la gorge de ceux qui penfoient davantage à travailler pour le bien public que pour eux mefmes. le me perfuade donc que la Juftice & la félicité ne floriront jamais parmi les hommes » tant qu'on Jainera les particuliers propriétaires des biens»

The text on this page is estimated to be only 29.10% accurate

DE T ff. M O R V S. 6f biens. La plus grande partie du peuple,& les plus gens de bien particulièrement, n'ont a eſperer de ceſte conſtitution des chofes que pauvreté , que-mifere , & que mille traverses en la vie. le ne veux pas dire qu'on peut changer tout à fait l'Eſtat prelènt : mais on pourroit y apporter quelque modération, fi on ordonnoit que chacun ne poſſTederà qu'une certaine eſtenduc de terroir éc une certaine fomme d'argent \$ fi on empeſchoit par de bonnes loix que le Prince ne devint trop puiſſant , & que le peuple auſſi ne fortit de fon debvoir ; fi on oſtoit les brigues des charges publiques j fi elles n'eſtoient point vénales , ou accompagnées de c* pences , qui obligent ceux qui les exercent à la rapine , afin de ſe rembourcer;& aufquelles on n'admet pas auſſi les plus habiles, mais les plus riches. Des loix de ceſte nature (êroient aux calamités publiqueSjComme des fomentations qui allègent les douleurs des maladies incurables : car certes elles n'oſteroient «pas tout le mal, tandis que la propriété des biens demeurerait entière. Mais il en pr endroit

66 VTOPIE droit comme à un corps attaqué de diverses maladies , qui ne reçoit de foulagement en l'une qu'en irritant quelque autre : veu que tout le bien qu'on feroit d'un costé tomberoit au détriment de celui à qui il faudroit neceflai rement le ravir. Il me femble tout le contraire , luy dis-je alors , qu'on ne fçauroit vivre commodément là où toutes chofes font communes. Car d'où viendra l'abondance , fi chacun refufe de travailler ? Ce qu'on fera fans doute, fi le profit particulier n'excite perfonne, & fi chacun Ce repofe fur l'induftrie & la diligence de fon compagnon, cefte faineantife ayant amené la pauvreté fufcitera bien tort Je meurtre & la feditiou; lors qu'il n'y auroit point moyen de retenir par les loix ce qu'on aura légitimement amafé. Et comment remédier à cela , je vous prie , le magiftrat perdant fa révérence & fon autorité chez des perfonnes qui vivent pefle meile fans différence de conditions? le ne m'eftonne pas , dit Raphaël, que vous ayés ces pCnfées , puifque vous n'avés aucune Idée de l'Eftat que je vous propofe en exemple. mais

The text on this page is estimated to be only 29.44% accurate

DE TH. MOU VS. £7 mais fi vous aviés efté avecque rqfey en Vcopie , & y aviés confideré les loix & les couftumes pendant cinq années ; vous advouëriés que vous n'avés veu aucune nation mieux difciplinée. l'y ferois encores refidant fi je n'eulFe defiré defcouvrir à mon pays ce nouveau monde, l'ay pourtant de la peine,dit Egide,à me perfuader qu'on trouve de meilleures intitutions m ces tetres neufves qu'en noitre climat ; où les Efprits ne fonp pas moins iubtils; où les ReFubliques font plus anciennes ; où u/âge a defcouvert tant de belles commodités ; afin que je ne parle point de celles que le hafard mefme a produites au delà de toute la fubtiliré humaine. Quant à l'ancienneté des Republiques , repartit Raphaël , vous en parleriés plus pertinemment fi vous aviés leu leurs hiftoires { fuivant lefquelles il y a eu plus toft'des villes chez eux qu'il n'y a eu icy des hommes. .Pour les inventions -de l'art ou de la fortune , elles peuvent eftre communes. Au refte fi nous avons plus d'efprit qu'eux , nous avons certainement moins d'induitrie & de diligence. Car

68 V T O f I ! dp leurs Annales marquent qu'ils n'a voient rien appris des outreequino&iaux (c'est ainfi qu'ils nous nomment) avant noſtre abord : fi ce n'eſt douze cents ans auparavant , qu'un vaiſſeau fit naufrage aux coſtes d'Vtopie : d'où ſe ſauverent quelques Romains & quelques Egyptiens, qui demeurèrent le reſte de leur vie chez eux. C'eſt la ſeule occaſion qu'ils avoient eue de informer de nos affaires. Cependant il n'y a aucun artifice de quelque uſage dans toute l'eſtenduë de l'empire Romain , que ces eſtrangers ne leur ayent enſigné; où qu'ils n'ayent tiré de leurs principes : de forte qu'ils profitèrent beaucoup du malheur d'autrui. le ne ſçay ſi quelque autre y a abordé : tant y a que la me* moire en eſt perdue ; comme peutêtre celle de mon arrivée ſe perdra quelque jour. Ils prirent incontinent ce qu'ils trouvèrent de bdh en nos inventions : mais nous ferons bien plus long temps ,à mon ad viſ, avant que nous leur rendions la pareille , raiſânts noſtre ce qu'ils ont de mieux que nous. Et c'eſt la ſeule choſe qui empeſche nos affaires d'eſtre maniées

DE TH. MO R V S. 69 niées avec la prudence & la félicité dont les leurs font gouvernées; quoy que nous ne leurfoyons inférieurs ny enefprit nyen richesses. le vous prie donc , mon cher Raphaeljuy disje, de nous decrire ceste Ifle bien heureufe ; & de n'abrèger point vostre discours. crainte de nous ennuyer : mais de l'estendre en l'ordre qu'il vous plaira, fur la nature du terroir, la courte des rivières, la situation des villes ; fur les hommes, les coustumes, les institutions , les loix ; & en un mot fur tout ce que vous juger-és bien que nous délirons d'apprendre ; cest à dire , fur tout ce que nous ne favons pas. Il n'y a rien, dit-il, que j'entreprene plus volontiers ; car il n'y a rien que je puisse faire plus aisément : mais il y faut du loisir. Entrons doncques céans , disje , où vous prendrés un mauvais dîner , & nous aurons apres tout le temps à nous. Il nerefista pas à ma prière j & estans retournés au mesme lieu, des que nous eufmes dîné , nous reprilmes nos places. le commanday à mes gens de dire que je n'y estois pas, fi quelqu'un medemandoit. Lors Egide & moy

The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

70 VTOP. de TH. MORVS. moy priaîmes Raphaël de tenir fa
promette, en fâtisfaifant à noftre curiofité. Comme il vit noftre defîr de
l'efcouter,& l'attention que nous luy preftions desja ; il fe teuft quelque
temps , pour mieux ranger Ion difcours : puis il commença de cefte forte.

The text on this page is estimated to be only 27.36% accurate

L' V T O P I E 7* D £ THOMAS MORVS Chancelier
d'Angleterre. livre 11. 'Ifle d'Vtopie a fur fort milieu , là où elle eft plus
eftendue , deux cents mille pas de diamètre ; & confèt vaut quelque e/pace
prefque toute cefte largeur , s'eftrefiit en fin pour former deux pointes des
deux coftés. Elle a cinq cents milles de circuit -y & fe courbe en croiflânt,
avecques tant de proportion que le compas n'en fçauroit tracer une plus
exacte. Les deux cornes font fêparées par un deftroit d'environ onze milles.
Elle reçoit par là dans fon fein la mer, qui syeftèndau long & au large : mais
qui eftant de toutes parts environnée de terre, n'eft pas fubjette à ces
violantes efinotions que les vents caufent ailleurs : de forte qu'elle y rt
flemble à un grand lac ou à un eftangj & ainfi le gol

The text on this page is estimated to be only 28.85% accurate

72 v T O P I E le golfe tout entier n'est autre chose qu'un havre que la nature a creusé de sa main pour la facilité du commerce de ce peuple. L'embouchure a d'un côté des bancs fort dangereux, & de l'autre des écueils. au milieu il s'élève hors de la mer une roche sur laquelle on a bâti une tour pour garder le passage. Tous les autres rochers sont cachés à fleur d'eau ; & le naufrage y est inévitable, si on ne fuit en entrant la route & les dangers qu'eux seuls couvrent. Aucun personnage ne se hasarde d'y entrer que sous la conduite d'un pilote d'expérience : & même il est nécessaire que de la côte on lui marque le chemin avec quelque signal. Si on les oïtoit, ou si on les mettoit hors de leur place, il n'y a flotte qui ne périt. De l'autre côté de l'Île qui est en dehors il y a divers havres : mais par tout où la défense est possible, la nature & l'art ont bien travaillé à fortifier le pays, que peu de gens de défense suffiroient à repousser l'attaque d'une grande armée. Au reste on dit, & on le juge assez en voyant le lieu, que la mer ne l'environnoit pas autre^{ment}

The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate

DE TH. M O R V S. 73 tres.fois: mais qu'Vtope, celui qui
conquit ce pays , & jui donna icn nom à l'Ifle en la place de celui d'Abraxa
qu'elle avoit auparavant, & celui qui le premier défricha les meurs de ce
peuple, & les conduifit à cette politefle qui pafle aujourd'huy celle de tous
les autres hommes -y s'en eftant rendu maiftre fans beaucoup de refiftance
fit tout auflitôt couper quinze milles de pays , pour détacher le refte de la
terre ferme. Il ne voulut pas fe fervir en ce travail d es feuls habitans
naturels du pays, de peurqu'ils ne s'en offençaffent : mais il y obligea fes
fblats auflitôt , & mit tant de per/bnnes en befongne qu'il fè vit bien toft au
bout defondeflein. Dé forte que ceux de lès voifins qui fe mocquoient au
commencement , furent contraints d'admirer la promptitude de fon
exécution. Il y a dans rifle cinquante quatre villes , toutes grandes , qui fe
fervent de mefmes couftumes,de mefmes loix,de méA me langue; & qui ont
unefme fîruation & un mefme air , autant que Je permet la nature du lieu
fur lequel chacune eft aflife. Les plus D pro

74 V T O P I E Ç roches font à vingt quatre milles une de l'autre ;
& la plus reculée n'est jamais à plus d'une journée à pied. Trois vieillards
de chascune, bien entendus aux affaires s'assembloient tous les ans à
Amaurote, pour y traicter des choses qui regardent toute leur Isle. Ceste
ville est estimée la capitale -y parce qu'elle est au cœur du pays , & qu'ainsi
elle peut recevoir plus commodément les députés de toutes les autres. Le
partage des champs a été fait en sorte , que le moins qu'une ville ait de
territoire est vingt milles de circonférence. Il y en a qui s'étendent plus loin,
suivant que la distance des autres villes est plus grande : mais pas une ne
désire d'étendre ses bornes. Car ceux qui cultivent les champs ne le font pas
comme en étant propriétaires, mais travaillent autant pour autrui que pour
eux mêmes. Il y a ça & là des mailles champêtres garnies de tous les
instruments nécessaires à l'agriculture. Elles sont habitées de citoyens qui y
vont à leur tour. Il n'y a aucune de ces familles rustiques qui ne soit
composée en hommes & en femmes

The text on this page is estimated to be only 28.11% accurate

DE TH. MORVS. 77 femmes du moins de quarante personnes libres & de deux esclaves. Vn vieil homme & une vieille femme les gouvernent : & sur trois cents de ces maisons il y a un homme établi pour en avoir l'inspection générale. De chaque famille il y a vingt personnes qui reviennent tous les ans à la ville , après en avoir passé deux aux champs. A leur place on en envoyé pareil nombre , qui apprend de celles qui demeurent le train du ménage, & qui l'année suivante rend le même office à ceux qui viennent leur aider. Ainsi le labourage ne manque jamais de personnes intelligentes, & les choses étant faites en leur façon tout y abonde. Cette coutume de renouveler les laboureurs n'est pas si étroitement observée qu'on ne laisse aux champs ceux qui s'y plaisent tant que bon leur semble : mais ce qu'ils en font est pour n'obliger personne à continuer trop long temps une vie pénible. Les gens des champs outre le labourage s'occupent à nourrir des animaux , à faire provision de bois & le charrier à la ville par mer ou par terre , suivant ce qu'il

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

78 V T O P I B Xto 'w/jfe.f, G? d<? celle d'j4maurote en particulier. Vi a veu l'une des villes , cest _ comme s'il les a voit toutes veuës; fi fort elles (e relTemblent en tout ce que permet la nature du lieu. le ne feray donc la defcryption que d'une feule -y & quoy qu'il n'importe pas beaucoup quelle que je prene, je choifiray Amaurote, comme n'y en ayant point de plus confiderable : eftant celle que les autres honorent des affemblces de Parlement : & d'ailleurs de quelle pourrois-je parler plus pertinemment , que de celle où j'ay demeuré cinq années entières. Amaurote eft limée fur le penchant d'une coline : fafiure approche de la quarrée. car fa rgeur , qui commence au defibus du fômmet de cefte coline, defcend deux milles pas jufques à la rivière d'Anydre, le long de laquelle la ville s'eftendun peu davantage en fa longueur. L'Anydre prend fa fource à quatre vingt milles au detfus d' Amaurote , d'une petite fontaine dont le ruifleau le groflic de quantité de ri

DE T H. M O R V S. 79 de rivières qui s'y adjouftent,&
desquelles il y en a deux aîièz grandes : de forte qu a l'endroiâ de la ville la
rivière a cinq cent pas de large \$ & de là jufques à fon emboucheure , qui
eft foixante milles au deflbus,elle ellargit fes bords beaucoup davantage. La
mer monte deux fois Je jour jufques à quelques milles au delà d'Amaurote.
Il eft vray qu'à parler proprement l'eau de la mer ne va qu'à trente milles de
l'emboucheut e : mais celle de la rivière, qui s'enfle eftant repouffée &
retenue", prend le gouft de la marine ; & demeure falée jufques à ce que la
mer fe retirant elle s'adoucit, &; reprend la pureté de fon origine, mefme fur
le point de finir (à courfè. Il y a un fort beau quay tout du long de la rivière ;
& pour ttaverfer à l'autre bord qui eft garni de maifons,ils ont jetté un large
pont de piètre au bout de la ville le plus efloigné de la mer. Ce qu'ils ont fait
à delsein de lailTer le canal plus libre aux vaifleaux qui remontent,ne les
obligeant pasii'abattre le ruas fous les arches. Us ont une autre rivière , qui
ne laiflè pas d'élire bien agréable , quoiqu'elle D 4 foie

The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate

80 V T O P I E foit beaucoup moindre que la première. Elle fort de la meſme montagne ſur laquelle la ville eſt affilié; la traverse doucement , & va ſe jetter dans Y Anydre. La ſource ſe rencontrant affés près de la ville , les Amaurotains l'ont mi(e dans ſon enceinte par quelques lignes qu'ils y ont avancées : afin que ſ'ils avoient à eltre afliegés , l'ennemy ne peut point la divertir ny la corrompre. De là ils ont fait ſous terre des aqueducs de brique , qui dhenſent l'eau par toute la baffe ville ; & les cartiers qui ne peuvent pas jouir de ceſte commodité , reçoivent dans des ciſternes l'eau de la pluye. qui ne leur fert pas moins utilement. Les murailles de la ville ſont hautes & eſpaifles \$ fortifiées de quantité de tours, deterrafles, & de boulevards. Vn foffé extrêmement profond & fins entamais heriffé d'efpines & de broflailles, environne les trois faces de la ville : car pour la quatriefme la rivière luy fert afTez de derfence. Les rues ont eſté tirées ſui vant qu'on l'a jugé commode pour le chirroy & contre les vents qui régnent en ce climat ; elles ont vingt pieds de large,

DE TH. M O R V S. Si large , & les maifons y font bafties toutes d'une mefme façon hors du luxe , mais dans une propreté fort gaye & fort honnefte. Le cœur de cnafque Ule eft plein d'autant de jardins qu'il y a de maifons; & on y defcend par une porte de derrière, qui eft vis à vis de celle par où l'on entre de la rue dans le logis. Les portes font à deux battans ; & qui s'ouvrants pour peu qu'on les poufc fè,fè referment aufll d'elles mefmes lors qu'on eft entré ; de forte quelles ne font fermées a perfbnne. Au A û on n'a que faire de ferrures & de verrouils : car il ny a rien de particulier; & tous les dix ans on de* mefnage,chaque famille changeant fà première maifon en celle que le (brt luy donne. Ils font grand eftat de leurs jardins; aufli ils en ont tant de fbin,qu'outre le plaifir qu'on a de voir des treilles , des vergers, des plantes , & des fleurs fi bien tenues, tout y eft extrêmement fertile, Chafque quartier difpute de fbn jardinage , à qui en aura de plus beau & de plus de rapport. Et certes c'eft une agréable émulation, & qui n'eft pas de peu d'utilité aux citoyens. D y Auflî

«2 V T O P I E Aufli le Legtflateur femble avoir eu grand foin de l'entretenir : car la figure que la ville a maintenant eft celle là mefme qu' Vtope luy donna. Mais comme un mefme poinct ne peut pas eftre celui de la nauTance & de la perfection de quelque choie, lesaages fuivantsont adjoufté beaucoup à la grâce & aux ornements. Mefmes ils trouvent dans leurs Annales , qui comprennent l'hir ftoire de mille fèpt cents fbixante années depuis la prifè de rifle , & lefquelles ils gardent religieufement , que les mailbns eftoient au commencement baffes , femblables à des hameaux , bafities de terre & de bois fàns façon , & couvertes de ch aume & de rueilles. Là où maintenant , elles font de hauteur confiderable , à trois eftages , bafities de pierre de taille ou de brique en dehors & de moellon en dedans. Le couvert eft plat, garni de plaftre, ou d'autre mortier de peu de depencej mais qui n eft pas fubjeft au feu , & qui refifte à l'orage aufli puiflamment que le plomb. Les vitres défendent les fenestres d u vent : car l ufage du verre y eft fort ordinaire. On

The text on this page is estimated to be only 29.40% accurate

DE TH. M O R V S. 85 On ne Jaiffepas d'avoir quelquesfois des chaffls de toile fort delliée, qui eftant frottée d'huyle en eft plus traniparente & eft moins penetrable au vent & au ferain. Dtt Magiftrats. IL y a fur trente familles un magîftrat quelles choififlent tous les ans, & qu'on nomme le Syphograntenⁿ vieil langage ; mais en terme plus nouveau le Phylarque. Sur dix Syphograntes , & furies familles qui en dépendent , il yaun Tranibore, comme on parloit jadis, ou un Protophylarque, comme on le nomme maintenant. Les Syphograntes, qui font deux cents en tout , ont un rrefident ; qu'ils eflifent donnants leurs voix par efcrit , & après avoir prefté ferment de choifir celuy qu'ils jugeront le plus utile au public , de quatre perfonnages que le peuple leur propofe. Ce nombre eft fuivant les quartiers de la ville , en chacun defquels on jette les yeux fur un homme de probité & de fûffifence requifè pour le recommander au Sénat, La charge du Prefident eft à D 6* vie,

14 VTOPIE vie , fi le foupçon de tyrannie ne le fait dégrader. Celle de Tranibore eft annuelle : mais fouvent on les continue. Tous les autres offices ne paflent pas cefte période. Les Tranibores entrent au confeil avec le Prefident tous les trois jours,& plus fouvent , s'il en eft de befbin. Ils y confultent des affaires publiques, ou de celles des particuliers : qui y font rares , & qu'ils expédient promptement. Deux Sy pnograntés (ont admis à leur tour en chafque feance. On n'ordonne rien touchant la Republique qui n'aye efté traicté en plein oenat trois jours auparavant : hors delà,& de l'aflemblée generâle des Eftats;, c eft un crime capital de délibérer des affaires publiques. On dit que cela a efté eftabli pour empefcher que le Prefident ne fe ligaft avec les Tranibores , ne mit le pied fur la gorge du peuple , & ne changeât le gouvernement de l'Eftat. Voila pourquoy aufli les matières plus importantes font baillées aux Syphograntés , qui en communiquent avecque leurs familles , & apres avoir pefé les ad vis rapportent au Sénat ce qui leur en femble. Quel

The text on this page is estimated to be only 29.52% accurate

DE TH. M O R V S. 8 f Quelques fois on les renvoyé à l'afc
femblée desEftats généraux. On obfèrve cecy dans le Parlement, de
n'examiner jamaisune affaire le jour quelle eft propofée : mais après qu'on
Ta mife fur le tapis , on la reièrve à la feance prochaine. C'eft afin que
perfbnne ne parle à la volée , & ne s'opiniaftre en mite à fbustenir ce qui luy
eft efchappé : cela ferait oublier le bien public, duquel fouventesfois on fè
foucieroit moins que de perdre fa réputation. En effect nous fbmmes tous
fubje&s à une certaine mauvaife honte , qui nous empefche d'avouer la
précipitation de noftre langue , lors que nous avons parlé témérairement :
mais il vaudrait mieux pefer nos paroles avant qu'ouvrir la bouche, & ne
rien dire hors de propos ; que fe picquer de prefence d'efprit , & de
promptitude à diA courir fur le champ. Des ArtSé 1rL n'y a qu'un
(èulmeftier corn* i mun aux hommes & aux femmes: c'eft
lagriculture.laquelle perD 7 fonne

\$6 V T O P I E fonne n'ignore. Car tous l'apprenent des l'enfance ; partie dans l'efcole avec méthode ; partie aux champs d'alentour de la ville , mettans eux mefmes la main à la charrue par forme d'exercice, & regardans auf fi travailler les vieux laboureurs. Outre l'agriculture , que je dis eftre commune à tous , chacun apprend un meftier qui luy eft propre. C'eft d'ordinaire , ou la manufacture de la laine , ou la préparation du lin & de la toile, ou la mafibnnerie, ou la charpenterie , ou les meftiers de la forge : car il n'y en a point d'autre qui occupe un nombre confid érable de perfonnes. La mode des habits ne change point,& il n'y en a qu'une en toute l'Ifle ; fi ce n eft pour les différences du fexe , & les marques du vefvage.La façon en eft agréable à voir , propre à tous les mouvements du corps , bonne contre le froid, & commode mefme lorsque la chaleur picque ; mais cha/que famille en fait pour foy. Non feulement les hommes, mais les femmes aufli apprenent un meftier : & parce qu'elles ont moins de force elles s adonnent aux moins pénibles, comme

DE TH. M O R V S. 87 comme aux ouvrages du lin & de la laine. Chacun fût ordinairement la vacation de fon pere , qui femble luy estre prefque naturelle. Toutesfois fi l'inclination porte quelcun à un meftier différent , on le met en boutique chez une autre famille, qui l'adopte en prefence des parents êcda magiftrat. On permet à qui veut d'apprendre plufieurs meftiersj puis on exerce celui qui plaiſt davantage : fi ce n'eſt que la ville manquant d'ouvriers il faille remplir les places neceffaires. Le principal & prefque unique foin desoyphogranteseft, de prendre garde à ce que perfbnne ne chomme , ou ne s'amufe j mais que chacun ayant dequoy s'employer travaille diligemment à fa befongne. Ils n'y font pas attachés depuis le matin juſques au foir, comme fi c'eſtoient des chevaux qui tournaflent la meule : car ceſte arlidûité eſt plus que fervile , & refTent plutoſt la punition d'un forçat qu'on met à la galère , que l'occupation d'un homme libre ; bien que ce foit la vie que font les artifans par tout ailleurs qu'en Vtopie . On y divile le jour & la nuicl en vingt & quatre parties

88 V T O P î E parties égales, & on n'employé jamais que ux heures au travail ; trois avant midy, après lesquelles on difne y puis on fe repofe deux heures, & les trois autres s'achèvent par le fouper. On fe va coucher environ les huit heures; & on en repofè autant, c'eft à dire, jufques fur les quatre heures du matin. Toutlerefte du temps eft laiffé à ladifcretion des particuliers,qui alors fortent de leurs boutiques, & vont dans celles de leurs voifins; ou s'occupent chez eux à quelque honnefte divertiflemployentces intervalles àâa parefle de à la debauche.La plupart y eftudient alors. Les leçons des (ciences fè font au point du jour ,• aufquelles font obligés d'affîfter ceux qui font nommément deftinés aux lettres. Il ne laiffè pas d'y avoir grand nombre d'autres auditeurs de tour fèxe, qui accourent chacun à l'auditoire où l'on enfeigne les difciplines accommodées à fon génie. Cependant fi quelcun aime mieux travailler à fon meftier (comme tous ne fc plaifent pas à la contemplation) il luy eft permis de le continuer; & cela ment: carnepenfès ils em

DE TH. MORVS. 89 cela a fa louange , comme chofe utile à la Republique. Auflî la plupart fui vent ce train. Ils fe divertit lent une heure entière après le foufer. En Efté c'eft dans les jardins : mais en Hy ver c'eft dans ces grandes fales à manger. Là ils font des concerts de mufique , ou bien en les efcoutant ils difcoursent entre eux. Ils ignorent toute cefte fotifè de jeux de hafard , & en pratiquent deux qui ne reflembent pas mal à celui des échecs. En l'un il le fait un combat des nombres, qui s'entre font la guerre & fe prennent prifonniers. En- l'autre les vices marchent en bataille contre les venus. On y voit ingenieufement reprefentée leur ligue & leur bonne intelligence contre la vertu} nonobftant qu'ils fe heurtent & fe deftruifent leparement. On y remarque quels vices font oppofès à certaines vertus: comment c'eft qu'ils les attaquent ; fi c'eft de vive force, ou par finelfe ; de quelle defence ufent les vertus ; de quelle forte elles évitent l'atteinte des vices;& en fin comment c'eft que l'une des parties demeure victorieufe. Mais icy afin que vous ne vous

92 V T O P I E de la vie. On voit cela par expérience en Vtopie : car dans la ville d'Amaurote, & aux environs, à peine y a-il cinq cents perfonnés, d'aage & de forces fuffifantes , qui fbient di/pencées du travail. Les loix mettent de ce rang les Syphograntes ' : mais ils n'y obehtent pas , afin de monflrer bon exemple aux autres. Ceux-là aufli jouhtent de ce privilège que les preftres ont confeillé au peuple de deftiner à l'eftude des îciences, & qui ont reçu l'approbation des Syphograntes. Mais fi quelcun ne relpond pas à l'efperance ?[u'on avoir conceue de luy ; on le ait de/cendre du cabinet à la boutique : & il arrive bien fouvent tout aucontraire, qu'un artifan s'employe fi vivement à l'eftude aux heures de loifir, qu'il y fait de grands progrez, & mérite de quitter fon meftier pour eftre mis au nombre des gens de lettres. C'eft de ceux cy qu'on choifit les députés aux aflembloes , les preftres , les Tranibores , & le Prince, ou, fi vous aymés mieux, le Prefident du Sénat ; qu'ils nommoient autresfois le Barzane , & maintenant l'Ademe. Toute cette multi

DE T H. M O R V S. 93 multitude doriques d'autres personnes
estant occupée utilement , peu d'heures suffisent à fournir les choses
nécessaires. Outre ce que je viens de dire , il est à remarquer qu'ils ont moins
de peine en leur travail , que n'en ont les autres peuples ; parce, qu'ils
donnent meilleur ordre à leurs affaires. Car icy la peine qu'il y a de rebâtir
inextinguiblement les logis vient de ce que le fils laisse gâter par sa négligence
la maison que son père a voit laissée en bon état : & ainsi au lieu qu'une
petite dépençe eût peu fermer un trou ou une fente au commencement
qu'on s'en est aperçu , il faut employer de grands frais à refaire une aile ,
ou tout un pavillon qui menace de ruine. D'ailleurs il arrive souvent que
l'héritier fait le délicat , & méprise le bâtiment auquel son
prédécesseur avoit déboursé une grande somme de deniers : de sorte qu'il
tombe en décadence , faute d'être bien tenu , & alors on pense à bâtir
ailleurs avec une dépençe toute nouvelle. Mais en Vtopie la République
ayant une fois assigné les places des bâtiments , il n'arrive gueres qu'ort en
choi

The text on this page is estimated to be only 29.04% accurate

94 V T O P I E choififle une autre; & non feulement on remédie d'abord aux dommages , mais on va au devant de ceux que l'on prévoir; fi bien que les maifons en durent fort long temps. Cependant on prépare tousjours des matériaux ; comme du bois & des pierres toutes taillées en refèrve pour la neceffité : & lors qu'on les employé un bâtiment s'efleve & s'achève , prefque pluftoft qu'on n'a pris garde qu'il fust commencé. Pour les habits il n'y a gueres à faire : car dans la boutique ils en ont de peau à tous les jours, & tels qu'un feul ne dure pas moins de fept ans. Lors qu'ils veulent fortir, ils jettent par deflus une certaine vefte, qui n'a point d'autre couleur en route l'Ifle que celle qui eft naturelle à la toifon. Ainfi ils ufent moins de drap , & à meilleur marché qu'on ne fait ailleurs. Le linge leur coûte encores moins, & eft aufli de plus grand ufage parmi eux. Ils font fort propres en cela , & fe picquent d'en avoir tousjours qui foit fort blanc ; car la fubtilité de la toile n'eft pas ce qu'ils recherchent , comme au drap, ils ne regardent que la netteté. De forte

DE TH. MORVS. forte que là où il faut ailleurs par an cina ou fix habits de drap, & autant dertoffes de foye, ou me/mes dix ou douze, à un feul homme qui veut paroître ; icy une robe fert d'ordinaire deux années de fuite. Et perfonne n'aflfec~te d'en avoir davantage 'y car il n'en fêroit pas mieux défendu d u froid, ny plus honneftement adjufté. Voila comment, y ayant peu de meftiers & beaucoup d'artifans, tout y abonde fi forr, que faute de befbngne plus preflante toute la ville fort en troupe quelquesfois pour racommoder un chemin, pour reparer une chauffe pour renforcer une digue, ou pour travailler à quelque ouvrage public de cefte nature. Et cela fe fait de gayeté de cœur : car le magiftrat n'exerce pas les citoyens inutilement, ny contre leur gré. l'Inftitution de la Republique ne tendant qu'à mettre l'ame de ceux qui la compofent en une pleine liberté, & à les faire païr fer lepluftoft qu'on peut des foins du corps à la culture de l'efprit : & c'eft en cela aufli qu'ils font confifter la félicité»

96 V T O P I E Du Commerce* l'Ay à vous raconter maintenant
quelle forte de Commerce les Vtopiens ont entre eux,& en quelle manière
les chofès y font diftribuées. La ville eft compofée de familles : chaque
famille eft faite le plus fouvent d'une race & de fes alliances ; car les filles ,
des qu'elles font en aage, paffent dans la famille où elles font mariées : mais
les fils & les neveux demeurent dans la maifon, Se obeiflent au plus ancien
j fila vieilleflene luy a ofté le jugement. En ce cas on fait -le maiftre du
logis celui qui fuit. Chaque ville contient fix mille familles , outre celles
des officiers. Et afin que la ville ne fe dépeuple , ou ne fè rempliffe trop ; on
ordonne que chaque famille ne pourra point avoir moins de dix , ny
davantage de foize perfonnes adultes : pour celles qui font au deflus on ne
met point de bornes , comme aufli la chofe ne ieroit pas bien ai fée. Mais le
nombre des premiers eft obfervé fans aucune difficulté \$ car on loge dans
les familles

The text on this page is estimated to be only 25.64% accurate

D E T H, M O R V S. 97 milles fteriles ceux qui font de trop aux plus fécondes. Que fi toute la ville fè trouve pleine outre mefure, on la defcharge dans quelque autre moins fournie. Et fi toute Tlfle fouffre cefte plénitude , on tranfporte une colonie en des pays incultes, où ils gardent les mefmes couftumes , & vi vent en bonne intelligence avec les vieux habitans , qu'ils reçoivent dans le corps de leur Republique, s'ils veulent y entrer. Ce qui tourne à grand profit départ & d'autre: car ils domptent la fterilité du terroir , & font qu'il fuffit à deux peu* pies j bien qu'auparavant un feul rie peut pas y trouver commodément fa fubfiftance. Si ce peuple ne veut pas s'accommoder avec eux, ils le charTent des limites qu'ils prétendent occuper , & ne font pas difficulté d'ufer de violence : car la guerre leur femble tres-jufte contre ceux qui aiment mieux laiflér un pays inculte & delèrt, que d'en permettre l'habitation à ceux aufquels la nature donne le droicl de s'y nourrir, s'il arrive quelquesfois qu'une ville foit fi deshabitée , que les habitans ne puhTent pas de leur - E abon* Stâ«tsblb!loth«>k 1 . 2

9g V T O P I E abondance remplir les places vuïdes(chofe quils difent ne s'eftre rencontrée que deux fois par la contagion) ils rappellent une colonie ; laquelle ils ayment mieux rompre, que perdre la moindre place de leur Ifle. Mais je reviens à la focieté des habitans. Le plus ancien eft (comme jay dit) le fuperieur en chafque famille. Les femmes fervent leurs maris ; les enfans leur pere -, & généralement les plus jeunes fervent les plus vieux. La ville eft divifée en quatre parties efgalles. Au milieu de chafcune il y a une halle , où toutes chofes font apportées, & miles par ordre dans certains magafins. Le pere de famille y va prendre ce que bon luy fèmble , fans argent & fans gages. On ne luy refufe rien , parce que tout y abonde , & ou il n'y a pas à craindre qu'aucun demande plus qu'il ne luy faut. En effet pourquoy feroit provifion de chofes fuperflues celui qui eft affeuiéque jamais rien ne luy manquera ? L'avidité & la rapine naiffent en tous les animaux de l'appreneration d'avoir faute de quelque chofe ; & l'homme a cefte vanité particulière

The text on this page is estimated to be only 29.95% accurate

DE TH. MORVS, 99 liere de faire gloire des poflèflions fuperflues , comme fi elles luy donnoient quelque prérogative par deffus les autres. Mais ce vice n'a du tout point de lieu parmi les coutumes des Vtopiens. Hors de ces magafins,dans la balle ouverte font expo/ées les marchandifes de o-ueule, les herbes, les fruicts,& le pain. La viande, le gibier , & la volaille font hors de la ville, tout contre la rivière ; afin qu'on y lave ce qu'il faut laver. Les efclaves y font boucherie : car ils ne veulent pas accouftumer les bourgeois à celte cruauté , qui ofte peu à peu les tendre/Tes delà douceur & de la clémence, dont nous ayons des impreiTions naturelles. D'ailleurs ils veulent efloigner d'eux toute corruption , qui infectant l'air pourroit caulèr des maladies. En chafque rue il y a certaines grandes fales, bafties en difhnce eA galle l'une de lautre,& cognuès par leur nom. Les Syphograntes y demeurent ; ayant à chafque cofté quinze familles,qui s'y rendent pour prendre le repas. Les Pourvoyeurs de chafque fale vont à cerraine heure à la halle , & en apportent chaf 2 cun

,oo V T O P I E cun ce qu'il luy faut pour tout ion monde. On a
foin premièrement des malades, qui font traictés en des maifons publiques.
Il y a quatre de ces hofpitaux un peu au dehors de la porte , fi vaites qu'ils
refiemblent chacun à une petite ville : car ils veulent que les malades y
(oient au large , quelque grand qu'en foit le nombre , & qu'on puiff'e
efloigner des autres ceux qui ont quelque maladie contagieufe. Ces
hofpitaux font fi bien fournis de tout ce qui eft neceffaire au traitement d'un
malade, les foins y font fi fidelles , l'aſſ' fiduité des meilleurs médecins y eft
fi grande , que perfonne n'y entre à regret , & quil ny a aucun en toute la
ville qui n'aime mieux s'y faire tranfporter que demeurer en fa maifon. Le
pourvoyeur des malades ayant choifi les viandes que les médecins ont
ordonnées; cequirefte de meilleur eft divifè avec proportion efgalle en
chafque fale. Il eft vray qu'on défère beaucoup au Prince, aux Pontifes,
aux Tranibores, aux députés, & à tous les eftrangers : mais il n'y a gueres de
ceux «y, & on leur tient des maifons partiel*

DE TH. M O R V S. roi ticulieres toutes garnies lors qu'ils arrivent. Toute la Syphograntie (exceptes les malades) fè rend à cette fale à l'heure du difner & du louter, eftant advertie par le fon de la trompette. On laiffe à la diferetion de chacun d'emporter du marché de la viande pour manger chez luy après qu'on a fourni aux (aies : car on çait bien que perfonne ne le fera /ans fubjeft. Il n'eft pas défendu de difner au logis ; mais on ne le pratique pas volontiers,- parce qu'il n'eft pas honnefte , & que ce feroit «ne grande fotife de prendre la peine d'aprefter un mauvais dhner , y en ayant un meilleur qui les attend en la fale prochaine. En cefte fale les efclaves rendent les plus pénibles & les plus vils (ervices. Le foin d'aprefter à manger & de mettre la nappe eft lauTé aux femmes, celles de chafque famille y vacquent à leur tour. On fait trois tables , ou ' davantage s'il en eft de befoin. Les hommes font aflls du cofté de la muraille > & les femmes en dehors : afin que s'il leur arrivoit quelque foiblefle , comme cela eft ordinaire à celles qui font enceintes , elles E 3 peuf

The text on this page is estimated to be only 29.50% accurate

102 V T O P I E peuflent fe lever fans apporter de la confufion; & aller en la chambre des nourrices , où il y a tousjours bon feu, de l'eau nette, & des langes toutes preftes, pour rechanger leurs enfans & les divertir auprès du foyer. Les mères allaitent leurs enfans , s'il n'y a empefchement de mort ou de maladie. Alors les femmes des Syphogrates ont charge de chercher promptement des nourrices; & il neft pas difficile d'en trouver. car cest office de pieté eft accompagné de grandes louanges, & le nourricon révere fa nourrice à l'efgal de fa mere tout le temps de fa vie. Les enfans qui n'ont pas cinq ans paftés font à la chambre des nourrices. Ceux qui font au demis de cest aage jufques à quatorze ans, males & femelles , fervent dans la fale , ou fe tiennent debout en filence derrière ceux qui font affis à table , qui leur donnent quelque lopin duquel ils diment & loupent à la hafte. La table qui tra verfe/eau fonds de la fale eft la plus honorable ; & la place du milieu eft la première, parce que de là on voit toute la compagnie. Elle eft occupée du Sypho

4 DE TH. MORVS. icÇ Syphograte & de (à femme : auprès de luy font les deux perfonnes plus aagées de la troupe. Si le temple eft en cefteSyphograntie,le Preftre & fa femme s'afleent auprès du Syphograte , afin de prefider fur l'aflémolée. On mefle en fuite les jeunes gens avecque les vieillards ; afin que la gravité de ceux cy les tienne en modeftie , & que s'il elchappe quelque parole ou quelque gefte indécent il puiffe eltre repris. On ne fert pas depuis le Sypho-* grante jufques au bas bout tout d'une fuite : mais on prefente les meilleures viandes premièrement aux plus vieux , defquels les fieges font remarquables, puis à la jeune/Te (ans cérémonie. Les vieillards diftribuent à leurs voifins, comme il leur plaift , ce qu'ils ont de plus exquis ; car tous les mets ne peuvent pas eftre de pareille delicateue. Ainfi l'aage eft refpeclé , &c chacun ne laiflè pas de faire bonne chère. Au commencement du difner &du fbuper on lit quelque chofè qui regarde les bonnes meurs. La lecture ne dure gueres,de peur qu'elle n'ennuye. Les vieilles gens entament4a deflus quelE 4 que

The text on this page is estimated to be only 29.07% accurate

IC4 V T O PIE que bon discours , lequel elles aflaiſſent de quelque gentilleſſe pour jouir la compagnie. Ce n'eſt pas un babil qui eſtourdiſſe les auditeurs tout le long du repas. On eſcoute volontiers la jeuneſſe, Se mel'mes on la met en jeu; afin de voir l'eſprit de chacun , qui paroît aux reparties parmi la liDerte des propos de table. Le diner n'eſt pas ii long que le ſouper : parce que ſi on ſe chargeoit de trop de viande ſur le midy, on en feroit plus peſant à la beſongne ; mais le ſoir il n'y a pas danger de contenter l'appétit , le ſommeil & le repos aydants à la diſeſtion. On ne ſuſpe jamais fans muſique, ny on ne manque jamais de deſierr. Les caſſeletes ſont allumées , & les eaux de ſenteur prodiguées dans la ſale. Enfin ils n'oublient rien de ce qu'ils penſent eſtre agréable aux invités : car ils tiennent ceſte maxime, que tous les plaifirs deſquels la fuite n'eſt point dangereuſe doiſvent eſtre permis. Voila comment on vit à la ville. Aux champs ceux qui ont le voifinage trop eſloigné mangent chacun chez ſoy ; & il ny a aucune famille qui manque de vivres; car c'eſt

DE TH. MORVS. loſ c'eſt de la campagne que vient la proviſion de la ville. Des Voyages des fôopiens. %0 SI quelcun defire aller viſiter Ces amis d'une autre ville, ou bien voir le pays , il en obtient facilement la permiffion des Syphograntès & des Tranibores; pourveu qu'il ne (e rencontre alors utile chez foy. Ils vont d'ordinaire pluſieus enfemble avec une lettre du Prince qui tefmoigne leur congé , & marque le jour qu'ils doibvent revenir. On leur donne un chariot avec un efclave public qui a la conduite des bœufs : mais s'il n'y a des femmes en la troupe ils renvoyent le chariot, comme une pièce trop embarraſſante. En tout le voyage , bien qu'ils ne portent rien quant & eux, ils ont tout à fbuhait; car ils font par tout comme chez eux. S'ils fejournerent en quelque lieu plus d'un jour, chacun y travaille de fon meſtier,& y eſt reçu courtoilèment de ceux de ſa profefſion. Si quelcun fort de fôn propre mouvement hors de fon territoire , & eſt trouvé fans paſſe S port

The text on this page is estimated to be only 26.36% accurate

io6 V T O P I E port du Prince , il est pris pour un cfclave fugitif,& est traité ignominieusement. s'il retombe pour la féconde fois en la me/me faute , il en perd la liberté. Si quelcun a envie de le pourmener çà & là par les métairies du voifinage, le pere & la femme y confentants,on le luy permet : mais il n'y trouve ny à boire ny à manger , s'il ne vient pour ayder aux heures du travail. Cest la condition fous laquelle on donne congé : car alors celui qui s'ab fente de la ville n est pas moins utile que s'il y demeueroit. Vous voyez maintenant comment c'est qu'on ofte tout prétexte à l'oifiveté. Il n'y a aucune taverne en toute l'ifle, aucun cabaret à boire de la bière , aucun bordel, aucun brelan, aucun lieu fecret, aucune occafion de fe corrompre : on n'y peut rien faire en cachettes^ il est force de travailler à fa befonene,ou d'avoir des divertiſ fements légitimes. Ces bonnes couflumes font que tout abonde ; & les chofes estans partagées elgallement, il est impoffible que perfonne (bit pauvre. Aux Eftats Généraux qui fe tj«nnent à Amaurote,& où viennent tous

DE T H. M O R V S. \cy tous les ans trois députés de chat que villej dès qu'on a veu ce qui foifonne en un endroit, & ce que la nature a donné plus efcharcement en un autre ; on remplit la difette de ceftuicy de l'abondance du premier. Le prêtent eft gratuit , & on ne demande point de recompence. La neceffité arrivant à fôn tour on ne va point exiger la pareille ; mais on prend ce de quoy on a befoin , du premier lieu qui s'offre à donner ; <juoy que peut eftre,, n'ayant jamais rien receu auparavant , cefte libéralité ne tienne point de la revanche, Ainfi toute l'Ifle eft comme une feule famille. Apres qu'on a pourveu aux commodités du pays pour deux années entières (car ne (çachans pas quelle fera la fertilité de la prochaine , on ne fe contente pas d'avifer à de denrées; comme de blé, de miel, de laine, de lin, de bois , de vermillon , de peaux , de cire , de fuif , de cuir , & mefme quantité de gros & de menu beftail que l'on tranfporte en pays eftranger. Là ils donnent aux pauvres une (èptiefme de leurs înarchandifes,& vendent le demaune feule) on prend i refte £ 6 tant

108 V T O P I E rant à prix médiocre. De ce commerce ils rapportent chez eux , non feulement les chofes qui leur manquent,(dont le fer eft prefque la feule) mais auffi beaucoup d'or & d'argent. Maintenant ils ne fe foucient gueres de vendre argent comptant, ou de faire crédit. Ils donnent les debtes des particuliers à exiger aux Communautés lors que le terme fera efcheu. Ce qu'elles font volontiers; par ce qu'elles jouiffent des interdits de la fomme jufques à ce que les Vtopiens la redemandent. Mais ils font fi libéraux , que la plus grande partie demeure entre les mains eftrangeres. Car ils font confcience d'oter à autrui ce dont il fe fert, & qui chez eux feroit de nul ufage. Les occafions de redemander leurs debtes font lors qu'ils veulent faire un preft à quelque nation incommodée, ou lors qu'il faut entreprendre la guerre. Tous les trefors qu'ils amaffent dans leur pays ne tendent qu'à les fecourir en quelque grand danger. Car ils n'efpargnent rien aux foldats eftrangers , (oefquels ils expofent la vie pluftoft que celle des habitans naturels) fcachants bien que

The text on this page is estimated to be only 27.30% accurate

DE TH. M O R V S. 109 . que les ennemis mefmes eftans tentés du profit , leurs troupes fè débanderont pour fè ranger à eux , ou braderont quelque révolte & quelque trahifon. C'eft là la fin pour laI quelle ils gardent un trefor ineftir niable. Mais il me femble que je memocquedeluy donner ce nom, l'ay honte de vous dire de quelle façon ils le confervent ; parce que vous ne le croiréspeut eftre pas. De moy fi on me racontoit ce que j'ay ! veu , je ne fçay quel jugement je ferois de la fidélité de mon hiftorien. Il arrive prefque tousjours que les chofes paroûTent incroyables fuivant qu'elles font plus ou moins l'elloignées des meurs &descouftumesdeceluy qui les efcoute. Toutesfois une perfonne de bon Cens qui confiderera combien les autres loix de ce peuple font différentes des nolires , fè perfuadera plus aifement , ou s'eftonnera moins de ce que je m'en vay dire. Il ne faut pas icy accommoder l'ufage de l'or & de l'argent à noftre mode,mais pen[fer à la leur. Ne fe fèrvans donc pas de ces métaux; mais les refervans à une conjuncture d'affaires qui peut E 7 eftre

Ito V T O P I E efre n'arrivera point,ils les tiennent en forte que perfonne ne puiſſe les eſtimer davantage qu'ils ne le méritent naturellement : car n'eſt il pas manifelteque le fer vaut cent rois mieux , puis que les hommes s'en peuvent auſſi peu paſſer que de l'eau & du feu ? Cependant noſtre folie à hauſſe le prix de ce qui eſtoit inutile , à caufe qu'il eſtoit plus rare. Mais la Nature dont la ſageſſe eſt admirable , & qui n'a eu autre ſoin que de nous bien faire , a juvTé tout autrement des chofes : car elle nous ' a mis en main ce qui nous eſtoit neceſſaire; elle a poſé la terre ſous nos pieds , eſpandu l'air tout à l'entour , ouvert les ſources des rivières; mais elle a reculé de noſtre preference & caché profondement à noſtre veue, ce qu'elle n'a pas eſtimé d'aucun uſage (blide. Si doncques on enfermaſt dans des tours l'or & l'argent \$ le vulgaire qui eſt badin & ſoupconneux penferoit que le Prince & le Sénat en machinent lourdement quelque mauvais deſſein , ou qu'ils en tirent quelque profit pendant qu'on l'amuſe à autre choſe. D'ailleurs ſi on en faifoit de la vaſſelle, il y au

The text on this page is estimated to be only 29.94% accurate

DE TH. MORVS. tu % auroit danger que Je peuple ne s'en défit pas volontiers au oefoin pour le donner aux foldats : car on aime ce que Ton manie fouvent , & ce de quoy l'on tire quelque plaifir. Pour aller au devant de tout cela ils ont imaginé un moyen digne de leurs autres inventions; mais fi efloigné des noftres , & du cas que nous Faifons de l'or , que je crains derechef de paner pour un impofteur* Leurs plats, leurs aflîetes, leurs gobelets , & toute l'autre vaiflelle où ils mangent & boivent eft de verre ou de terre : fort gentiment travaillée à la vérité , mais qui n'a rien d'exquis & de rare.Cependant leurs pots de chambre , & les plus fales vaùTeaux font d'or ou d'argent. Us en font aufli de grofières chaînes pour attacher les efclaves, des boudes, des anneaux, des coliers, pour mettre aux oreilles , aux doigts & au col de ceux qu'on veut noter de quelque infamie. Ainfi ils rendent ces métaux non feulelement contemptibles,mais infâmes. De forte que les Vtopiens ne fe foucieroient pas d'un bouton, s'il leur falloir difiiper des richefiès que les autres nations con

jll V T O P I E confcrveroient plus chèrement que leurs propres entrailles. Ilsamaffent des perles fur le rivage,& trouvent en certaines roches des diamants & des rubis ; mais ils ne s'amufent pas à les chercher.II eft vray que lors qu'ils en rencontrent,ils les taillent & les poliffent : c eft pour orner leurs enfans en l'aage d'innocence , car des quils commencent à grandir , & à ufer d un peu plus de raifon.; voyants que ces bagatelles font des amufemens de l'enfance, ils n'en veulent- plus & les jettent d eux mefmes ; comme vous voyés que noftre jeunefle quitte le béguin, les poupées , & les autres babioles de la puérilité. le n'ay jamais pris fi bien garde à la diveriité de penfées & de jugemens que les aiverfes couftumès apportent,qu en l'arrivée des AmbafTadeurs des Anemoliens. Ils vindrent à Amaurote pendant que j y eftois \$ & parce qu ils eftoient envoyés pour traicler d'affaires importantes , les trois députés de chafque ville , & ce qu'il y avoit d'autres AmbafTadeurs en l'Ifle , s'y rendirent auflî. Ces derniers, qui n'ignoroient pas les couftumès des Vto

The text on this page is estimated to be only 29.59% accurate

DE TH. M O R V S. 113 . Vtopiens , le peu d 'eſtat qu'ils font des habits de foye, & la honte qu'il y auroit d'employer de l'or à fe parer , eſtoient veſtus fort modérément. Mais les Anemoliens , qui n'avoient pas où dire cela ; à cauſe qu'ils font plus elloignés & qu'ils ont moins de commerce en Vtopie; ayants appris feulement la ſimple & groſſiere façon de ſe veſtir qu'ils rencontreroient , jugèrent que ce peuple eſtoit fort miſérable, & qu'il manquoit de leurs ornemens. Ils penſerent de l'eſblouir , (je ne ſçay qui leur donna un advis ſi ridicule; en ſ'eſquipants auffi ſûperbement que ſ'ils avoient à reprefenter quelque Dieu en une Tragédie. Voila donc les trois Ambaſladeurs qui entrât accompagnés de cent perſonnes veſtues la plupart de foye , & toutes bigarrées de diverſes couleurs. Us avoient eux des habits tous couverts de broderie d'or & d'argent , de grandes chaſſes au col, des pendants aux oreilles, des anneaux aux doigts , des bracelets ſur les bras , des médailles & des enſeignes au chapeau. En fin ils eſtoient tous brillants de pierreries. Ils croyoient de

114 V T O P I E de bien paroître en cest équipage ; qui estoit
precifement celui des esclaves, des criminels , & des enfans d'Vtopie. Ils
levoient la teste & faisoient la roue, se comparans avec le peuple qui
accouroit en foule pour les voir pafler. Mais le bon fuit de voir ces pauvres
badins decheus de leur esperance. Car le vulgaire, qui n'avoit pas voyagé
hors du pays, faisoit une plaifante befueuè. Il prenoit les maîtres pour les
valets , & croioit que les Ambaffadeurs estoient des esclaves : de forte
qu'on faluoit comme les maîtres ceux qu'on voyoit les plus mal couverts.
Les jeunes gens qui ne faisoient que fortir de page , voyants les pierreries
qui estoient aux chapeaux de ces Meilleurs , difoient à leurs mères , voyez
vous ce gros fot , comme il fait encores l'enfant ? Taifèz vous , leur difoient
elles , c'est le boufon des Ambaffadeurs. Les autres confiderans les chaînes
d'or , raifonnoient fur ce qu'elles estoient trop minces pour arrefter un
tomme , & trop lafches pour empêcher que ces esclaves ne les oftent &
ne s'enfuient. Les Ambaffadeurs après qu'ils

The text on this page is estimated to be only 26.57% accurate

DETH. MORVS. qu'ils eurent demeuré deux ou trois jours à la ville,& qu'ils virent le peu de compte qu'on tenoit de l'or & de l'argent qui y regorgeoient,qu'un esclave traifnoit plus d'or en fa chai A ne qu'ils n'en a voient en toute leur pompe, qu'il y estoit autant mesprisé que reïpesté ailleurs j referrèrent peu à peu leurs plumes, & pleins de honte quittèrent ce superbe appareil. Ils (e virent encores bien plus loin du but qu'ils s'estoient propofés , lors que converfants familièrement avecque lesVtopiens ils apprirent leurs couftumes & leurs opinions. En effect. ils s'estonnent, qu'il fè trouve perfonne qui , ayant des yeux pour voir les aftres & la lumière du fbleil , puiffè prendre plai* fir aux faux elclat d'une petit pierre ; ou qu'il y ait des gens fi fols que de s'estimer davantage à caufe d'un habir, dont la laine pour fi fine qu'elle Coït a esté premièrement fur le dos d'un mouton, qui ne lailloit pas d'estre une beste. Il leur femble estrange que l'or ertant une chofè naturellement fi inutile , aye neantmoins tellement gagné le deflus en l'estinie univerlèlle des peuples, que l'hom

n6 V T O P I E l'homme , pour l'ufage duquel on luy a donné fa valeur, ne monte pas à Ion appréciation : de forte qu'un fot. qui n'aura non plus d'efprit qu'un fouche, qui fera mefchant & brutal, tiendra fous foy des perfonnes fages & vertueufes; & cela à caufe de fes piftoles. Que fi la fortune , par un caprice digne de fon inconfiance, donnoit un tour à la roue , & mettoit les richiefies de ce milord entre les mains du plus infigne pendard de fà fuite, on verroit une plaifante cataftrophe : car il faudroit que le maiftre fervit delacquay à ce faquin. Mais ce qui les fâche fur tout, & ce qui .caufe leur indignation , eft de voir un homme , qui n'eftant ny cerf ny biche à un autre , le révère Amplement parce qu'il eft riche , & luy rend desdeferenc*espresques divines ; quoy qu'il le fçache fi avare qu'il n'y a rien à attendre de luy pendant fa vie. Ces penfées leur naiffent de l'éducation dans une Republique purgée de toutes ces folies ; & parcie aufii de l'eftude des bonnes lettres. Car bien qu'il n'y en ait qu'un petit nombre en chafque ville qui face profeflîon ouverte de cul

The text on this page is estimated to be only 28.38% accurate

DE TH. M O R V S. 1 17 cultiver les sciences : c'est à favoir
ceux la seulement auxquels on voit dès l'enfance des marques de grand
génie & un esprit ne à la contemplation ; toutesfois on donne à tous les
enfants quelque teinture du Ravoir , & la plupart du peuple , tant de l'un que
de l'autre sexe, employé tousjours à l'estude les heures de loisir desquelles
j'ay parlé cy devant. Us apprenent les disciplines en leur langue maternelle:
Car elle n'est ny stérile ny defagréable à l'oreille,& il n'y en a aucune qui
puisse estre plus ridelle interprète de leurs pensées j outre qu'elle est
commune à pre/que tout ce climat , encores quil y ait quelque différence
aux dialectes. Avant nostre arrivée ils n'avoient pas oùy même le nom
d'aucun des philo/sophes qui ont icy tant de réputation -y & cependant en la
Musique , en la Dialectique , en la /cience des nombres , & en la Géométrie
, ils possédoient les mêmes inventions que nos maîtres nous ont laissées.
Au reste comme ils et galent les anciens en presque toutes choses , ils sont
de beaucoup inférieur* à nos Dialecticiens moder- - • - nés»

IIS V T O P I E nés. Car ils n'ont inventé pas une feule règle des reftriétions , des amplifications , des fuppoſitions, & de ces autres pontilles de Logique que nos petits grimaux d'efcoliers fcavent fur leurs doigts. Bien loin de s'eftre rompus la teſte après les fécondes intentions , ils n'ont jamais penſé à l'homme en gênerai, comme \ on parle au colege ; & bien que ce foit un grand colofle au de là de toutes les ftatures gigantales, & que par les abſtra&ions leſquelles vous îcavés qu'on fait , nous tafchaflîons de le leur monſtrer au doigt , ils ne peurent jamais l'appercevoir. Mais ils font fort entendus au cours des aftres & en la révolution des planètes. Us ont fabriqué des inftruments fort ingénieux de diverſès figures avecleſquels ils mefûrent très-exactement le mouvement & la fituation du fôleil, delà lune, & des autres eſtoiles qui paroiffent fur Thori/bn. Quant à ces fympathies & antipathies des Planètes , & à toute ceſte impoſture d'Aſtrologie judiciaire,elles ne leur font jamais montées en la fantaiſie. Pour les venrs , les pluyes, & les autres changements de

DE TH. MORVS. 119 de l'air, ils en predifent quelque choie fur certains fignes & par une longue expérience. Lescaufes de ces admirables effeés, comme auflî du flus & reflux de la mer & de fàfaleure, la nature du ciel , & l'origine du monde font difputées entre eux. Les uns tiennent les vieilles opinions; les autres ne s'y fatisfaifans pas en cherchent de nouvelles , & chacun fuit celle qui luy femble la meilleure. En la philofophie Morale ils font les mefmes queftions que nous; fi le nom fie bien doit convenir efgallement à ceux de l'ame , du corps , & de la fortune; ou fi les premiers méritent feuls ce tiltre. Ils difcoubrent de la vertu & de la volupté. Mais leur plus noble controverfè eft de favoir en quoy confifte le fouverain bien de l'homme; fi c'eft en une feulé chofè, ou en plufieurs. Et en cecy ils enclinent au party qui le met tout entier , ou principalement en la volupté. Vous vous eftonnerés qu'ils confirment une opinion fi délicate par les maximes de la Religion, qui d'ordinaire eft grave , fevere, trifte, & rigide. Mais ils ne difputent jamais de la félicité , qu'ils ne tirent

I2o * V T O P I E quelque principe de la Religion , & ne le joignent aux raisonnements de la philosophie , afin de les ayder en ceste recherche : car ils pensent que la raison toute seule ne peut pas monter si haut. Leurs principes sont ceux-cy \$ que l'ame est immortelle, & que la bonté de Dieu a voulu qu'elle fust capable de la félicité ; que les actions vertueuses trouveront après ceste vie quelque récompense , & que la méchanceté recevra son châtiment. Or bien que ce soient des maximes de Religion, ils tiennent que la raison oblige à les croire : car si elles nettoient véritables , il s'en suivroit manifestement , qu'on doit à quelque prix que ce soit se procurer tout le plaisir qu'on peut, pourveu qu'un moindre n'empêche pas un plus grand, ou que la fin n'en soit pas accompagnée de douleur. A quoy faire fuir la vertu faible & difficile, & non seulement renoncer aux douceurs de la vie, mais endurer beaucoup d'incommodité, s'il n'y a aucun fruit à espérer ? certes ce feroit une grande folie, de se tourmenter icy, & de n'attendre après la mort aucune condition.

The text on this page is estimated to be only 21.02% accurate

d;e th. m o r y s. m tion plus heureufe ? Au refte ils ne mettent pas la félicité indifféremment en tous les plaifirs , mais aux honneftes & légitimes : carc'eftà ceux là que nous meime cefte vertu, en laquelle l'autre fe&e loge le fbuverain bien , n'allant pas affez avant &c s'arrestant au milieu de la courfc Ils définirent la Vertu, vivre fuivant la nature; & difent que Dieu nous a faits pour nous régler à cefte loy ; que ceflui là fuit la nature qui necîefire rien queraï(bnnab!ement,& qui n'a point d'averfion extravagante* Que la raifon nous dicte premièrement d'aimer & de révéler cefte ibuveraine Majefté , à laquelle nous debvons tout ce que nous fommes, & tout ce que nous efperons de fe* licite ; qu'en fuite elle nous porte à faire une vie la plus agréable quenous poi^rrons , & à procurer aux autres par le droic! d e la (beieté une tranquillité pareille. Car il n'y a jamais eu perfonne fi rigide feftateur de la vertu & fi ennemi du plaifir , qui nous prefcrivant le travail , les veilles,& la négligence de nous mefmes , ne nous confeillat de foulager de tout noftre poffible laneceffité F d'au

122 VTOPIE d'autrui, ne louât les devoirs d'humanité, comme de la plus excellente vertu, & ne nous exhortât de rendre à notre prochain la vie pleine de douceurs. Or cette même raison nous devoit exciter à taire le semblable pour nous mesmes, quand bien un instinct naturel ne nous y porteroit pas. D'autant que si la vie agréable, c'est à dire, voluptueuse est mauvaise, nous ne devons aider personne à l'acquiescer, mais plutôt l'en décourager. comme d'une chose nuisible & si elle est bonne nous ne devons pas faire difficulté d'en prendre notre part. A qui sommes nous plus obligés de bien-faire qu'à nous mesmes? La Nature ne nous inspire pas la douceur pour autrui, & en même temps la cruauté contre notre propre personne. Elle nous propose (disent-ils) pour but de toutes nos actions la vie agréable; & vivre conformément à ses lois c'est vivre vertueusement. Mais la Nature invitant les hommes à s'entraider en une vie joyeuse & accompagnée de délices, leur commande de ne pas chercher des plaisirs qui nuisent aux uns

DE TH. M O R V S. 125 uns en favori /afit les autres. Eneffe<5t
cefte mere commune de tous tant que nous fommes chérit egallement les
enfans , & perfonne ne doit fe flatter comme s'il en eftoit le favori. Ils
eftiment donc qu'on doit garder les conventions particulières, qu'il faut
obéir aux Edicts qu'un bon Prince a prononcés fans injultice,fansfineiTe,du
contentement d'un peuple libre.fur le partage des commodités de la vie, c'eft
à dire, fur la matière des plaifirs : que c'eft prudence de travailler à fon
contentement particulier fans rompre ces loixj que c'eft pieté d'estendrefon
foin fur le bien public : mais que c'eft faire une injure de fè divertir aux
dépens d'autrui -> que c'eft au contraire une grande humanité de fè priver
de quelque choie agréable pour en accommoder fon voifin j qu'une action fi
genereufè profite davantage qu'elle ne nuit, car un bien- fait ne demeure
gueres fàns recompense , & au fonds letefinoignage de la confeience donne
à famé plus de fàtisfaction que n'en euft apporté au corps la chofe qu'on luy
a retranchée 3 outre que la Religion F 2 nous

The text on this page is estimated to be only 29.75% accurate

rr4 V T O V I E nous perfuade aifement , que Dieu payera dune
joye éternelle la perte d'une volupté paffagere. Ainfi ils penfent après tous
leurs raifonnemens, que nos actions & nos vœux tendent à la volupté,
comme aufouverain bien & à la fin dernière. Ils nomment volupté tous les
mouvements & tous les états du corps & de l'ame aufquels on fe plaît
naturellement. Sur quoy je vous prie de remarquer ce dernier mot qu'ils
n'ajoutent pas témérairement: car tout ainfi que les defirs naturels des
choses agréables font ceux qui ne font tort à perfonne , qui n'empêchent
pas un plus grand bien que celui qu'ils recherchent, qui ne font pas fuivis de
douleur & de déplaire, qui ne choquent ny les fens ny la raifon -> ceux là
au contraire qui ne viennent pas de l'ordre de la nature donnent un faux
titre à de vaines illufions (comme fi les hommes avoient autant de
connoiffance fur la bonté des choses que fur les termes du langage) &
ellevent ce qui ne peut rien contribuer à la vraie felicité , mais qui luy
ferme la porte toutes les fois qu'il (êst d'amuſement

The text on this page is estimated to be only 25.85% accurate

"DE TTÎ. M O R V S. iiç ment à ceux qui s'y arreftent. Certes il n'y a que trop de cfrofcs qui font d'elles mefmes fans douceur , ou qui ont quelque amertume méfiée, aufquelles neantmoins la dépravation de noftre gouft fait trouver des délices. Us mettent au rang de ces voluptés imaginaites la vifion de ceux qui s*eftiment davantage à caufe de leur habit. Et de vray il y a-en cela dcuxchofes à reprendre : car c'eft une lourde faute à une personne de feprifer moins que fa robe. Si vous regardés rufàgc, la plus defliée vaut moins que la plus grof fiere. Cependant, comme fi la nature & non pas l'imagination Faifoit valoir l'eftoffe, on croit eftant mieux ; veftu d'en eftre plus honnefte homme , on veut recevoir des honneurs aufquds on n ofèroit penfèr fous un habit déchiré. Mais voicy la féconde folie ; car y-a-t-il rien de folide & de profitable en toutes ces déférences ? Quel vray & naturel plaifir apporte la telle defcouverte& les genoux ployés ? En eft on moins lubject à la goûte ou à la migraine ? Cependant c'eft la maladie de ceux qui fè picquent de nobleffe , qui fe F 3 font j>

The text on this page is estimated to be only 29.68% accurate

126 V T O PIB font à croire qu'ils font fils de la poule blanche , à caufe qu'ils montrent une longue lifte de devanciers riches en fiefs (car il n'y a aujourd'huy point d'autre fubject de noblefle)&qui ne s'eftiment pas moins nobles , bien que ces pofléffions ne lbient pas venues julques à eux , ou qu'ils les ayent efgarées par leur bon mefnage. Les Vtopiens font un pareil jugement de ceux que j'ay touchés tantoft , qui fe plaifent aux perles & aux pierreries , & qui font à leur compte des demy-dieux lors qu'ils ont recouvré cjuelque pierre de grofTeur extraordinaire; fur tout û elle eft de celles qui font en voçue; car ces çhofes ont leur pays & ïeur faifon. Ils la font démonter , fi elle eft enchaffée , afin de voir toute fbn efpailleur ; & alors le marchand leur protefte fous caution bourgeoisè,que la pierre eft vraye & naturelle : fans cela ils ne Içauroient juger fi elle n eft point fortie du fourneau d'un Alchimifte. Mais puis que l'œil ne peut pas difcerner une pierre artificielle d'avecque celle que la nature a formée , quel plaifir y a-il à regarder l'une plustoil que l'autre ? Elles

The text on this page is estimated to be only 26.73% accurate

DE TH. M O R V a. 127 Elles doibvent estre d'egalle valeur, tout de mefme que fi on estoit aveurle. Quelles rifées penfés vous qu'ils jont de ceux qui amaflent des richesses fuperflues , afin de s'y rouler deffus & de les confiderer? croyez vous qu'ils mettent ce plaifir au rang des véritables? Ils fe moquent auffi • de ceux qui par une niaiserie encore plus ridicule , après avoir fué à acquérir des trefors les defroben à leur veüe, les cachent pour ne s'en jamais fervir , & en un mot les perdent afin de ne les perdre pas. Ea effe & ils ne font pas davantage à leurs maistres en cest estat là , que l'or du Peni qui est encores au centre d'une montagne : toutesfois ils se rejouissent de ce que Dieu merci leur trefor n'a rien à craindre , & fi quelcun l'enlevoit à leur defeeu dix ans avant leur mort ils ne se rejouiroient pas moins d'une poffeffion imaginaire, car ce leur est tout un qu'il soit là où ils l'avoient mis , ou qu'il n'y soit pas; pourveu qu'ils n'ayent pas le vent de fa perte. A ces joyes fortes & chimériques ils adV jouissent celle des joueurs (de la folie desquels ils ont oiiy parler feulement; 4 ment;

The text on this page is estimated to be only 27.81% accurate

128 V T O P I E ment) & celle des chafieurs. car , difènt-ils, quel plaifir y a-il de jetter des dets dans un cornet ; & ii c'eft une chofe agréable , ne doit on pas s'ennuyer de la réitérer fi fouvent? ou quelle muſique eft celle là d'ouir heurler une meute de chiens ? y a-il • plus de fatiſfa&ion à voir courir un chien après un lièvre , qu'un chien après un autre chien ? Si. la courſe ✓plaift,ceux-cy ne courent pas moins vifte. Mais fi vous vous repaiffés de l'eſperance qu'une cruauté ſe va commettre à vos yeux, la pitié del> vroit bien pluſtoſt vous faifir : car vous verrés un pauvre lièvre déchiré par un gros maſtin, c'eft à dire, le timide par l'infolent , le plus foible " par le plus fort , l'innocent par le barbare. Voila pòurquoy lesVtopiens ne veulent pas qu'un homme libre ſe méfie de la vénerie; mais ils en laiflent l'exercice aux bouchers, qui font leurs efclàves,& tiennent la chalſe pour la plus baſſe partie de ce meſtier. Car les autres eſtans plus utiles, font auſſi plus honneſtes. On eſgorge ijn mouton pour la neceſſité,mai\$ c'eft principalement pour le plaifir des yeux qu'on donne en

The text on this page is estimated to be only 28.37% accurate

DE TH. MO R V S. Hf proye un miferable petit animal à un lévrier ou à un faucon. Ils croyent que le divertifièment qu'on prend à ce fpe&acle tefmoigne une ame naturellement brutale, ou bien qu a la longue ce fauvage plaifir meine dans la brutalité. Ainfi ils ne veulent pas que la vraye volupté aye aucun commerce avec ces choies, ny avec quantité d'autres que les hommes eftiment délicieufès , bien que naturellement elles n ayent rien ac doux & d'agréable. Car ce ticft pas affez , difent ils pour confirmer leur opinion , qu elles chatouillent les fens tout de mefme que les plaifirs fôlides. Il faut que cela /bit propre à leur nature , & non pas emprunté de la mauvaifè couftume & de l'imagination bleflée. Il y a des femmes greffes dont le gouft eft fi dépravé que le fiel leur fêmblera du lucre, & le fuif ou la poix leur feront des viandes exquises. Mais comme le jugement mal fain d'un malade , ou d'un mal habitué , ne peut pas changer l'eftre des chofes ; aufli la volupté ne s'accommode pas à la fantaifie des hommes. Nos Vtopiens donc font di verfès elpeces des F Ç plai

l^a. V T O PIE plailirs qu'ils reçoivent pour véritables. Car
premièrement ils les divifent en ceux de lame , & en ceux du corps. En lame
il y a la partie intellectuelle, qui trouve demerveilleufes délices en la
contemplation de la vérité , au fou venir de la vie vertueuie , & en
l'efperance infaillible des biens qui, nous font refervés hors d'icy. Les
plaifirs du corps font derechef de deux fortes. Il y. en a qui chatouillent les
fens d une façon fort remarquable : & cela arrive lors que nous voulons
reparer par le boire & le manger ce que la chaleur naturelle a difTipé,ou lors
que nous voulons chafTer quelque chofe que le corps a de trop , comme les
excréments des inteftins, la femence des vafes fpermatiques , une mauvaife
humeur qui eft fous la peau. Mais outre ceux cy il y en a qui ne font ny pour
reparer quelque perte,ny pour ofter quelque fuperfluité , dont toutesfois
l'action eft fort violente,& doit eftre raportée à une caufe qui ne nous eft pas
encore bien cogneue. La Mufique & la Beauté agiffent par des refforts de
cefte nature. L'autre forte de plai

F DE TH. MORVS. i} f plaifirs corporels eft celle qui naift d un éftat paifible & tranquille, lors que la bonne fanré ne rencontre rien qui la choque. C'eft un bien du^ quel la poffe/ñon eft extrêmement douce , neftant point conteftée , & qui peut feule tenir la place de pl tireurs autres. Il eft vray que celle forte de volupté agit plus fburdement , & marche avecque moins de bruid*t, que ce defir infolent de boire & de manger : mais elle ne laiflepas d'éftre tenue de plusieurs pour la * plus accomplie , & prefque tous les Vtopiens ad vouent qu'elle eft la bafe & le fondemènt de tout ce qu'il y a de doux en la vie. En eflfecl: il n'y peut avoir rien d'agréable fans elle : car fi la bonne fanté n'eft pas en un fubjeft d'où la douleur eft bannie , cefte privation n'eft pas tant un plaifir qu'une infenlibilité. Ils ont donc rejeté l'opinion de ceux, qui ne rel çoiventpas la fanté ferme &arre, ftée parmi les voluptés , à caulè qu'elle ne peut pas eftre apperceuë , j fi elle n'eft efbranlée par quelque mouvement contraire.' La qneftioa ; a efté chez eux long temps fur le , bureau: mais en fin ils font tombés F 6 prefr a*1*

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

152 V T O P I E prefque tous d'accord que la bonne fanté eft l'un des principaux plaifirs de l'homme. car, difent ils, puisque la douleur eft une fuite de la maladie^ que cefte mauvaife qualité eft l'ennemie irréconciliable du plaifir, pourquoy ne veut on pas que cettuicy accompagne la difpofition louable des organes & la tranquillité de tout le corps ? & il n'importe que la maladie foit la douleur , ou que la douleur naiffe de la maladie , d'autant que cela revient tout à un : veu que fi le plaifir eft une mefme chofè ue la bonne fânté , ou bien un de es effets infaillibles , comme la chaleur eft celuy du feu -9 tant y a que la volupté ne manquera point de fe trouver par tout où il y aura une bonne & ferme conftitution* D'ailleurs.ad jouftent ils, quand nous nous nourrifbons , que faifons nous autre chofè que combattre la faim par la viande & le breuage , & la victoire que nous en obtenons en nous confervant caufe fans doute beaucoup de plaifir. Si la (anté aime le combat contre la douleur , ne fera-elle pas bien aife d'en triompher? Hftnt au bout de fès travaux tombera

DE Tfl; MORVS, 133 berâ-elle en léthargie, ignorera-elle le bien qu'elle possède, ou le voyant ne s'en fouciera-elle pas? Ils eussent une moquerie de croire que la santé n'est pas' fenfible. Qui est ce, disent ils , qui veillant & n'estant point malade ne s'apperçoive qu'il jouit de bonne santé, qui n'aime ceft estat , & qui ny trouve des délices? Mais ils recherchent principalement les plaifirs de l'ame, comme les plus grands & les plus folides ; & donnent le premier rang à l'exercice de la vertu, aux reflexions d'une vie fans reproche,& à la conscience des belles actions. Quant aux plaifirs du corps , ils préfèrent ceux de la bonne santé à tous les autres : car ce que le goût caufè de délices n'entre en contideration qu'à caufè d'elle , qu'il faut confèrver par les aliments. Ce font des remèdes que nous opposons aux maladies , & à la mort t qui s'approche chafque jour , confumant quelque goût de l'humide radical. De forte que tout ainfi qu'un homme fage demanderoit plustoft de n'estre point fubjet aux maladies, que d'estre obligé de recourir inceffamment aux médecines \ & cherF 7 che

134 V T O P I E cheroit des remèdes qui arrachaffent le mal ,
plustoft que des lenitifs de la douleur : de mefme il vaudroit mieux que
nous n eufions pas befbien de boire & de manger , que goufter des plaifirs
qui marquent noftre imperfection & noftre foibien^ Ceux qui font leur Dieu
de leur ventre , & qui penfent qu'il n'y a rien de pareil à fè chatouiller le
gofier d'un verre de vin ou d'une viande delicate,debvroient fouhaitter ,
comme leur fouverain bonheur , de pouvoir eftre tousjours à table , de ne
remplir jamais leur faim, d'avoir une foif inextinguible, & une perpétuelle
demangeaifon au bout de la langue. Certes qui n'auroit autre occupation que
celle la de fe gratter traimeroit une honteufe & miferable vie. La volupté du
gouft eft la moins pure de toutes ; car elle eft tousjours accompagnée de
quelque pointe de douleur. L'appétit naift de la faim , & meurt avec elle ; de
forte que les plaifirs de la gueule luy font proportionnés , & fininentaufii
dés que leftoniach cefle d'abayer. Us n'en font donques deftat, qu'autant que
la neceflité

The text on this page is estimated to be only 26.90% accurate

DÊTH. MORVS. îif ceflîté veut qu'on les eftime. Mais ils reçoivent de bon cœur les pre* fêns ae la nature j & recognoiffent l'obligation que nous luy avons , de ce que par (on moyen nous faifons avecque plaifir , ce qu'il falloit faire j necenairement. En effect quelle cruauté /eroit ce , fi l'incommodité de là faim estoit de la nature des autres maladies moins ordinaires,qu'il faut guérir par des breuvages qui font frémir , tant le gouft & l'odeur j en font horribles ? ils ne négligent ! pas la beauté, la force, & la fouplefi fè\$ & employent fort volontiers , \ comme des aflaiſonnemens de la vie , tons les plaifirs qui entrent par les oreilles, par les yeux, ou par les I narines; car ils font particuliers à l'homme , n'y ayant point d'autre * animal qui s'amufe à contempler la : merveilleufe architecture del'Vni\ vers , qui fe plaife aux odeurs , fi ce n'est pour difcerner les viandes , qui - fçache la meſſuredes (bns, & les \ douceurs de l'harmonie.Cependant) en tous leurs plaifirs ils gardent ce[lté modération de ne perdre pas un t bien confiderable pour fetrop hafter après un moindre,& de s'abſter nir

I38 V T O P I E mes de plus longue vie & de fanté plus ferme.

Vous n'y verriez pas feulement les chofes , que nos payons ont aceouftumé de faire pour dompter l'infertilité de la terre , pratiquées avec grand foin ; mais vous y trouveriez des endroits d'où on a arraché une forêt , & d'autres où on en a planté une. En quoy on ' n'a pas tant eu égard à la fertilité des lieux qu'à la commodité de la voiture : car on a voulu mettre le bois près des villes , ou près de la mer & des rivières , le charroy des grains & des autres denrées leur îemblant moins difficile par terre. Ces peuples font d'humeur douce, gay e, ingénieufe, amie du repos , & iupportant aifement le travail du corps , quand il en eft de befoin. Leurs defirs , qui font fort modérés en toute autre chofe , femblent n'avoir point de bornes pour les fcien1 ces. Car leur ayant parlé des au1 theurs Grecs (nous jugeafmes que parmi les Latins ils ne roient pas que de la Poé'fie & de l'Hiftoire) & leur ayant dit qu'ils eftoient pleins de rares doctrines 5 ils ne ceflèrent de nous importuner d'en faire une ^ ver

The text on this page is estimated to be only 28.30% accurate

DE TH. M O R V S. 139 version,& de les leur expofêr.Nous commençafmes donc à les lire, pluftoft afin de ne pas réfuter leurs prières , que fous eſperance de leur profirer beaucoup. Mais des que nos premières leçons leur eurent donné quelque entrée dans nos livres , leur diligence nous fit eſperer que nous ne perdrions pas noſtre peine, Ilsformoient fi bien les lettres \$ ils prononçoient fi nettement les mots 3 ils retenoient & recitoient-fi fidèlement ce que nous leur apprenions,que nous en demeurions tous eſtonnés. l'euffe tenu cela pour ' un miracle, fi les efeoliers dont le Sénat nous avoit chargés n'euffiènt eſté choifis d'entre les plus beaux eſprits de leur collège, & s'ils n'eufſent adjouſté à la vigueur de leur aage une inclination extraordinaire de s'avancer. De forte que dans moins de trois ans,ils ne trouvèrent plus de difficulté en la langue Grecque , & peurent entendre tous les bons auteurs, pourveu que les fautes des exemplaires ne les arreſtaſſènr. l'eſtime qu'ils ont appris ceſte langue d'autant plus facilement qu'elle a quelque affinité avecque la leur :

The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate

140 V T O P I E leur : & je conjecture que ces peuples font
aefcendus des Grecs, bien que leur langage foit prefque tout rerfân , parce
qu'il y a du Grecifme en l'impoſkion des noms des viHes & des magiftrats.
L'avois fait en mon cjuatriefme voyage un petit paquet de livres, que j'avois
mis dans le vaifièau , au lieu du coffre qu'on donne à chacun pour Tes
befongnes & pour fa marchandifej parce que je faifbis deffein de ne point
retourner , ou de trfarrëfter fort long temps. le leur aydonc lahTé la plus part
des œuvres de Platon & d'Arillote , Theophraste des plantes : mais, ce qui
me fafche, mutilé en divers endroits, car ne l'ayant pas bien ferré un finge le
rencontra par malheur , & en defchira quelques feuilles en fè jouant. Ils ont
des Grammeriens, Lafcare tout entier : p^ur Théodore Gaza, je ne Ta vois
point apporté, ny d'autre Dictionnaire qu'Hefychius & Diofcoride. Ils
cheriflſſent paſſionnement les œuvres méfiées de Plutarque, 8C fèplaifent
aux railleries de Lucian. Des poctes,ils ont Ariftophane, Homère, Euripide,
& un petit Sophocle

The text on this page is estimated to be only 28.96% accurate

DE TH. M O R V S. 141 de de l'impreffion d'Aide Manuce. Des Hiftoriens, Thucydide, Hérodote , & Herodian. Pour la médecine , Tricius Apinatus l'un de mes compagnons avoir apporté quelques traités d'Hippocrate,& le pe* rit art de Galien, dont ils font gran* de eftime. Car bien qu'il n'y ait aucune Nation où la médecine (bit moins neceïïaire; il n'y a lieu au monde où elle (bit davantage honorée , quand ce ne feroit que pour celte feule raifon , qu'ils en mettent Ja cognoiffance entre les plus belles & les plus utiles parties de laphitofbphie. De l'eftude de laquelle non feulement ils tirent une grande fatiffacïion en la découverte des fècrets de la Nature; mais meimes ils penfent que Dieu leur fçait bon gré: parce que comme les artifans fè plaifent que l'on confidere & qu'on loué leur ouvrage,aufl le grand ouvrier de cefte admirable machine du monde n'a fait l'homme doué d'entendement & capable de parcourir de la penfée le ciel & la terre,que pour Je rendre fpedtateur de fes merveilles, & tirer de fa bouche les louanges qu'elles méritent. Ce qui

The text on this page is estimated to be only 28.18% accurate

142 V T O P I E qui luy fait aimer fans doute les curieux , qui veulent manier les plus petites pièces & confiderer jufques aux moindres reflforts. bien plus que ces ftupides dont l'ame n'a jamais fait de réflexion, & qui ont tousjours regardé la terre du mefme œil que les beftes la regardent , feulement pour y trouver dequoy remplir leur ventre & contenter les parlions aveugles du concnpifcible. Les Vtopiens donc par le fecours des lettres ont l'efprit fort propre aux inventions des arts qui fervent à la commodité de la vie. Mais ils nous en doib vent pourtant deux fort remarquables, l'imprimerie, & le papie? ; quoy qu'à la vérité ils ayent contribue beaucoup à l'apprendre. Car nous ne fîmes que leur monftrer les livres d'Aide, & leur difeourir en gênerai de la matière du papier, & de la facilité de l'imprefllon , n'y ayant aucun de nous qui en feeut le meftier : fur quoy d'abord ils devinèrent toute la fineffe, & effayerent de jetter deschara&eres,& de faire du papier -3 au lieu du parchemin, & de leforce d'arbre & de rofèaux , dont ils j(è 1er voient auparavant. La chofe

D E T H. M O R V S. 14} chofè ne leur fuccedant pas aflez du premier coup , ils la prirent de tant de façons,qu'en fin ils la perfectionnèrent ; & s'ils avoient maintenant davantage d'originaux Grecs les exemplaires ne leur manqueroient pas : car ils ont tiré desjaplufieurs milliers de ceux que je leur mis entre les mains. Ils reçoivent courtoifement tous ceux qui voyageans chez eux tefmoignent avoir quelque rare qualité d'efprit , ou qui ont veu beaucoup de chofès en leurs voyages; d'autant qu'ils fe plaifent merveilleufement d'ouïr raconter ce qu'on fait ailleurs; ce qui fuit àu£ fi la caufe du bon accueil que nous eufmes. mais on n'y aborde gueres pour le négoce,- parce qu'on ne peut apporter cnez eux que du fer , ou de l'or & de l'argent , matières que les marchands aimeroient mieux remporter. Et ils eftiment plus k propos detranfporter eux mefmes hors du pays leurs marchandifès , que de permettre qu'on les vienne querir.afin que par ce moy é ils ayent plus de cognoiflance des Nations eftrangeres , & qu'ils s'exercent à la navigation, de laquelle ils ne veulent pas oublier la fcience, Dtf

The text on this page is estimated to be only 27.52% accurate

144 V T O P I E Des Efclavei. LEs efclaves dont ils Te fervent ne font pas de ceux que le hafàrd d'une guerre eftrangere à jettés dans cefte infortune. Ce n'eft que de leurs propres victoires , & que fur leurs ennemis qu'ils prennent cefte: advantage. Ils ne tiennent pas aufii dans la fèrvitude les enfans qui naiffènt à leurs efclaues 5. & ils ne veillent pas mefmes employer à leur ièrvice ceux deiquels ils ne rendroient pas la condition pire , s'ils les acheptoient des autres Nations, chez lefquelles ils manquent de libertè. Mais voicy comment ils recouvrent des efclaves. Us deftinent à cefte peine ceux d'entre eux qui rompent leurs loix communes , & acheptent de leurs voifins les criminels qu'on à condamnés à la mort. Cefte de ces derniers qu'ils tirent la plus grande partie de leurs efclaves; les habitans d'Vtopie efvitaris afiez la feverité de la peine en fe tenans dans leur debvoir. Ainfi ils ont des efclaves pour leur ufage à fort bon compte 5 car on leur donne la pluf

The text on this page is estimated to be only 21.49% accurate

[DE TH. MORVS. 14^e I plupart .de ces misérables , & fion ! leur en vend quelques uns on les met à fort bas prix. Ayant donc par ces deux moyens recouvré des esclaves, ils ne les occupent pas seulement à un travail assidu , mais ils en mettent les plus coupables à la chaîne ; traitant au relie plus rudement que les autres ceux de leur pays, de/quels ils jugent que la maicç a été plus noire , jhiûs que la bonne éducation n'a pas été capable de les retirer du vice. Ils ont une autre forte d'esclaves, outre ceux que je viens de dire ; car ils reçoivent à leur service des étrangers qui se jettent parmi eux, lors que la févirude est ailleurs trop rude & de peu de profit. Avec ceux çy ils . agissent fort courtoisement , & (i ce n'étoit en la tâche qu'ils leur donnent^e n y auroit point de différence entre eux aux citoyens naturels. Mais parce qu'aux pays étrangers le travail est plus grand qu'en Vtopie, on exige d'eux la peine qu'ils avoient accoustumé de rendre. Au reste ils ne leur refusent jamais le congé , lors-qu'ils le demandent (ce qui arrive rarement.) Ils n'en retiennent

The text on this page is estimated to be only 26.91% accurate

T4« V T O P I E nent perfbnne contre fon gré , & ne renvoient aucun de ceux là les mains vuides. Ils prennent grand foin de tous ceux en gênerai qui tombent malades, & n'oublent rien de ce qui peut contribuer à leur fantéj ibit en l'ufàge des remèdes neceflaires , foit en l'adminiftration des autres chofès. lufques là que fi quelcun eft attaqué d'une maladie incurable , ils foulagent les ennuis autant qu'ils peuvent par leurs vifites , & par la douceur de leurs entretiens. Mais fi la maladie avec ce qu'elle eft incurable fe trouve accompagnée de douleurs continuelles , qui ne font ny paix ny trefve avec celui qu'elles exercent; les Preftres & les Magiftrats l'exhortent à ne pas furvivre à foy mefine; luy reprefentans qu'il eft inutile à toutes les fonctions de la vie, qu'il n'y goufte que des amertumes , dont en fè confervant il entretient la fource , qu'il ne doit pas faire difficulté de mourir, puis que vivre luy eft un fûpplice, & qu'il doit tenir pour très certain que ce luy fera une aftion de très grande prudence , s'il fè tire de la prifon & de la gcfiie, ou s'il permet que

The text on this page is estimated to be only 26.17% accurate

DE TH. MORVS. 147 que fes amis l'en tirent ; enfin qu'il ne peut faillir en fuivant ceft advis, puis que le*s preftres, interprètes de la volonté de Dieu , l'eftiment conforme à la pieté & le ruy donnent. Si quelcun vent le recevoir, une abftinence volontaire,ou dans un profond alioupiflement quelque genre de mort infênfible les délivre ce la mifere. Mais fi on fait ferme dans la refolution de vivre à quel prix que ce foit , ils ne forcent perfbnne, êc luy rendent julques au bout tous les debvofrs aceouftumés. Or bien qu'ils approuvent la mort volontaire en cefte occalîon de la recercher, ils la condamnent quand on fe l'efr. donnée fans le confentement des preftres, & du Sénat, Ce qu'ils tef moignent jettans , avec quelque efpece d'ignominie , dans un mareft fans fèpulture le corps du défunt, comme indigne de la terre & du feu dont ils nonorent ceux des autres. Les filles ne font pas mariées avant l'aage de vingt & depx ans, & les hommes avant celui de vingt & fix. Si une fille ou un jeune homme eft convaincu d'avoir uféavant le mariage d'amours fèclettes , on G z luy MM

The text on this page is estimated to be only 27.53% accurate

I A S V T O P I E luy fait une bien rude censure , & on luy défend abfolument de fe marier fans la permiffion "du prince, auquel on laiffe le pouvoir de relâcher de la fentence. Le pere aufli & la mere de famille en laquelle le fcandale eft arrivé oyent un grand & fâcheux blafme, comme n'ayans pas allez fait leur devoir en chofe à laquelle il falloit prendre foigneufement garde. La raifon d'une telle rigueur qu'ils tiennent à cefte faute eft qu'ils prevoyent que peu de perfonnes feroient (m'p'oles de l'amour conjugale, qui doit unir infèparablement le mari avec la femme , & applanir toutes les difficultés que le mariage rencontre, fi on n'empêchoit l'ufage des embraffemens vagues & incertains. Au refte ils obfervent exactement au choix de leurs femmes, quand ils veulent fe marier , une couftume qui nous fèmbla fort impertinente & ridicule. C'eft qu'une honnête femme d'âge jneur, & de gravité requife, fait voir à celui qui recherche quelque fille ou quelque verve maiftrefTe toute nue ; & pareillement «n homme choifi pour fa probité mon

DE TH. MORVS. 149 monstre l'amoureux en même état à (a maistrefie. Comme nous nous moquions de cette coutume , de laquelle nous condamnions l'usage, ils dirent que la fottise des autres peuples leur sembloit étrange , en "ce qu'ayants à acheter un cheval, c'est à dire, à bien ou mal employer quelque argent , ils usent de beaucoup de prudence & de précaution: car encores qu'un cheval paroît toujours presque tout nud , ils en font ôter la selle & le harnois , de peur qu'il ne cache quelque ulcère dangereuse ; là où ayants à choisir une femme en la compagnie de la-» quelle il s'agit de passer la vie avec plaisir ou avec dégoût , ils y vont avec négligement, qu'ils la prennent sans en avoir vu que le visage , qui est une petite partie de tout le corps : de sorte que parmi eux il n'y peut avoir que des mariages fort mal assortis , leur election n'étant pas accompagnée de connoissance & de jugement. Certes les hommes ne sont pas montés à ce degré de faiblesse , que de ne faire cas que des bonnes mœurs d'une femme. Ils regardent aussi à la beauté du corps ; * G 3 & il

The text on this page is estimated to be only 27.74% accurate

Ifo V T O P»I ĨE & il n'y a point de doute, que fi elle eft adjouftée aux vertus de l'ame, le fubject n'en foit rendu plus aimable , mefmes à un homme lage. Il ie peut trouver de fi grands défauts /bus les habits d'une femme que les corps eftans devenus infeparables par le mariage , les efprits feront •.dans un irréconciliable divorce. C'eft pourquoy il leur a fèmblé fort à propos d'empefcher par cefte couiïume que perfonne ne fuft trompé. La laideur & les défauts qu'on n a pas ignorés font fùportables , & fi quelque accident impreveu les ameine après le mariage, on cft obligé de fuivre les loix du deftin , duquel fèul on autoit à fe plaindre. Leur foin a efté en cecy d'autant plus grand, que des peuples de cefte partie du monde ils font les feuls qui fe contentent d'une feule fem- . me,& que la mort feule romp le mariage, fi l'adultère ou l'incompatibilité d'humeur n'en précipite la fin. Le Sénat permettant ce change à la partie oflfencée condamne l'autre à un perpétuel célibat. Hors de ces deux caufes il neftpas permis de répudier fa femme fur le prétexte M . . s î.j de

The text on this page is estimated to be only 29.78% accurate

DE TH. M O R V S. IJI de quelque accident qui luy fera arrivé en Ion corps. En ene& ils jugent fort bien que ce feroit une grande cruauté d'abandonner une perfonne lors quelle a davantage befoin de fecours ; & que la vieille^ fe feroit mal afleurétraifnant avecque foy tant de maladies,ouplustoft eftant elle mefme la plus fafcheufe de toutes. Ils pratiquent quelquesfois cecy, lors qu'il te rencontre entre le mari & la femme des antipathies infurmontables.c eft qu'ils prennent parti ailleurs, & choiffent chacun de fon cofté une perfonne avec laquelle leurs humeurs ayent plus de rapport. Mais avant que penjer à ce nouveau mariage , il faut qu'ils ayent communiqué l'affaire au Sénat, qui veut en cognoître à fonds , &: de qui le confentement eft difficile à obtenir , de peur que les mariages ne fuffent moins fermes , fi le/perance de nouvelles nopces eftoit aifée à concevoir. Les adultères fouffrent la punition d'une rigoureuse fervitude.Et s'il efchet que l'un & l'autre foient perfonnes mariées , les parties offencées après avoir répudié les coupables peuvent fe maG 4 ne*

The text on this page is estimated to be only 25.91% accurate

152 V T O M E rier enfemble , fi c'est lent inclina-^{*}tion , ou bien à tel autre qu'il leur plaira de choisir. Mais si leur affection continue, nonobstant l'infidélité, on ne défend pas la continuation du mariage ; pourveu qu'on vueille aussi prendre sa part de la peine qu'on a imposée au criminel. Et il arrive quelquesfois que la repentance de l'un & l'affliction de l'autre à troubler le travail de celui qu'il aime , excitent la pitié du Prince & font que tous deux recouvrent la liberté. Après quoy les recheutes font toutes mortelles. Les autres crimes n'ont point de supplice arrêté , le Sénat y apportant le tempérament qu'il juge nécessaire. Les maris châtent leurs femmes, & les pères leurs enfans si ce n'est que l'énormité de l'action demande pour l'intérêt du public une punition exemplaire. Mais les plus grandes méchancetés n'ont gueres d'autre plus rude châtiment que la ferveur ; qui étant fort incommode au prévenu, tourne davantage à l'utilité de la République, que si on se haïtoit de retrancher un de ses membres. En effet un homme qui travaille

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

DE TH. MORVS. vaille fa vie durant pour l'expiation de fon crime , fett d'exemple bien plus long temps , que fi une mort violente l'oftoit promptement de la fociété civile. Il eft vray que s'il regimbe contre l'efguillon , & s'il ne veut pas fupporter les peines qu'il a méritées , on le traiéte comme une befte farouche, dont il faut delcharger la Nature , puis que la prifon & les chaifnes ne font pas capables de l'empefcher de nuire. Ceux qui lupportent patiemment leur mifère ne font pas hors de toute efpérance d'en eftre délivrés : car lors que domptés par l'adverfité , ils tefmoignent avoir une repentance , que le îêntiment de leur peine cau/è bien moins que le deplaifir de leur faute, Î>ar grâce fpéciale du Prince, ou par e futtrage du peuple, la fervitude eft adoucie , & quelquesfois entièrement oftée. Ce n'eft pas un moindre crime d'avoir tafché de fuborner une fille que de l'avoir effectivement débauchée : parce qu'ils efgallent aux mauvaies actions le deflein formé de les exécuter. Celuy qui ne manquoit pas de volonté eftant fans doute bien marri de manquer dô G y puiP

IJ4 V T O P I E puiflance, & ayant contribué tout ce qu'il pouvoit à fa mefehanceté. Les fols fervent au diverthTement desfages; & comme ce feroit une honte de leur faire quelque outrage , il n'eft pas défendu de prendre du plaifir de leur folie : d'autant que cela tourne au profit de ces pauvres gens , qui font entretenus par ceux qu'ils divertiffent , beaucoup plus ioigneufement que fi on les donnoit à des perfonnes triftes & melancholiques , dont le ris ne pafie jamais Je bout des lèvres. Celuy qui fe mocqueroit d'un borgne, d'un bofTu , ou de quelque autre perfbnne contrefaite , à caufe de fa laideur , fe rendroit luy mefme ridicule : car , dilent ils, c'eft une grande niaifèrie de reprocher à un homme ce qu'il n'a peu éviter. Or comme c'eft une pareffe blafmable de ne pas conlerver fâ beauté naturelle; c'eft auffi parmi eux çhofe infâme & inufitée que d'employer le fard. L'expérience monftre qu'il n'y a point de beauté qui rende une femme plus recommandable que la bonté de tes moeurs & la révérence qu'elle porte à fon mari, Car s'il y en a quelques uns

The text on this page is estimated to be only 29.20% accurate

DE TH. M O R V S. ĩfç qui fe laiilènc piper aux attraits d'un beau vifàgejeur amour eftfi peu folide qu'il s'efface d'ordinaire dès que les rides paroiffient,fi la vertu & lhonnefteré ne la retiennent. Ce n'eft pas tant feulement pour la crainte.de la peine qu'on tâche de retirer les hommes du vice. On les appelle auflî à la vertu par les honneurs qu'on leur propolê. On drefie des ftatues dans les places publiques à ceux qui fe font fignalés au fervice de la Republique. Cela conferve la mémoire des belles a&ions , & fert à la pofterité d'un puiffant efguillon à marcher fur les pas de fes anceftrcs. Qui veut s'offer l'efperancede parvenir à quelque chargeai n'a qu'à la briguer. Le peuple & les magiftrats vivent en une concorde admirable. Ils n'ont rien derogue& d'infolent , mais ils s'eftudient au contraire à la douceur & à l'affabilité. C'eft pourquoy on les nomme les pères ; & ils le ibnt en effet , li grande eft l'utilité de leur fàge conduite. De forte que les honneurs qu'on leur rend partent d'un cœur fincere , & ne font exigés que par la feule affeétion que chacun a pour G 6 eux.

The text on this page is estimated to be only 29.22% accurate

ic8 V T O P I E puis long temps à en délivrer pluHeurs de la tyrannie) viennent chez eux prendre des magistrats; les uns tous les ans , les autres de cinq en cinq ans , ou dans un plus long terme j après lequel ils les reconduifènt pleins de gloire & d'honneur , pour en rameiner d'autres en leur place. En quoy certes ces peuples agiflent fort judicieufèment pour le bien de leurs Republiques. #Car les bonnes mœurs des magistrats eftans ce qui les conferve , quels cuflent ils • peu choifir dont lame fust moins vénale , & dont l'intégrité eust efté moins capable d'élire tentée des prefens \$ puis que debvans bien toft retourner en leur pays ils n'en ont que faire \$ ou qui , ne cognoîflans point les habitans de leur juriidictionjfuflènt moins partiaux, & davantage vuides des préjugés delà haine & des interefts de l'amitié ? L'avarice & la partialité font les deux peftes des jugemens & les ennemies de la Iuftice , qui eft le plus fort lien de la Republique : mais les magistrats defquels je parle ignorent ce venin , & ne (çauroient eftre deftournés de l'honnefteté par aucune

DE TH. M O R V S. if\$ cunc confideration. Les Vtopiens nomment leurs compagnons ces peuples aufquels ils donnent des officiers pour les gouverner , & leurs amis ceux aufquels ils ont communiqué quelques autres bienfaits. Nous avons accouitumé de faire des Traiclés & des Alliances , que nous rompons & renouvelions comme bon nous femble : mais les Vtopiens n'en font avecque perfonne. Car,difent-ils,la Nature n a elle pas allez lié les hommes entre eux , & celui qui en mefpriera le nœud fera-il grand cas des paroles ? Ce qui les confirme en cefte opinion elt, qu'en ces contrées les Traiétés des r rinces n'y font pas gardés de fi bonne foy quetvnoftre Europe , & fur tout en ces quartiers où la Religion Chreftienne s'eft eftablie. • La Majefté des alliances nous eft inviolable par la juftice & par la bonté de nos Princes ; & par la révérence & la crainte de nos Prélats , qui ne promettans rien qu'ils ne tiennent religieufement.prefchent à ceux qui ont le temporel l'ufage d'une pareille fidélité , & font de rudes cenlures , fuivant la puuTànce fpirituelle qu'ils

t6o V T O P I E qu'ils ont, à ceux qui s'en départent. Ét certes ces vénérables personnes jugent fort bien , que c'est chose extrêmement honteuse , que les Traités manquent de foy, chez ceux qui se font nommer fidèles d'une façon toute particulière. Mais en ce nouveau monde , que l'Equateur ne separe pas tant du nôtre que le stile de vivre & les mœurs en sont différentes , il n'y a point à se fier aux Traitéés, quelque faiblesse de cérémonies dont on les accompagne; veu que les plus fermes se rompent aisément par quelque ambiguïté de paroles. qu'on aura induitrieusement coulées pour esbapper lors qu'il en lera de besoin. Fineffe , ou plustost tromperie & malice qu'on ne /buffriroit pas dans le contrat d'un homme privé ; & laquelle ceux là crierient hautement pleine de sacrilege & digne de la corde , qui Tenfeignans aux Princes s'en glorifient comme d'une bonne affaire. De forte qu'à ce compte la Justice semble n'estre autre chose qu'une vertu populaire , de basse estage , & qui est bien au dessous de la grandeur royale 9 ou au moins qu'il y en a

The text on this page is estimated to be only 26.78% accurate

DE T H, M Ô R V S. 161 en a deux divef lès , dont l'une eft propre au vulgaire,abjecle,rampante, & l'autre n'appartient quaux Princes,majeftueuie,libre, à laquelle tout eft permis, & qui ne fè règle que comme bon luy /èmble. le croy donc que la mauvaife foyque les Vropiens remarquent en l'obfèrvation des Traiétés de leurs voifins les empefche de s'allier , & que s'ils vi voient proche de nous ils changeroient de refolution. Bien que,quelque religieufe obfèrvation quil y euft , ils penfent que la couftume de faire des traiclés s'eft peu raifonnablement introduite,- comme fi deux peuples qui ne font fèparés que par la largeur d'une, rivière ou parleA paiflèur d une coline, n'a voient point de focieté naturelle , & debvoient exercer réciproquement tous les adtes d'hoftilité , s'ils n'eftoient arreftés par des alliances qui les uniſſent. Et toutesfois ces cérémonies ne font pas un fi parfaicl ciment de l'amitié , qu'on ne doibvc eftre continuellement fur fes gardes : car chacun tafche de piller Ton compagnon , & après avoir employé fà dextérité à baftir des articles à fon ad van

The text on this page is estimated to be only 26.72% accurate

i6t V T O P I E advantage, forme fur les plus clairs des interprétations à fa mode. Les Vtopiens au contraire eftiment qu'il ne faut tenir aucun pour ennemi dont on n'a reçu aucune injure ; que la conformité de Nature fert d'une rres-ferme alliance; que l'amitié lie cent fois plus eftroittemenr les hommes que tous les pactes qu'on fçauroit faire ; & qu'au fonds les paroles font inutiles , où il s'agit du cœur & non pas de la bouche. De U Guerre. ILs ont pour la guerre une averfion que je ne vous (çaurois exprimer. Ils la deteftent comme une chofè plus propre aux beftes farouches qu'aux hommes raifonnables; quoy qu'il n'y ait dans le monde aucun animal plus adonné que l'homme à ce beau meflier 3 & contre le fentiment des autres peuples , ils tiennent pour infâme la gloirequ'on prétend tirer des armes.Cependant ils ne lai(Tent pas à certains jours de s'exercer aux difeiplines militaires; non feulemment les hommes , mais les femmes aufli : à fin que la guerre fur

The text on this page is estimated to be only 28.06% accurate

DE TH. MORVS. i6j rc Survenant ils ne (oient pas fans y avoir la difpofition neceflaire. Toutesfois ils ne l'entrepenent point témérairement ; & ce n'ell jamais que pour conferver leurs limites , que pour chalier les ennemis des terres de leurs voifins , & que pour délivrer un peuple du joug de la tyrannie.à quoy la feule pitié qu'ils en ont & leur courtoifie les oblige. Il eil vray qu'outre ces occafions ils fecourent leurs amis à reparer des injures receues : mais c'en tandis qu'il y a eſperance d'en tirer raifon , & après avoir cogneu le fùbjett -y de peur qu'ils ne fe méfient mal à propos dans les Querelles d'autrui : ce qûi arriveroit fans doute fi leurs alliés avoient efté les premiers à harceler des gens qui ne leur difoient mot. Mais lors qu'on a fait une incurſion , qu'on ercvenu enlever du butin contre la foy publique ; ou, ce qui les picque davantage , lors qu'on a cerché noife à des marchands , qu'on leur à fait fouffrir quelque injuſtice , ils ne feignent point de fe ranger du coſté des oppreffés. Et ce ruſt là la caufe de celle guerre que les Vtopiens déclarèrent

164 V T O P I E rent aux Alaopolites en faveur des Nephelogetes , un peu avant nôtre arrivée. Quelque marchands Nephelogetes sous prétexte de certains droits receurent une grande perte chez les Alaopolites. Le tort en fut réparé par une guerre si cruelle de ces deux peuples, qui joignirent leurs armes & leurs haines au fecours que prefferent tous les circonvoifins , qu'en fin la Nation florissante des Alaopolites fut aifujétie aux Nephelogetes : (car les Vtopiens ne prirent aucune part en ceste conquête) defquels neantmoins l'estat n'eut ofé auparavant entrer en comparaifon avec celui des ennemis qu'ils fubjuguèrent. C'est chose fort remarquable , que les Vtopiens pourfuivans si vivement la réparation des injures faites à leurs amis, soit en leur perfonne , soit en leur argent , ne se foucient gueres lors qu'on leur fait à eux memes quelque niche pour attraper leur marchandife. Car pour. veu que l'outrage n'ait paffé jufques à leur perfonne , toute leur colère ne va qu'à la rupture du commerce avec ce peuple , jufques à ce qu'il ait

The text on this page is estimated to be only 24.71% accurate

DE T H. M O R V S. IÉÇ ait pleinement fatisfait à la Republique. Non qu'ils tiennent moins de compte des citoyens que des alliés i mais pource qu'ils mpportent plus aifemenr qu'eux la perte de leur argent; & cela d'autant que les marchands eftrangers traficqnans de leurs propres moyens reifentent davantage l'incommodité delà perte , que ceux d' Vtopie , qui ne font que fatteurs du public , & qui ne manient que les marchandas fuperfiues. Ce qui eftant ainfi il y auroit, ce leur femble , de la cruauté, d'expofer toute une armée aux halàrds de la guerre , pour venger un tort qui n'incommode per/bnne. Mais fi quelcun eft excédé hors de la patrie , d'où , s'il ne meurt , il demeure eftropié de quelque membre ; ils envoient des députés qui s'informent de l'affaire, & foit qu'un Î>articulier aye commis cefte infôence de fon propre mouvement,ou qu'il en ait eu charge du magiftrat, il n y a moyen de les appaifer qu'en délivrant celui qui a fait le coup, lequel ils punifTent de mort ou de fervitude ; autrement la guerre eft déclarée. AurefteilleurYafche,& mef

The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate

166 V T O P I E mefme ils ont quelque efpece de honte , des victoires pour lelquelles il a fallu verfer beaucoup de fàng. Car, difentils, quelque belle que foit la marchandife , *c elt une folie reprochable que de l'achepter plus qu'elle ne vaut. Vous ne fçauriés croire combien ils fe glorifient d'avoir vaincu leurs ennemis par fineffe & par tromperie. C'eft alors qu'ils ordonnent des triomphes & qu'ils d refient des trophées. C'eft alors qu'ils fe vantent de s'eftre portés vertueufement , & d'avoir fait ce que des hommes devoient faire 5 n'y ayant point d'autre animal qui puifle combattre par la force de fbn efprit. Les ours , adjouftent ils, les lions , les fangliers , les loups, & les autres belles combattent des dents & des griffes , & la plupart nous pafient en vigueur & en férocité ; mais en efprit & en raifonnement nous les laifibns toutes derrière nous. En leurs guerres ils vifènt à cest unique but de recouvrer ce pourquoy ils ont pris les armes : ou fi la nature de lachofe ne permet pas quelle foit reftituée, ils impotent une fi rigoureufe punition fur

The text on this page is estimated to be only 28.06% accurate

DE TH. M O R V S. 167 fur la tcfte des coupables, qu'à l'advenir ceux qui auront foin de leur falut craindront d'entreprendre le femblable • S'eftans propofés une telle fin ils y tendent de tout leur Â>offible, mais avec la précaution & a prudence d'éviter les dangers, pluftoft que cherchans la loiiange & la réputation de hardiefle . C'eft pourquoy dès que la guerre eft déclarée , on va fècètement , & tout à la fois en divers lieux remarquables dans les terres ennemies , mettre des affiches,authorifées du fceau de la Republique , & qui promettent une grande fomme de deniers à celui quidepèchera le Prince ennemi y puis une moindre fommè, mais toujours très confiderable , pour chafque tefte de ceux dont on a mis la vie à la taille ; & ce (ont d'ordinaire les principaux miniftres de l'Eftat qu'on expofeà ce danger, defquels ils penfent que le mauvais conicil porte les affaires à l'extrémité. Si on ameine en vie quelcun de ceux qui eftoientdans leroolle des profcrits , ils payent le double de ce qu'ils avoient promis de fa tcfte. Bien plus, ils promettent impunité,

The text on this page is estimated to be only 24.05% accurate

168 V T O PIE nité, & la meſme recompence, à celui des proſcrits qui attentera ſur la vie de ſon compagnon. Ainſi ils les mettent en grand trouble: car ils ne ſçavent à qui ſe fier, les plus fidelles amitiés devenant ſoſpeſtes, & eſtant rarement à preuve des avantages que l'on propoſe à la trahifon. En eſteſt ils ne ſpar[^]nent rien. Leur libéralité eſt exceſſive, afin que la grandeur du péril ſoit ſurmontée par la grandeur de la recompence. Cette couſtume de mettre à l'enchère la vie des ennemis, quoy que diſapprouvée des autres, comme pleine de cruauté & de baſe ſeſſe de courage, eſt réputée chez eux une action de grande prudence, qui tend à finir la guerre ſans donner bataille; & accompagnée de clémence & d'humanité, puis quelle rachète par la mort d'un petit nombre de coupables la vie de pluſieurs innocents de l'un & de l'autre parti, qui s'iroient expoſer à la boucherie (ans cognoiſſance de cauſe, & ſuivans aveuglement la furie de leur Prince, Si ce ſtratagème ne reuſſit, ils taſchent de fermer des diſſentions; faiſant eſperer le Royau

The text on this page is estimated to be only 29.92% accurate

DE TH. M O R V S. 169 Royaume au frère du Prince , ou à quelque autre grand de fa cour. Si]es faflions intérieures ne peuvent élire excitées fufHfàmment , ils encouragent les plus proches voifms de refufciter quelque vieil tikre, dont les Rois ne manquent jamais, & promettent de les lecourir d'argent autant qu'il en fera de befoin -y car pour les hommes , ils les efpargnent merveilleusement , & les prifent fi fort qu'ils ne donneroient pas volontiers le moindre de leurs citoyens pour le Roy des ennemis. Mais pour l'or & l'argentée l'ayans que pour ceft u/âge, ils n'en font pas chiches -y & s'il falloit le tout employer en cefte affaire, ils n'en refèr» veroient pas la valeur d'un tefton ,. parce qu'ils n'en vivoient pas après cela plus incommoderaient. Outre les richenes qui font chez eux ils ont des trefors inefpuifâbles chez leursvoifins, au/quels, comme j'ay dit cy devant , ils les ont mis en depoft.. Avec quoy il leur eft de faire des foldats de toutes pans : mais ils fe fervent principalement des Zapoletes. Cefte un peuple à cinq cent milles d'Vtopie tirant vers le foleil H levant*

170 V T O P I E levant. Il est comme barbare & à demi sauvage , les montagnes dans lesquelles il est nourri le rendent ainsi farouche. Au reste il n'y a nation au monde qui supporte mieux les incommodités du chaud & du froid , qui soit plus endurcie au travail, & qui se néglige davantage. A peine ont-ils un toit & des habits. Ils sont tous bergers ou laboureurs, & ne vivent la plupart que de la chasse sembleroit n'être nés que pour la guerre. Aussi ils la cherchent continuellement , & ne la quittent guères lorsqu'ils l'ont trouvée. Ils s'offrent à légions , & sans demander beaucoup de montre au premier qui les Veut enrôler. Us n'ont que ce art de gagner leur vie, ou pour mieux dire de chercher la mort; mais leur fidélité, lorsqu'ils ont prêté ferment , est recommandable. Il est vrai qu'ils ne veulent point de terme prefix à leur service, & qu'ils ajoutent tousjours cette clause de pouvoir se livrer au plus offrant : de sorte que si le lendemain l'ennemi leur présente davantage de gages , ils tourneront chaque, & si vous rehauffés les premiers ils reviendront à vous»

.0 DE TH. MORVSi I7T à vofre parti. Voila pourquoy il fèfait peu de guerres où ils ne fbient dans les deux armées ; & il arrive rous les jours que de proches parens, qui eftoient n'agueres fous une mefme enlêigne, devenants ennemis oublient pour deux ou trois fols les loix du fang & de l'amitié, & fe maf. facrent pitoyablement , parce qu'ils fervent à divers maiftres. Cependant leur avarice eft fort impertinente; car ils depenfenten peu d'heures , & en de groflîeres débauches , ce qu'ils avoient acquis^ à la pointe del'efpée. LesVtopiens doncemployent ce peuple contre tous les autres qui deviennent leurs, ennemis^ n'y a aucun qui puhTe furdire à leur marché. Or comme ils cherchent les gens de bien pour faire fociété avec eux; ils vont quérir ce* Ité canaille , qu'ils pouffent au dangers par de grandes promettes , que fa plufpart ne viennent pas redemander j mais ceux qui efchappent font payés exactement , afin qu'ils aillent une autre fois en pareilles occafions. Ils font litière de ces marauts , & penfènt que le genre humain leur feroit obligé s'ils en exterminoien* Hz k

172 V T O PIE la race. Leurs troupes font compo fées en fuite de ceux pour lefquels ils ont pris les armes , de quelques auxiliaires confédérés , & de quelques citoyens j dont l'un , homme de valeur efprouvée , eft créé gênerai; & fous luy deux autres font defignés, qui pendant fa vie demeurent perfonnes privées , mais qui après fa mort (uccèdent à cette charge ; de manière que faute de chef il ne peut point arriver de defordre. On prend de chaque ville ceux qui fe préfentent d eux mefmes pour aller à la guerre : car on n'y traifhe perfbnne, eftant certain que celuy qui y iroit à contre cœur, non feulement ne feroit rien qui vaille , mais fèrviroit à intimider les autres. Au refte quand il y a guerre dans le pays ils mettent ces poltrons dans les vaiffeaux, ou fur les murailles parmi de bons foldats; afin que l'exemple, & la neceffité de fe défendre les encourage , n'ayans pas moyen de s'enfuir. Et quelquesfois la honte de ceux qui les voyent, l'ennemi qui leur tient lefpée à la gorge, & l'impoffibilité de tourner le dos, leur remet le cœur dans le ventre, & les oblige à fe

The text on this page is estimated to be only 29.66% accurate

DE TH. MORVS. 173 à (e porter valeureufement. On ne force doncperfonne d'aller en une guerre étrangère : mais fi les femmes veulent y accompagner leurs maris on le leur permet , & mefine on les y exhorte. En l'armée elles font tousjours à leur cofté. Chacun a à l'entour de foy fes enfans , fes proches parents , & lès alliés ; afin qu'ils s'entrefècourent , comme la nature le leur commande. C'eft une frande honte au mari de retourner la maiibn fans fa femme, & au fils fans îbn pere. Voila pourquoy fi les ennemis viennent aux mains,ils font afTeurés de trouver des gens qui difputeront bien leur vie, & qui combattront jufques à la dernière goûte de leur fang. car tout ainfi qu'ils tafehent par tous moyens d'éviter la necelfité de combattre , y envoyans les autres : aufli quand il faut qu'ils en viennent là jamais on n'a veu des perfonnes mieux refbluès. Ce que leur prudence n'a peu faire , leur vaillance l'exécute. Ils n'ont pas feulement une première pointe; mais ils s'efehaufent plus ils vont avant , & tombent pluftoft fiir leurs rangs qu'ils ne les quittent. H 3 Ce

The text on this page is estimated to be only 29.34% accurate

T74 V T O F I E Celte obftination de courage vient de la pèntée que rien ne manquera à leur famille, encore qu'ils ne la revoyent plus. Et de vray une ame genereufe reçoit une grande fecouffe le lors qu'elle appréhende le contraire. Outre cela l'intelligence de l'art militaire & l'ad relie aux armes leur donnent de la hardieffe. Et puis les bons fèntimens aufquels on les a formés dès l'efcole , & dont ils ont veu la praclique en la bonne inftitution de la Repnblique, leur fait penfer hautement de la vertu ; qui meff ^nageant la vie aux légères occafions, enfèigne de la prodiguer, toutesfois quantes que l'honneur ne veut f)as <m on la confèrve. Au fort d« comoat certains jeunes hommes conjurés vont tefte baillée chercher le General ; & l'attaquent, ou de vive force , ou par finefle , de tant de coftés que, s'il ne fe fauve par la fuite , il eft bien maiaifé qu'en fin il ne reçoive le coup mortel , ou qu'il ne (bit fait prifonnier. Lors qu'ils gagnent la bataille ils ne fe plailent pas à faire mafiacre des vaincus, mais ils les faiffilent : ny ils ne s'amufent pas ,à pourfuivre les fuyards, en quittant leur

The text on this page is estimated to be only 29.66% accurate

DE T H. M O R V S. W leur ordre ; car ils les laifleroient tous eichapper plustoft qu'ils ne le rompiflent. En effed ils Te fbuviennent d'avoir louvent fait tourner U chance de leur cofté,lors qu'eftans à demi vaincus ils fer'allioient pour aller donner fur les ennemis , qui avoient difilpé leur eros,& aufquels ils arrachotent la victoire des mains, le ne fçaurois dire s'ils dreffent des embufches plus fubtilement qu'ils ne les évitent. Vous croiriés quelques fois qu'ils méditent de s'enfuir , & .cependant ils ne penfent à rien moins. Mais lors qu'ils ont cela tout de bon dans l'efprit , il eft impoffible de le cognoiftre. Car fe fentans preffés du nombre des ennemis , ou du lieu qui ne leur eft pas favorable ; s'ils ne peuvent fe retirer en tel ordre qu'il leurfoit aufliaifèdefè défendre en marchant que s'ils n'avoient bougé d'une place , ils décampent de nuit tout doucement» . ou ufent de quelque autre ftratageme. Le camp eft promptement fortifié d'un foré & d'une tranchée. Et ce ne font pas quelques pionniers feulement qui y travaillent , mais tous les foldats , horfmis ceux qui H 4 de

Î76 V T O V I E demeurent en garde. De forte qu'en moins de rien de grandes & vastes fortifications se trouvent dressées. Les armes dont ils se servent sont fortes & légères ; afin qu'elles résistent, & n'empêchent point le mouvement du corps. On peut nager avec ; car ils mettent cet exercice parmi les militaires, & s'y accoutument de bonne heure. De loin ils jettent des fleches , & tirent fort droit & roide tant à pied qu'à cheval. De près, au lieu d'épées ils manient des haches , dont le tranchant est mortel, la masse lourde, & la pointe assez dangereuse. Ils inventent quelquefois des machines, qu'ils cachent soigneusement jusqu'à ce qu'il soit temps de les employer^de peur qu'étant découvertes des ennemis elles ne deviennent plus ridicules que nuisibles. En la fabrique ils regardent quelles puissent être facilement transportées & mises en état. La trêve avecque les ennemis est si religieusement observée, qu'ils ne la rompent pas même en ayant sujet & y étant provoqués. Ils ne ravagent point la campagne , ny ne brûlent point les blés:

DE TH. M O R V S. 177 blés : voire ils prennent garde que les hommes ou les chevaux ne les foulent , estimans que c'est pour eux qu'ils croissent. Us n'attaquent aucun homme défarmé , s'il n'est un espion. Ils protègent les villes qui se rendent, & ne pillent point celles qui sont prises par force : mais bien ils font mourir ceux qui les ont empêchées de se rendre , & mettent à la chaîne les autres qui les ont défendues. Pour le relie, qui étoit hors de combat , ils n'y touchent point. S'ils apprenent que quelqu'un des habitans ait voulu pervertir la composition , ils lui donnent une partie des biens confisqués , & laissent l'autre aux troupes auxiliaires : car ils ne se prévalent jamais du butin. Au reste la guerre étant achevée ils n'exigent pas de leurs amis , pour lesquels ils ont pris les armes, le remboursement de leur dépense : mais ils imposent sur les vaincus une certaine contribution perpétuelle, qui revient à une grande somme, & laquelle ils gardent pour une autre occasion pareille. De sorte qu'ils ont acquis peu à peu chez di* vers peuples des revenus immenses,

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

78 V T O F I E & qui fe montent , fi je m'en fouyiens , à fept cent mille ducats par ân. Ils envoyent en ces pays de contribution quelques citoyens en qualité detreforiers,qui y vivent magnifiquement & contreront les grands fèigneurs. Les deniers qui demeurent de refte font apportés dans l'Espagne , ou mis à l'intereft juſques à ce qu'on les redemande ; ce qui arrive rarement à toute la fomme. Les terres confifquées font diſtribuées à ceux qui ont voulu fuivre les Vtopiens en cefte guerre. Si quelque Prince prépare une flotte pour faire defeente en leur Ifle , & envahir leurs Provinces,ils luy vont tout auſſi-toſt au devant avec une puiffante 'armée. Car ils ont cefte maxime de ne faire jamais la guerre chez eux ; ne voulans pas que feu-ranger , duquel ils fe fervent , mette le pied dans leur Ifle Des Religions des Vtopiens. IL y a diverſes Religions, non feulement dans l'Ifle, mais auſſi dans chaque ville; les uns adorans le Soleil , les autres la Lune ou quelque autre

DE TH. MORVS, Î79 autre planète. Il s'en trouvent qui révèrent comme leur Dieu, & met* me comme leur fouverain Dieu, un homme dont la vertu aura efté autresfois admirée & la gloire extraordinairement efclattante. Mais la plus grande partie , & celle qui fait profeïïion d'une prudence plus folide , au lieu de tout cela ne recognoift qu'une feule divinité , éternelle , immenfè , incomprehenfible, dont la nature eft efloignée de tout ce que nous concevons , efpanduë dans l'Vnivers , par fa vertu pluftoft que par fon eflènce. Elle nomme ce louverain eftre/le pere de toutes chofes; elle luy attribue l'origine, les progrès , les changemens , & la fin de tout ce qui arrive icy bas , 8c ne rend qu'à luy les hommages religieux. Et bien que tous ne foient pas de mefme fentiment aux créances particulières , & en ce qui concerne la manière du culte ; toutesfois ils conviennent en l'opinion généralement receuë de ce premier eftre , créateur du monde , fource unique du bien,modérateur& maiftre abfolu de tout ce qui fe pafle; le nommans communément Mythra , H 6 mais F

180 V T O P I E mais chacun se le figurant à sa fantaisie: hormis ceux qui pensent qu'on n'en peut & qu'on n'en doit point former d'idée , parce que sa nature estant hors de la portée de nostre imagination , il suffit de consoler l'homme de son existence. Et certes toutes ces superstitions qui régnerent en Vtopie se furent il y a long temps évanouies , & il n'y auroit aujourd'hui que la seule religion qui semble plus raisonnable , si le scrupule des superstitions ne les eût retenues ou rappelées. car dès que quelque accident imprévu survenoit à celui qui avoit changé de Religion ou qui en avoit la pensée , il croyoit que c'étoit un châtiment du ciel qui l'avangeoit son impiété, & non pas un coup du hasard & une fuite inévitable de l'enchaînement des choses. Mais après que nous leur eûmes parlé de Iesus Christ , de sa doctrine , de ses mœurs , de ses miracles, & de l'admirable confiance de tant de martyrs, dont le sang a converti le Christianisme presque toutes les Nations où il a été répandu ; vous ne pouvez croire avec combien de promptitude ils embrassèrent notre religion.

DE fWO>R V S. i8 I Religion ; (bit que Dieu opérât fecrètement en leurs coeurs ; foit qu'en effeft le Chriftianifme approche fort de la créance qui y eft le plus en vogue ; foir,comme je leftime auffi.que ce quenous leur avions dit de la vie en commun que le Seigneur avoit approuvée , & laquelle eft encores pratiquée dans les plus pures aflembles des Chreftiens, fervit grandement à leur converfion. Quoy que ç/en foit & d'où que cela foitarrivé,tant y a que le nombre de ceux qui fè firent baptifer fut très confiderable. Mais à caufe que de quatre que nous eftions (car deux de nos compagnons eftoient morts) il n'y en avoit aucun orné du caractere de preftrifè , nous ne peufmes pas leur conférer les autres Sacrements, qui ne font adminiftrés parmi nous que par les prefres.Cependant ils fcavent ce que c'eft , & en défirent paffionnement la participation: mefmes ils difputent entre eux , fi celui qu'ils choifiroient au facerdoce n'en pourroit ças avoir le caractere quoy qu'il n'euf pas fa mifion du Pape ; & ils enclinoient fort à une telle elefion,touH 7 tes

Ifi UTOPIE tesfois lors que je partis ils n'en estoient pas venus encores fi avant. Ceux qui ne fùivent pas la Religion Chrestienne n'en deftournent perfonne , & ne perfecutent perfonne pour ce fubjeér. Il elt vray qu'ils changèrent en ma prefence un de nostre troupe , qui ayant esté nouvellement baptifé commença à d'ifcourir de Iefus Chrift en public , avec plus de zele que de prudence, quoy que nous fceuffions luy dire pour l'en deftourner,s'efchaufant de telle forte que non feulement il preferoit nostre Religion à toutes les autres,mais les condamnoit comme profanes , accusant leurs fè&ateurs d'impiété & de facrilege,& les condamnant hautement aux peines éternelles. Continuant trop long temps à tenir ce langage , ils le prirent, & l'envoyèrent en exil ; non à caufè de fon fentiment , mais comme fcditieux & perturbateur du repos public: car l'une de leurs plus anciennes intitutions eft de ne molefter perfonne pour le fait de la Religion.En eflfecl: Vtope ayant remarqué que les controverfes fur cefte matière divifans les efprits & les for

The text on this page is estimated to be only 29.95% accurate

DE TH. MORVS. 185 1 forces, en forte que chafque fècle combattoit feparément pour la patrie , il eftoit venu plus facilement à bout de toutes ; ordonna que dores .en avant chacun fuivroit la Religion i qui luy fèmbleroit la meilleure , & f que perfonne ne tafcheroit défaire des profelytes par des difputes & i des crieries, mais en deduifant modeftement fes raifons ; & que fi la perfuafion n eftoit aflez forte, on n'emploieroit jamais ny la violence ny les outrages, fur peine de ban- niflement ou de (êrvimde. Et ce ne fut pas feulement pour le bien de la paix, de laquelle les conteftations continuelles , & la haine irréconciliable des partis fappent les fonder mens , qu'Vtope fit cefte loy ; mais parce qu'il jugea ce procédé impori tant à la Religion, en laquelle il n'ofa rien défini r; tenant pour chofe incertaine, fi Dieu fè plaifant à cefte ■diverfité de cultes qu'on luy rend fut la terre ne les infpiroit point aux hommes. Certes il penfa que c'eftoit chofe abfurde & inaccouftuI mée de vouloir qu'un autre , parce que nous le menaçons ou luy faifons injure, prift la mefme créance

i!*4 V T O P I E que nous avons. Car fi tant eft qu'une feule foit véritable, & toutes les autres erronées & vaines,il arrivera (pourveu qu'on agifle modeftement & par raifons) qu'en fin la vérité fera la plus forte , & que fa lumière percera tous les nuages du menfonge qui la couvrent. Mais fi on employé la force & le tumulte , il eft certain que les mefchans eftans en plus grand nombre & opiniaftres en leurs fèntimens , les gens de bien en feront accablés, & la vraye Religion fera eftourTée par les mperftitions, comme la bonne femence par les ronces & les efpines. Il laiifa donc les cho/ès de la foy indecifes , & permit à chacun de croire ce qu'il voudroit. Cependant il fit une pieufè & fèvere defenfe, qu aucun ne dégénéraât fi fort de l'excellence de la nature humaine que de penfer que l'ame mourut avec le corps , & que le monde deftitué de providence fè gouverne au ha fard. Ce qui renverferoit la maxime reçue univerfellement des Vtopiens , qu'il y a après cefte vie des fupplices deftinés aux vices , & des recompensès refervées à la vertu,

DE TH. MOUVS. 18Ç tu. Ils ne font point d'estat de ceux qui
chocquent ces principes , & ne les comptent pas mefmes parmi les hommes,
puis qu'ils fe rabauTent jufques à la condition des beftes , tant s'en faut qu'il
les mettent au catalogue de leurs citoyens. Auffi fans point de doute ces
libertins mefprieroient bien leurs inftitutions & leurs couft urnes toutesfois
& quantes qu'il n'y auroit pas danger de les enfreindre. Car n'efperans rien
hors ■du corps , ils tafcheroient danouvir leurs plaifirs particuliers, en
éludant ou rompant ces loix , fi on n'y prenoît garde. De forte que ce n'est
pas de merveille fi telles gens font exclus des charges publiques ; fi on ne
leur commet aucune magiftrature ; & fi on les mefprife comme des
fardeaux inutiles de la nature. Au refle on ne leur impole aucune peine ,
pource qu'on eft perfuadé qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de flefchir
les volontés & de changer les fentimens. Mefmes on ne les oblige point par
des menaces à la diffimulation , n'y ayant rien qu'ils détellent tant que le
menfonge & l'hypocrifie. Seulement on leur défend

V T O P I E fend de difputer de ces chofes avecque le vulgaire : car on leur permet d'en conférer en particulier avecque les prestres & les perfonnes graves ; voire on les y exhorte, s'aifeurans qu'on leur oftera cefte folie de Ja teſte. Il y a une autre fecle affez eſtenduë par la permiffion qu'on luy donne, & compoſée de certaines bonnes gens qui ne manquent pas de raifons pour entrer dans une opinion diamétralement oppoſée. Elle fait immortelles les ames des belles -9 quoy qu'incomparablement inférieures à la noſtre , & incapables de ce haut point de félicité que nous attendons. Et certes ils croient prefque tous fi fermement qu'encomble, qu'ils pleurent à la maladie, mais non pas à la mort de perſonne, fi ce n'eſt qu'ils l'ayent veüe fortir delà vie à regret : car ils prennent <:ela pour une tres-mauvaife augure, comme fi Tamenavoit point d'eſperance, & ſe ſentant coupable apprehendoit tacitement la peine qu'elle a méritée. D'ailleurs ils eſtiment que Dieu ne pourra avoir pour agreable l'arrivée de celui, qui eſtant mandé montera à un tel

DE T H. M p K V S. J'y mandé fe -fait traifher , au lieu de courir
payement, & de fe prefenter à luy de bonne grâce. Ceux donc qui affilient à
des gens qui meurent de cette forte en. font faïïs d'horreur, s'affligent après
qu'ils font trepaffés , prient Dieu pour leur ame que celte infirmité leur foit
pardonnée^ cnfèveliffent le corps prefque fans ouvrir la bouche. Au
contraire lors que quelcun a rendu l'ame joyeufement & plein de grandes
efperances,ils ne le pleurent point; mais chantans en faifant les obfeques
recommandent à Dieu tres-affectueuïement l'ame du defunf, bruflent fon
corps avec honneur, dreffent fur fa fèpulture une colonne où ils gravent fes
tiltres, & eftans de retour à la maifon s'entretiennent de fes mœurs,defès
actions, 6c fur tout du dernier acte de fa vie , comme du plus noble & du
plus agréable endroit. Us croyent que cefte commémoration de la probité du
défunf incite puiffamment à la vertu ceux qui refentent,& que c'eft un culte
qu'il reçoit très volontiers. Car ils s'imaginent que les morts entendent leurs
difcours,& qu'ils affilient au milieu d'eux \$

The text on this page is estimated to be only 29.35% accurate

i83 V T O P I E d'eux ; bien que la foiblefle de leur veue ne leur permette pas de les appercevoir. La rai fon fur laquelle ils le fondent eft. qu'il ne feroit pas convenable à la condition des bien-heureux de manquer de la liberté d'aller où bon leur fèmble , & qu'ils feroient ingrats s'ils ne vifitoient leurs amis, pour lefquels leur paffion doit eftre augmentée pluftoft que rallentie. Ils conjecturent donc que les morts converfent parmi les vivans , fpeclateurs de leurs actions , teñ moins de leurs paroles ; & comme lefecours qu'ils en attendent leur fait entreprendre d'autant plus hardiment les defifeins louables , auffi la prefence de leurs anceftres les deftourne des chofes deshonneftes. Ils fe moquent entièrement des augures , & des autres vaines prédictions de la bigoterie que les Nations efrangeres remarquent. Mais our les miracles, où la nature femble n'avoir rien contribuées les révèrent comme des preuves certaines de la prefence de Dieu ; & ils di/ènt qu'il en arrive fbuvent , fur tout lors qu'en matières importantes ils les demandent avec confiance &

DE TH. M O R V S. 189 ce & par les jufnes & les prières publiques. La contemplation de la Nature , & la louange de l'auteur qui en refulte luy font , ce leur femble , des cultes tres-agreables. Toutesfois il y en a plufieurs qui par un zele devotieux négligent l'eftude des lettres : non pour s'adonner à loifiveté , mais pour vacquer tous entiers auxautres affaires, & aux bons offices , defquels ils penfent mériter après leur mort la béatitude. De forte que les uns fervent aux malades , les autres racommodent les chemins, nettoient les foffês , reparent les ponts , taillent du ga/bn , charrient du fable & des pierres , abattent des arbres , les fendent & conduifent le bois aux autres villes avec les provifions neceffaires ; en fin ils ne font pas feulement ferviteurs du public* mais plus qu'efclaves des particuliers. Car tout ce qu'il y a de befngne fâcheu/ê , difficile, fordide, qu'un autre n'ofe pas toucher , ou dont il defêfpere de venir à bout, ils l'entreprenent volontairement; & s'attachans perpétuellement au travail procurent du repos aux autres,

The text on this page is estimated to be only 28.60% accurate

IÇo V T O P I E très , defquels pourtant ilsneblafc ment point la vie , comme aufii ils nefc glorifient pas de la leur. Cependant il arrive que plus ils Te ravalent & s'humilient , plus on les eftime&les honore. Us font divifés en deux fe&es -y dont l'une garde le célibat & la chafteté , s'abftient de manger de la viande (& quelques uns de tout ce qui a eu ame fenfitive) rejette tous les plaifirs de cefte vie, ne fbufpire qu après la future par veilles & par Tueurs , & fe lôuftient vigoureu/è de l'efperance de la pofieder; l'autre feffe n'eft pas moins adonnée au travail, mais elle préfère le mariage, eftimant que les plaifirs n'en doibvent pas eftre meÊ prifés , qu'il y a un grand fecours à recevoir , & qu'on doit donner des enfans à la Republique. Ainfi elle ne refufè aucune honnefte volupté, qui ne peut point la divertir de fa befongne. La chair des animaux à quatre pieds luy femble dautant meilleure , qu'on en eft plus robuste à la fatigue ; c'eft pourquoy elle ne fait pas difficulté d'en manger. Les Vtopiens eftiment cefte /ède plus prudente , fc l'autre plus iàinle. Ceux

DE TH. M O R V S. 191 Ceux qui se privent du mariage , & qui préfèrent une vie scabreulè n'allèguent point de raifon de leur procédé; car ils feraient ridicules jmais se difans pouffés par la dévotion, on les révère , & on admire leur façon de vivre: d'autant que sur toutes choses on a grand soin de ne prononcer point témérairement d'aucune Religion. Us nomment celle forte de personnes Buthrefques, d'un nom qui fignifieroit les Religieux en nostre langue. Leurs prestres font profeflion d'une fain&eté extraordinaire. Voilà pourquoy il n'y en a que fort peu, à fçavoir treize en chaque ville , en autant de temples: mais lors qu'il y a guerre on en tire sept pour l'armée , & on fupplée ce nombre de certains autres , qui ne fervent que jufques au retour des premiers ; après quoy ils retournent à leur office , ou bien ils font mis à la fuite du Pontife , juA ques à ce qu'il y ait quelque place vacquante. Ce chef des Ecclefiastiques est choifi comme les autres Magistrats par le peuple à voix baffes, pour éviter les partialités , & est consacré par ceux de son collègue. Il a l'ia

The text on this page is estimated to be only 29.55% accurate

\$92 V T O P I E a l'infoecion générale des cho/èsde la Religion; il eft Je Cenfeur des mœurs , & doit tellement fervir de bon exemple , qu'il perdrait fon honneur s'il oyoit la moindre reproche. Au refte comme fa charge eft d'exhorter & d'avertir , c'eft auflî au Prince & aux Magiftrats Je punir les mefchans y lî ce n'eft qu'il. • excommunie quelquesfois ceux dont la malice paroît fort noire & fort profonde. Supplice qui eft chez les Vtopiens en une horreur eſtrange : car il traîſſe après ſby une infamie fans pareille -y il expoſe les confciences à de fènſibles remords^ & fi l'excommunié ne tefmoigne bien toſt aux preſtres ſa repentance, il eft livré au Sénat , qui le traicte comme un impie. Les Preſtres inûruifent la jeunefle;& n'ont pas tant de ſoin de leur remplir le cerveau de ſoience , que de former leurs mœurs à la vertu. Ils employent d'abord leur induſtrie à verfèr de bonnes opinions , & utiles à la République , dans les eſprits des enfans ; qui prenans une teinture ineffaçable fervent grandement , lors qu'ils font venus en aage, au falut & à la

DE TH. M O H S. 193 à la confervation de l'Eftat. En effect d'où viennent les broiiiilleries & les mutations politiques que des vices , & d'où naiflent les vices que des faufl*es opinions dont lame eft imbue ? Le lexe féminin n'eft pas exclus de la pretrife.il eft vray que c'eft rarement qu'il y entre : & qu'il doit eftre accompagné de la vieillesse & du vefvage. Pour les femmes des prestres elles font tousjouts les plus accomplies de la paroisse; car ils en ont le choix, n'y ayant aucun citoyen qui ne s'eltime honoré de cestc alliance. Auflsi il n'y a aucun Magistrat si respedé qu'un prestre chez les Vtopiens \$ jusques là que s'il a commis quelque mauvaife action, il n'eft point justiciable par le bras feculier , mais on remet à Dieu la punition de son crime. Ce qui eft fondé sur la confideration qu'il a esté consacré à Dieu d'une façon toute particulière, & pourtant que les hommes ne doivent point toucher à ce qui luy appartient. Privilège qui s'obfêrve d'autant plus facilement que les prestres font peu en nombre , & qu'on les a choisis avec beaucoup de circonsp&ion : I de

J94 V T O V I E de forte qu'il n'arrive gueres qu'un* homme de bien eflevé à cefte dignité pour fa vertu fe laifle corrompre aux vices ; & quand il degenereroit, fuivant l'inconfiance & la fragilité humaine, Tordre eft fi petit & la puhTance fi limitée que le public n'auroit rien à craindre de ce cofté là. Au refte le nombre des preftres eft laifle fi à Teftroit , afin de conferver à l'ordre fa dignité; car les honneurs qui fè communiquent à plufieurs s'aviliffent ; outre que les perfonnes de vertu non médiocre , telles qu'on les veut en ces emplois , ne fè trouvent pas fi efpaiffes. L'eftime qu'on en fait , mefme chez les Nations eftrangeres, vient en partie, à mon avis , de ce que pendant la bataille ils fe tirent à l'efcart , & reveftus de leurs habits pontificaux , les genoux en terre , les mains levées au ciel , prient en premier lieu pour la paix. en fuite pour la victoire de leur parti, & que des deux coftés il n'y ait gueres de fng repandu. La victoire penchant de leur cofté ils courent à l'armée, & empefchent qu'on n'exerce cruauté fur les vaincus : car pour fauver fa vie & fes moyens,

DB TH, MORTS. iyf moyens ,il ne faut dés qu'on les voie que crier à eux , ou toucher le bord de leur robe. Cela leur a apporté tant de vénération & de vraye majesté chez tous les peuples , qu'ils n'ont pas moins fauvé de citoyens du coufteau de l'ennemi , que d'ennemis de l'espée des citoyens; estant certain que quelquesfois leur armée /è tournant en Fuite , & l'ennemi pourfuivant après le meurtre & le pillage , la prefence des prestres a caufé unefoudaine fufpenfion d'armes , & a fait penfer à raffermhTetnent d'une paix juſte& raifonnable. Et de vray leur corps a efté tousjours refpe&é comme fain<5t & inviolable par les plus farouches.les plus cruels,& les plus barbares. Us célèbrent de feſtes le premier & le .dernier jour de chafque mois, comme auſſi le premier & le dernier de chafque année. Le mois eft fait d'une révolution de la lune , & l'année de la courſe du ſoleil dans le Zodiaque. Ces premiers jours font nommés en leur langue Cynemernes , & les derniers Trapemernes ; ée qui ſignifieroit en la noſtre premières feſtes , & , dernières feſtes. I 2 On

I9§ V T O P I E On y voit de tres-beaux temples ; non feulement pour la mafle du bafiment , mais pour la multitude du peuple qu'ils peuvent recevoir : ce qui eftoit neceffaire à leur petit nombre. Ils font toutesfois un peu obfcurs : non par ignorance de l'architecture , mais par le confeil des prefres , qui ont jugé que le grand jour divertinoit la penfée ; &: que dans un lieu fombre l'ame eftoit pins ramaffée, & mieux tendue à la dévotion. Cependant c'eft chofe remarquable que les Religions eftans diverfès ils ne laiffent pas de s'affembler tous en mefmes'Eglifiès, comme tendans tous à un mefme but , qui eft d'adorer une divinité fouveraine. Et pour ceft effecl: il n'y a rien dans les temples, il ne s'y pafc fè rien qui ne convienne à toutes les fe&es. Chacune fait dans fa maifbn ce quelle a de cérémonies particulières , aufquelles les publiques ne dérogent en aucune façon. Car on ne met point d'images, afin qu'il fbît libre à chacun de fe former une Idée de Dieu telle que (à Religion enfèigne. Les prières qui s'adreffent à Dieu le nomment Mythra ,

DE T M. M O R V 5. 19? d'un nom reçu univerfellement pour
fignifier le premier eftre. On ne demande à ce pere commun des hommes
que ce que tous fês enfans luy doibvent demander. On ne dit rien qui puiſſe
chocquer perfonne. Aufeftës du dernier jour du mois ou de l'année ils
s'aſſembledent au temple fur le foir eftans* encore à jeun,& rendent grâces à
Dieu de là .protection & des bons fucces qu'il a départi à leurs affaires.
Lelende-^ main ils accourent dès le matin au ' meſme lieu , & prient pour la
proſpérité du mois ou de l'année qu'ils commencent par ceſte dévotion. Le
jour des feſtes finales avant qu'aller au temple les femmes ſe jettent dans la
maifon aux pieds de leurs maris , les enfans aux pieds de leurs pères &
mères; confeſſent leurs fautes , ſ'ils ont manqué à quelque devoir,en
demandent pardon , & difflpent par ce moyen tout ce qu'ils avoient
remarqué de nuage ſur le front de leurs ſuperieurs ; afin d'aſſiſter aux
fâcrifices avec une ame pure & nette j car ils font conſcience d'y aller en
autre eſtat. De forte qu'ils ſe reconcilient foigneuſement avecque I 3 ceux

19S V T O PIE ceux contre qui ils avoient quelque haine, ou quelque animofité, de peur que la vangeance divine ne les pourfùivit au fortir des facrifices. Les hommes fè rangent au temple à la main droite, & les femmes fèparement à la main gauche. Les malles de chafque maifon fe mettent au devant du* pere de famille 5 & les femmes aagées ferment le rang des filles. Ainn elles voyent tout ce qui fe fait , & gardent la mefme autorité & la mefme difcipline qu'elles ont à la maifon. On ne met pas tous les enfans enfemble ; mais on les mefle d'aage différent , afin qu'ils ne s'amufènt à babiller , au lieu de fe tenir dans la crainte religieufe & la révérence deuë à la Majefté divine, & qui eft la fource unique ou principale de toutes les vertus. Leurs facrifices ne font point fanglans; parce qu'ils ne penfent pas que Dieu fè plaife au fang , ny qu'il ait donné la vie aux animaux à autre deffein que Eour les laiifer vivre. Mais ils ruflent de l'encens & telles chofes aromatiques , & allument quantité de cierges : non qu'ils ignorent combien cela eft peu neceflàire à la nature

DE TH. M O R V S. 199 titre divine , qui ne se fbucieroit pas
mefme s'il luyplaifoit des prières des hommes; mais parce que ce culte
innocent leur femble plus convenable^ que les encenfements, les cierges
allumés, & femblables cérémonies elevent les penfées en haut, par je ne
fçay quelle vertu fecrete, & difpofent l'ame aux méditations religi eûtes. Le
peuple le fert dans le temple de veftemens blancs, & les prestres de robes de
diverfès couleurs, d'ouvrage & de façon admirables , "bien que la matière
n'en foit pas autrement precieufe. Car il n'y a point de broderie d'or d'argent
ou de pierreries ; mais feulement des plumes d'oifeaux, rangées avec tant
d'art qu'on ne fcauroit faire aucune eftoffe de prix femblable. Ces plumes &
leur difpofition font myfterieufes. Elles fignifient. fùivant eue les prestres
expofent les grâces aivines , la recognoiffance qu'ils doibvent à Dieu, & ils
ne les voyent jamais qu'ils n'en (oient advertis de ce à quoy leur charge les
oblige. Auflî toft que le prestre paroift de derrière l'autel , tout le peuple se
jette pour adorer la face contre terre, 4 re,

200 V T O P I E re , fe tenant dans un fi profond /ilence que ce fpe&acle caufe une (ainSe terreur , comme fi on avoit veu paroître la Divinité. Ayant demeuré quelque temps encefte pofture,on fè levé au figne qu'en fait le preftre. Lors on chante les louanges de Dieu , avec des reprifes fiir des inftrumens deMufique,qui font faits la plupart d'autre forte que les noftres. Il y en a quelques uns qui furpaffent grandement la douceur & l'harmonie de ceux que nous manions; mais il y en a aufli qui ne leur peuvent pas efre comparés. Toutesfois ils nous furmontent de beaucoup (ans contredit en l'excellence de leur Mufique, foit qu'ils touchent les inftrumens , foit qu'ils n'employent que la voix naturelle. Car ils accommodent tellement les tons aux affections qu'ils veulent efmouvoir , qu'ils pénètrent jufques au fonds de l'âme, y excitent la joye, la triftefle, la pitié, comme bon leur fèmble,& font reveftir infailliblement lapafc fion qu'ils entreprenent. Sur la fin le preftre & le peuple recitent certaines prières folennelles , compofées de telle forte que chacun s'en peut faire

D E TH. M O R V S. loi faire l'application particulière. Car chacun en les prononçant reconnoît Dieu créateur & conducteur de t Vnivers , auteur de tout bien ; luy rend grâce des bien-faits qu'il en a reçu, nommément de celui d'estre né dans une Republique si heureuse & d'avoir esté instruit en une Religion qu'il croit tres-veritable ; le prie s'il erre de l'adreluer au meilleur chemin ; proteste qu'il est prest de suivre sa voix partout où elle l'appellera : mais si la forme de sa Republique est la plus parfaite , & sa Religion la plus excellente , il le supplie de luy donner la confiance d'y perseverer , & de vouloir amener les autres hommes à une pareille société & à semblables opinions des choses divines; si ce n'est que suivant son impercruable volonté il se plaie davantage en la diversité de Religions qui règne dans le monde. Finalement il le prie de le recevoir après sa mort en son sein ; qu'il ne luy importe que ce soit tout tard ; qu'il n'en veut pas définir l'heure : mais que s'il luy estoit permis de la choisir sans bleffer l'ordre de (à providence , il aimeroit bien mieux

202 VT O PI E mieux fortir promptement de ce/te vie pour aller vers luy , que d'y arrefter plus long temps , quelques grandes prosperités dont il luy pleut de le bénir. Cette prière estant faite,ils se prosternent derechef la face contre terre : peu après ils se relèvent , & s'en vont diiher. Le reste du jour est employé aux jeux & aux exercices de l'art militaire. le vous ay descrit, Messieurs, le plus véritablement qu'il m'a esté possible la forme de ceste Republique , que je juge non seulement la meilleure , mais la seule qui peut usurper à juste tiltre le nom de République : Car en toutes les autres que je cognois on parle ainsy du bien public , mais chacun ne pense & ne travaille qu'au sien particulier. En ceste cy , où il n'y a rien de particulier , on s'applique tout de bon au bien public. Il est vray que de part & d'autre chacun a rai (on d'en faire ainsy Qui ne fait que par tout ailleurs si on ne se réserve quelque chose on pourra mourir de faim, quelque florissante que soit la Republique ? De sorte qu'il faut presque en dépit qu'on en ait songer à son profit plustost

DE TH. M O R V S. io\ toit qu'à celuy du peuple , c'est à dire, plustoft qu'à celuy d'autrui. Au contraire icy, où toutes chofes font communes , perfonne ne doute que rien ne manquera jamais à aucun particulier, pourveu qu'on remplit tousjours les greniers du publiccar on n'y diftribue pas efcharcement les commodités. Il n'y a ny pauvre ny mendiant ; & tous font riches , quoy qu'ils ne poffèdent rien. En erTecl: quelles plus grandes richesses y-a-il que d'estre délivré de tout fouci , & de faire une vie joyeufe & tranquille ? n'estant point en peine d'equoy c'est qu'on vivra l'année prochaine , n'oyant point les plaintes importunes d'une femme , n'appréhendant point que fon fils tombe 'dans la pauvreté, ne fè gefnant point le corps & f'efprit à amafler la dot de fa fille; mais eftant alfeuré de l'abondance & de la félicité qui l'accompagnera luy & les fiens julques à la centiefme génération ? Quel bon ordre eft-ce , je vous prie, de pourvoir aux neceffités de ceux qui deviennent impotents, tout de mefme qu'à celle de ceux qui travaillent encore ? le voudrois bien après ceU

The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate

204 V T O P T E cela que quelcunofât comparer une équité fi parfaite à celle de tous les autres peuples ; chez lefquels , je meure,fi je trouve le moindre rayon de juitice? Quelle raifon y a-il qu'un Gentil-homme, un orfèvre, un banquier, ou quelque autre de ceux qui demeurent les Was croifés , ou qui s'amufent à des chofes peu neceflaires à la Republique, vive fplendidement de fon oifiveté,ou de la fàperfluité de fon travail ; cependant qu'un valet, un charretier, un mareichal , un laboureur s'efpuifans les veines à fouftenir un travail fous le^ quel les chevaux fùccombent, & un travail fans lequel l'Eftat ne fçauroit fubfifter toute une année , gaigne mal-ajfement fon pain,& trailne une vie fi miferable que la condition des chevaux fèmble meilleure que la fiènne ; veu qu'ils ont plus de repos, qu'ils ne fe nourrissent gueres moins délicatement, qu'ils prennent plus de gouft à leur fourrage que l'autre n'en trouve à fa viande,& qu'ils font délivrés des craintes de l'avenir? Combien fenfible eft à un ouvrier le malheur de là condition prefente , quelles atteintes mortelles luy donV ne U

The text on this page is estimated to be only 28.63% accurate

DE TH. MORVS. lof ne la penfée d'une vieille/Te infortunée? car de quelles efperances fe peut il repaiftrc ; le lalaire qu'on luy donne fuffit à peine à le nourrir , bien loin de palier au delà & de luy fournir de quoy mettre chafquejour quelque pièce d'argent en reſerve pour l'arrière faifon? Cefte Republique n'eſt elle pas injuſte & ingrate , qui prodigue ſes recompenſes aux Nobles , comme on parle , aux , orfèvres, & à telle forte ae gens oifeux,ou flatteurs & miniſtres de voluprés imaginaires; & qui laifle dans la miſere les pauvres laboureursjes charbonniers,lesſerviteurs,les charretiers, & les mareschaux, fans Tayde deſquels elle ne feroit pas ? qui après avoir uſé les forces d un homme en la fleur de ſon aage , l'abandonne lors qu'il eſt chargé d'années aux maladies & à la pauvreté; ne ſe ſbuvenant plus, par une extrême ingratitude, de tant de veilles & de tant de ſèrvices qu'elle en a reçu ? Que dirés vous de l'avarice des riches qui rongnent de jour en jour les petits revenus des pauvres ; non ſeulement par leurs concuſſions particulières , mais en abulànt de l'au! K thô

lo6 V T Ô P I E thorité publique ? de forte qu'ils font pafler pour
choie juſte de mal recognoître les bons ſervices rendus à l'eſtat , ce qui
dans une Republique bien ordonnée feroit une injuſtice inexcufable ? Certes
confiderant à part moy toutes les Republiques qui floriflent aujourd'huy
dans le monde , devant Dieu , s'il ne me femble que ce n'eſt autre choſe
qu'une conſpiration des riches , qui ſous le nom de la Republique traitent de
leurs affaires particulières j & inventent mille artifices, premièrement pour
retenir ſans crainte de le perdre ce qu'ils ont amaſſé par de mauvais moyens
, puis afin qu'ils jouiſſent à peu de frais delà fureur & du travail des pauvres.
Et ces monopoles des riches eſtans une fois appuyés du conſentement du
public, c'eſt à dire , des pauvres oui en font la plus grande partie ,
deviennent aufſi fermes que les meilleures loix. Mais quoy que ces
earnemens , infatiables du bien a autrui , partagent entre eux ce qui pourroit
ſuffire à tous leurs concitoyens,^ font bien efloignés du bon heur qui
accompagne la Republique

The text on this page is estimated to be only 28.68% accurate

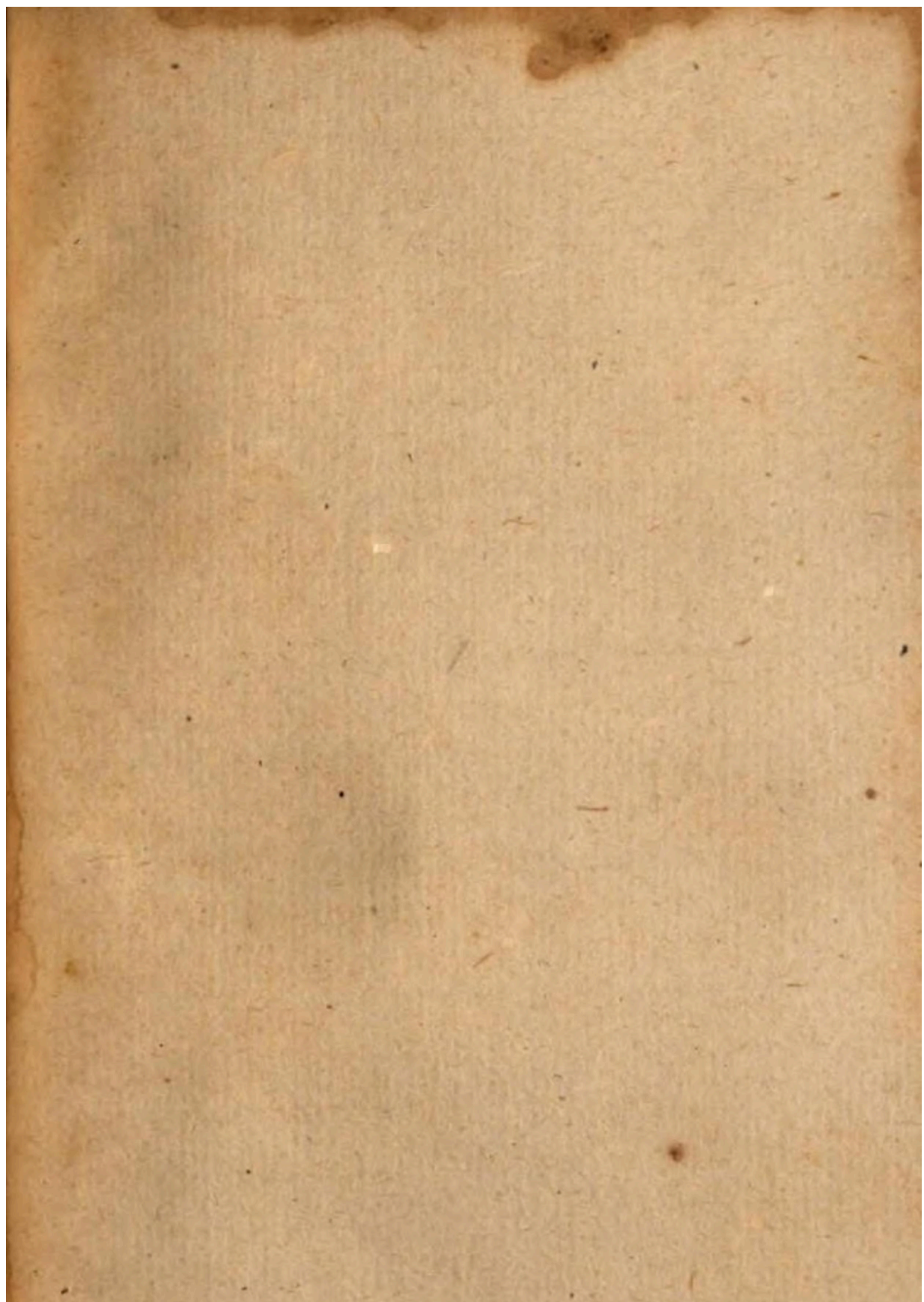
DE T H. M O R V S. 16 que d'Vtopie ; de laquelle le defif des richesses eftant ofté avecque l'ufage de l'argent , de combien de fa(cheries & de mefchancetés n arrache-on pas la racine ? Car les tromperies , les larrecins, les rapines, les di /putes, les querelles, les tumultes» les feditions , les meurtres , les empoilbnnemens , les trahifons , qu'on vange plustoft qu'on n'arrefte par les fùpplices, meurent avecque l'argent. Bien plus , le mefme coup qui abat ce monftre met fin à nos craintes , à nos foucis , à nos veilles , à nos travaux; & la pauvreté mefme fe trouve heureu/ément furmontée. Vous verrés la chofe toute manifefte fi vous vous reprefentés quelque année fterile en laquelle plufieurs milliers d'hommes meurent de faim, le gage qu'au bout de cefte difette , fi l on vint les greniers des gens riches on y trouvera du blé anez pour reparer , s'il euft efté diftribué judicieufementxe que le ciel avoit manqué de verfer fur la terre. Ainfi ce bel argent,qui a efté inventé pour la prétendue' commodité de la vie, efl: ce qui la rend difficile. le m'alfeure que les riches comprennent bien ce K 2 q«c

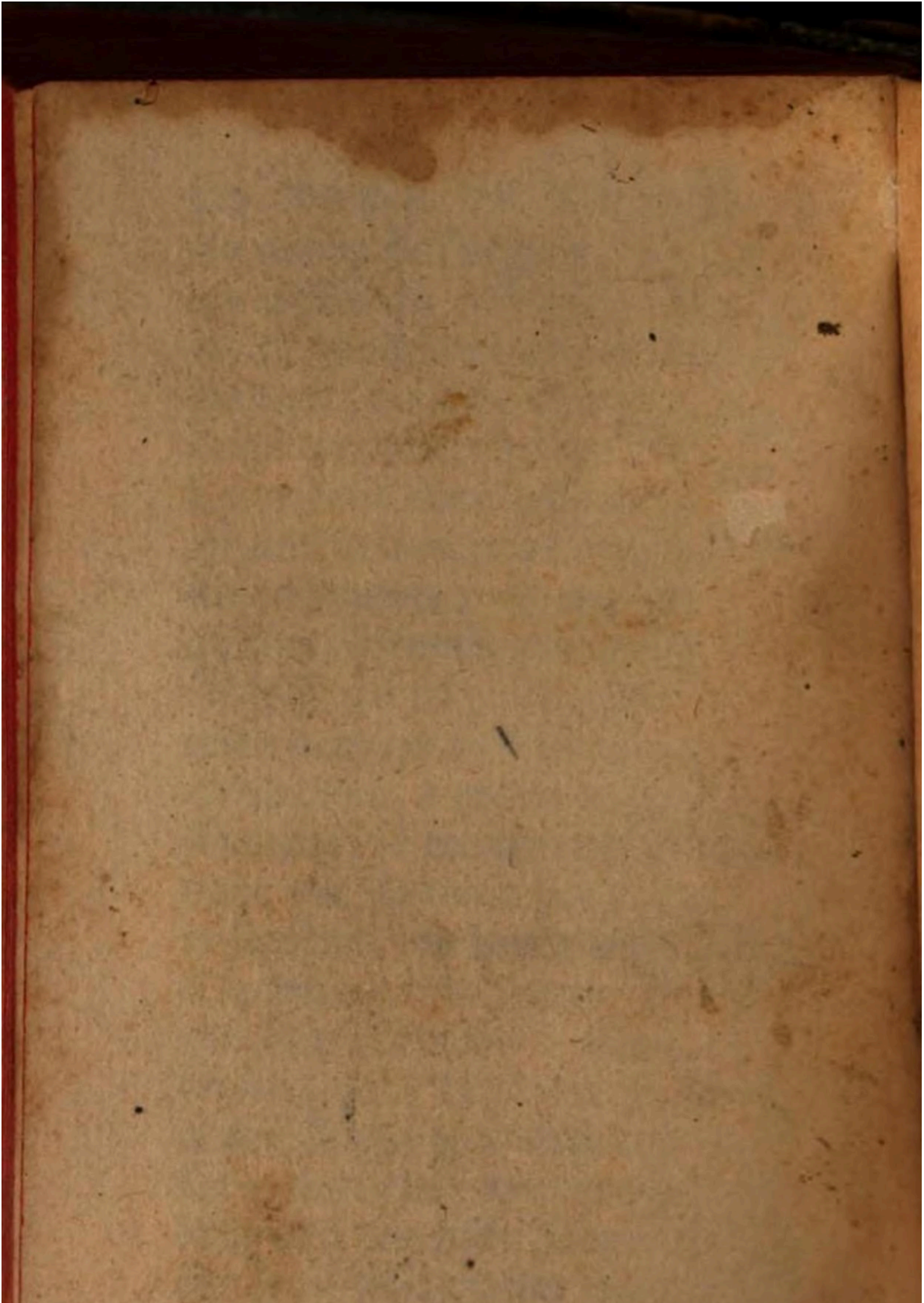
The text on this page is estimated to be only 29.11% accurate

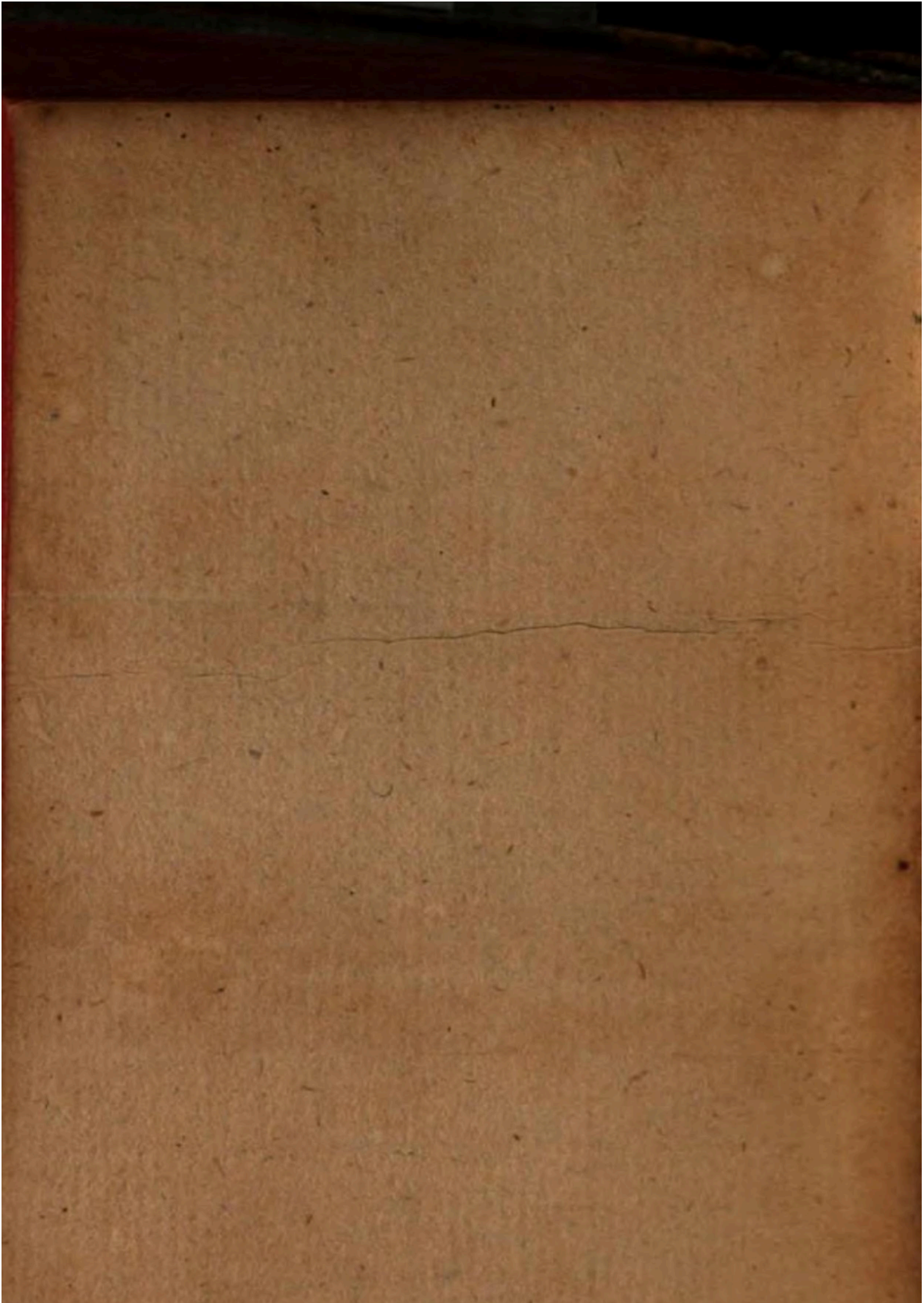
ôS V T O PIE que je dis, & qu'ils n'ignorent pas qu'il vaudroit mieux ne manquer d'aucune chose neceflaire , qu'abonder en fuperfluës ; eſtre affranchi de tant de maux,qu'eſtre environné de tant de richeſſes. Et je ne fais point de doute que l'intereſt de chacun, ou l'autorité de Jeſus Chriſt (qui fuivant ſon admirable ſageſſe ſçavoit bien ce qui eſtoit le mieux , & par Ton infinie bonté nous en a voulu faire participans) n'euffent rangé tout le monde ſous les loix de cete République, ſi l'ambition ne s'y fuit oppoſée. Elle ſeule a fait teſte à la bonne fortune du genre humain , &c l'a repouſſée autant de fois quelle s'eſt prefentée. Sa tyrannie eſt ſi horrible qu'elle ne meſure pas ſa proſperité à (es avantages , mais aux incommodités des autres : de forte qu'elle refuſeroit le titre de Deſſe, ſi on le luy donnoit à condition qu'il n'y euſt plus de miſérables ſous le malheur deſquels elle peut infulter. Cefèrpent eſtforti de l'enfer tout exprès pour nous perſécuter , & ſon venin a tellement ſaïſi le cœur des hommes que jenepenſe pas qu'aucune antidote l'en puifſe chaf

DE TH. MORVS. 209 chafler. Cela eftant je leur fouhaite, pluftoft que je ne leur oie eſperer , une telle forme de Republique. Mais au moins je me rejouis quelle ſe rencontre chez les Vtopiens, & que ce peuple aye baſti ſur un fondement qui luy promet une éternelle félicité'. Car la ſemence de l'ambition & des factions eftant eftouffée avec celle des autres vices domeſtiques.il n'y a pas à craindre qu'il ſe delchire ſoy meſme,comme on a veu arriver aux plus grandes villes & aux plus puisſants Eſtats. Et tandis que la concorde accompagnera une ſi ſage inſtitution , l'envie des Princes voifins ne fera fuir que de leur honte , leurs efforts manifefteront leur foibleſſe, St l'Vtopie ſe tiendra debout malgré toutes leurs entreprifes. Raphaël ayant achevé ſon diſcours, je ne voulus rien répliquer,- bien que j'eulſſe remarqué beaucoup de chofes qui me ſembloient fort abſurdes dans les coutumes & dans les loix de ce peuple ; tant en la manière de faire la guerre , qu'en ce qui touche la nature divine & la Religion ; & particulièrement celle maxime fondamentale de la vie en commun, & K 3 du

216 VTOP. DE TH. M OR V S. du decry de Tardent , fans lequel il n'y a plus de nobleſſe , de magnificence, de ſplendeur, ny de majeſté j qui font , comme chacun eſtime, les vrayſ ornemens d'une Republique» Le voyant donc laſſé de ce long récitée ſçaſſant pas ſ'il agreeroit mes diligẽtimẽts ; & me refouvenant qu'il avoit repris quelques uns ſur ce mbjẽdt, qui ne penferoient pas avoir aſſez de quoy ſe faire eſtimer, ſ'ils ne trouvoient à redire aux inventions d'autrui; je me contentay en le prenant par la main pour aller fouter enſemble , de louer ſon diſcours & d'approuver la forme de République des Vtopiens : adjouſtant toutesfois qu'il faudroit ypenſer plus avant, & que je fouhaittois d'en conférer derechef avecque4uy plus au long & à ſon loifir. Cependant comme je ne puis preſter mon contentement à tout ce que nous raconta ceſt homme, fans contredire très ſavant & très intelligent aux affaires du monde; auffi j'advouẽ qu'il y a pluſieurs chofes en Vtopie qui feroient à deſirer en nos Republiques, mais pour leſquelles nous n'avons que des fouhais à faire. F I N i









m T9t •